JUILLET : 1950

LE YARD

NUMÉRO : 21

Magazine policier mensuel PRIX : 60 FRS

Dans ce Numéro :

Q. PATRICK

LA MORT FAIT L'APPEL

roman policier

suivi
d'un Récit historique, de Chroniques
et d'une nouvelle de
Millot-Jacquin

25, r. de l'Échaudé, PARIS

Le Cinéma

IL MARCHAIT DANS LA NUIT

C'est un fait divers qui a servi de thème au film tiré d'une nouvelle de Crane Wilbur : *Il marchait dans la nuit* — un fait divers authentique et exceptionnel à cause de l'inhabituelle habileté du criminel qui mène à la police une lutte sans merci, au terme de laquelle, seul contre tous, il finit par succomber. Et c'est proprement le récit de cette lutte inégale qui fait le fond du scénario, lequel ne vise à rien d'autre qu'à nous décrire dans un style direct et objectif ces monotones et ces tragiques épisodes de cette chasse à l'homme au sein de l'immense ville de Los-Angeles.

Partant d'un fait réel auquel ne s'ajoute pour ainsi dire aucun élément romanesque, le metteur en scène, soucieux avant tout de dépouiller son œuvre du romantisme facile dont elle aurait pu être le prétexte, ne pouvait atteindre son but qu'en cherchant à lui donner la saisissante rigueur d'un documentaire. Le duel de cet homme seul, qui ne peut compter que sur les ressources de sa diabolique intelligence, sur son courage et sur son orgueil pour lutter contre la police qui le traque, force anonyme aux ramifications infinies, aux puissants et mystérieux moyens, suffit à donner à cette aventure le pathétique sur lequel le metteur en scène a compté pour soutenir l'intérêt. La réussite couronne ses efforts : on ne s'ennuie pas à son film et la partie purement documentaire qui a trait aux méthodes policières est intéressante. Je n'irai pas jusqu'à dire, cependant, que ce film qui a reçu le Prix du film policier au Festival de Locarno, est une réussite hors de pair. Il ne nous fait oublier ni *La Cité sans voiles,* ni *Le Troisième Homme.* L'admi-

LE YARD

Magazine policier mensuel

SOMMAIRE

LE CINEMA

Il marchait dans la nuit..... pages 2 et 3 couverture

ROMAN

La Mort fait l'appel, par Q. Patrick..... page 3

NOUVELLE

Un coup de Chergui, par Millot-Jacquin..... page 113

LES AFFAIRES CRIMINELLES DU TEMPS PASSE

Un assassin sans nom, par R. de St-Junin..... page 124

N° 21 — Magazine policier mensuel présenté par les ***ÉDITIONS DES LOISIRS,*** 25, rue de l'Échaudé, PARIS

ABONNEMENTS : *six mois* : **325 fr.**

un an : **650 fr.**

LE N° **60 frs**

LES PRINCIPAUX PERSONNAGES

Le Révérend Samuel DODD, directeur de l'école de Craiglea.
Mrs. DODD, sa femme.
SOPHIE, sa fille.
Harvey NETTLETON, un jeune professeur.
Mlle SANTAIS, professeur de français.
Mrs. BERNARD-MOSS, une belle Américaine.
ERIC et IRVING, ses beaux-fils.
John LUCAS, un écolier.
Stephen MCFEE, le portier-jardinier.
Sir Wilfrid PEMBERLEY, le chef de la police.

La scène se passe en Angleterre.

L'édition originale de ce roman a été publiée, en langue anglaise, par Cassell et Cie, éditeurs à Londres, en 1936.

LA MORT FAIT L'APPEL

" Death goes to school "

par Q. PATRICK

Traduit de l'anglais par Marie Canavaggia

CHAPITRE PREMIER

LA DAME EN MAUVE ORCHIDEE.

C'était le milieu de l'année, le milieu du trimestre, le milieu de la semaine, le milieu de l'après-midi, Des ondes de chaleur estompaient de leurs vibrations les contours de la file d'ormeaux qui délimitait le terrain de jeux de l'école de Craiglea, brouillaient aussi un peu les lignes austères des bâtiments de l'école que laissait entrevoir la verdure. Décors et figurants semblaient figés dans le calme de l'heure. Jusqu'aux écoliers qui paraissaient avoir nulle envie de s'agiter; allongés sur le sol, aux pieds de leurs parents, ils mâchonnaient des brins d'herbe en suivant d'un œil terne les péripéties du match de cricket entre pères et élèves qui marquait la fin des vacances de la mi-trimestre.

Nul bruit, hors le son mat d'une batte contre une balle, hors le bourdonnement paresseux des voix des spectateurs.

Mais les écoliers de Craiglea n'étaient aussi tranquilles qu'ils le paraissaient. Cet âge est conformiste et sous leurs apparences de petits garçons bien sages, ils étaient tous plus ou moins travaillés par la crainte de voir leurs parents les deshonorer aux yeux de leurs camarades en se faisant, d'une façon ou d'une autre, « remarquer ».

Chez ceux de ces petits snobs dont les pères prenaient part au match, cette appréhension tournait au supplice. John Lucas, par exemple, un gamin aux taches de rousseur et au nez retroussé, subissait des affres non pareilles parce que son père, l'évêque anglican de Saltmarsh, servait la balle par-dessous le bras, à l'ancienne mode! Etait-ce là un coup à faire à son fils? Attirer sur soi l'attention quand, par surcroît, on arborait des pantalons trop étroits, pour l'ampleur d'un tour de taille qui n'allait pas en diminuant...

Et les écoliers n'étaient points seuls à nourir des soucis. A l'arrière-plan du terrain de jeux, McFee, le nouveau portier-jardinier, passait le rouleau sur le gazon près des filets d'entraînement. McFee ne cessait de s'interrompre et ses regards s'attachaient avec une insistance particulière sur l'écolier qui servait la balle — sur Eric Bernard-Moos, un des deux jumeaux américains entrés à l'école ce trimestre. D'après la

ride qui se creusait de plus en plus profonde sur son front, ce ne devait pourtant pas être la partie de cricket qui l'intéressait si fort Vraiment, il y avait sur le visage du portier regardant jouer le petit Moss, une expression, difficile à analyser, mais qui donnait à penser que les apparences sereines de ce coin de la vieille Angleterre étaient peut-être trompeuses.

Rien n'altérait la sérénité, en tout cas, sur le visage d'Harvey Nettleton... n'empêche qu'il n'accordait, ce jeune professeur frais émoulu d'Oxford, qu'une attention fort nonchalante à ses devoirs d'arbitre. Les regards de ses yeux, du plus beau bleu anglo- saxon, s'égaraient plus souvent qu'à leur tour du côté de Sophie Dodd, fille unique du directeur de l'École, semblable avec son teint délicatement hâlé et ses grands yeux gris de mer à la charmante personnification de cette exquise après-midi de juin.

Mais l'apparence de Sophie elle-même était plus sereine que ses pensées. En son for intérieur, la jeune fille était excédée. Excédée par le match, excédée par la chaleur, excédée par le verbiage des parents. Elle allait même jusqu'à se dire qu'elle était excédée aussi par les coups d'œils si évidemment admiratifs de l'arbitre en blouse blanche. Oh! bien sûr, Mr. Nettleton était plus attirant que la moyenne des professeurs... Sans comparaison aucune. Seulement, les maîtres d'école n'étaient pas des hommes aux yeux de cette jeune personne romanesque mais des figurants que l'on interrogeait parfois sur des questions d'emploi du temps et autres fastidieux détails journaliers. En ce moment même, tandis que ses lèvres formulaient les politesses convenues, la fille du directeur voguait en esprit sur l'étendue argentée du détroit de Bristol, à peine visible à l'horizon, voguait à pleines voiles sur l'Océan, vers un pays où les hommes étaient marins, pirates, n'importe quoi... mais pas maîtres d'école anglais.

Le match, cependant, se poursuivait, paisible. Les joueurs allaient leur bonhomme de chemin, sans avoir le moins du monde conscience des subtils éléments dramatiques, qui, tels l'orage en route, chargeaient l'atmosphère d'électricité. Les parents se distinguaient. Grâce aux vigoureux coups de batte de Sir Wilfrid Pemberly, le chef de la police du Comté, ils avaient une forte avance et les enfants allaient tenter un suprême effort pour forcer la victoire. Du coup, élèves spectateurs en oubliaient leurs préoccupations concernant leurs pères et mères. Ils s'agitaient, bondissaient. s'envoyaient des claques dans le dos. Rogers, le capitaine de l'équipe des écoliers, envoyait aux quatre points cardinaux les balles de l'évêque; Moss aîné le secondait d'une façon qui faisait vraiment honneur à un nouveau et lui valait, en dépit de son impopularité notoire, les encouragements de ses camarades. Seul Irving Bernard-Moss, frère jumeau du batteur, semblait rester en dehors de l'énervement grandissant; sans paraître seulement entendre les « Eh! la-bas! On va les avoir, pourvu que votre frère tienne le coup! » que lui lançaient ses camarades.

L'effervescence des écoliers se calma un peu à l'apparition de Mrs. Dodd qui entreprenait sur la pelouse une sorte de ronde — la ronde de la maîtresse de maison qui tient à englober tous ses invités dans le rayonnement de ses attentions. Fille de baronet, s'il vous plaît, la femme du directeur n'était jamais en peine pour paraître un tout petit peu plus gracieuse, un tout petit peu plus à l'aise que les plus huppés de ses invités — ce qui n'est pas peu dire quand on songe que Craiglea était une des institutions les plus selects de l'Angleterre, dont

la clientèle se recrutait parmi les membres du Debrett, ce Gotha d'Outre-Manche.

Avec ses cheveux blancs et son dédain tout aristocratique pour la toilette, Mrs. Dodd offrait — telle la Reine Victoria qu'elle évoquait assez — un mélange fort heureux du genre maternel et du genre grande dame qui avait puissamment contribué à lancer l'école que dirigeait son époux.

Tout en distribuant compliments et sourires, cette noble dame dissimulait à merveille, sous des allures de calme souverain, plus d'une crainte tenaillante : crainte de n'avoir pas commandé assez de choux à la crème pour le goûter qui clôturait toujours le match... crainte que son mari, encore plongé dans ses livres, en oublie de descendre sur le terrain de jeux...

— Et « comment » allez-vous, Lady Adela?

(En ces cas-là, Mrs. Dodd soulignait certains de ses mots comme s'ils eussent été écrits en italique dans sa pensée).

...Oui, n'est-ce pas?... Ces « chers » petits jouent « si bien »... j'espère qu'ils vont gagner... Oh! mais je ne devrais peut-être pas le dire puisque votre mari joue contre eux! Comment, Colonel?... Passé l'âge du cricket! Mais vous voulez « rire »!... Ah! Dr. Woodhouse! Mais Michael se « distingue » sur le terrain, on dirait... Oh! moi, vous savez, Docteur, je suis tout à fait de votre bord... La santé des enfants avant tout... J'ai « toujours » pensé que « corpore sano » doit prendre le pas sur « mens sana »... Ne répétez pas à mon mari ce que je viens de vous dire, surtout... Oui, il va descendre « tout de suite »... Ah! mais le voici justement... et avec une nouvelle invitée, dirait-on... Vous m'excuserez, n'est-ce pas?

Le Révérend Samuel Dodd approchait en effet et près de lui — semblable à une gracieuse corvette conduite par un remorqueur empressé et courtaud — avançait une jeune femme. Grande, svelte, en flottant « ensemble » mauve orchidée, coiffée d'un grand chapeau mauve orchidée, tenant à la main une ombrelle mauve orchidée petite jusqu'à l'impertinence... Des cheveux noirs, une bouche fraîche, charnue, animée d'un sourire à la fois enfantin et précieux.

L'œil pétillant sous sa profonde arcade sourcilière d'érudit, Mr. Dodd fit les présentations :

— Voici... heu... Mrs. Bernard-Moss, chère amie... qui vient de traverser... heu... l'Atlantique pour voir les jumeaux... Elle ignorait que ce fût aujourd'hui le Jour des Parents et notre plaisir à la recevoir est 'dautant plus vif qu'il était inespéré.

— Oh! mais certes! « Certes! » Quelle heureuse coïncidence! Avoir traversé l'Atlantique pour arriver le « Jour des Parents »!

Mrs. Dodd tendait la main avec grâce.

...Mais il faut « absolument » que vous logiez chez nous, à l'école. Monseigneur l'évêque de Saltmarsh est également notre hôte ce soir... et Sir Wilfrid Pemberly aussi... Mais « oui »! Nous avons « beaucoup » de place...

Tout en faisant des prodiges de calcul mental au sujet des chambres à donner.

— Que c'est donc charmant d'être ici, murmurait Mrs. Bernard-Moss d'une douce voix de contralto, absolument pure de toute intonation nasale, ce qui surprit son hôtesse. Je n'aurais jamais cru que l'Angleterre puisse être aussi extraordinairement... ressemblante! Et il y a même une partie de cricket!

— L'un de vos fils joue en ce moment, enchaîna Mrs Dodd, je ne sais pas au juste lequel... Ils se ressemblent tellement... J'imagine qu'il faut vous expliquer que nous appelons Eric « Moss aîné » et Irving « Moss cadet »? Eric est un peu plus grand...

Mrs. Bernard-Moss tourna vers les joueurs les regards de ses yeux mordorés.

— Lesquels de ces enfants, sont mes beaux-fils? demanda-t-elle. Je ne les ai jamais vus, figurez-vous... Je viens à peine d'épouser mon mari... et c'est la première occasion qui m'est offerte de faire connaissance avec ses enfants.

Mr. Dodd désigna Moss aîné puis apercevant McFee, l'appela du geste.

Le portier porta la main à sa casquette et s'approcha du groupe. Un garçon d'une trentaine d'années, très grand, très bien bâti. Des dents extraordinairement belles; des yeux plus vifs, plus observateurs qu'on n'en attendrait chez un employé.

— McFee, voudriez-vous, chercher Moss cadet et lui dire que sa belle-mère arrive et désire le voir?

— Sûr... Certainement, Monsieur.

Un instant, McFee resta planté sur place, l'œil rivé sur Mrs. Bernard-Moss avec une attention presque excessive. Puis, portant derechef la main à sa casquette, il sourit et s'éloigna pour s'acquitter de la commission.

Tandis que Mrs. et Mr. Dodd conduisaient vers le groupe des parents cette invitée de dernière heure, maints regards étaient dirigés vers eux et s'arrêtaient sur Mrs. Bernard-Moss un peu plus longuement qu'il ne convient à des regards bien élevés. Les mères anglaises prenaient soudain conscience d'être fagotées et lançaient à leurs époux de furtifs coups d'œil.

« Qui est-ce? » chuchotait-on. « Un peu Madame J'entre-En-Ville, ne trouvez-vous pas? » « Une mère d'élève? Mais, ma chère, elle n'a même pas l'air d'une femme mariée! » Et Lady Adela d'élever un face-à-main des plus rigides. — Titre : « La dame en mauve orchidée », dit, en étouffant un petit rire, Mr. Heath, le professeur de mathématiques.

Mais les présentations commençaient et la curiosité s'effaçait devant la politesse : le Dr. Woodhouse saluait, le colonel Featherstone claquait des talons, Lady Adela tendait une main gantée, Mr. Heath ne marchandait pas la vigueur de son shake-hand.

La nouvelle venue, aimable et simple au possible, tout aussi gracieuse avec les plus humbles membres du corps enseignant qu'avec les plus titrés des pères et des mères, savait prononcer les paroles qui convenaient. Elle alla jusqu'à adresser quelques paroles en un français superbe à Mlle Santais, professeur en cette langue, dont les joues jaunes devinrent rose saumon comme elle balbutiait en réponse :

— Mais, Madame, vous parlez français comme une vraie Parisienne!

Tant d'aisance et de bon ton prêtèrent comme une enveloppe de respectabilité à une aussi jeune femme. Ces dames en vinrent à se dégeler quelque peu. Mrs. Woodhouse, la femme du médecin, mauvaise langue notoire pourtant, reconnut que cette surprenante Américaine devait sa fraîcheur de teint à la nature autant qu'aux artifices et ne devait pas avoir dépassé la trentaine. Lady Adela, revenant sur sa première impression concernant la toilette mauve orchidée, allait jusqu'à se demander si une version revue et corrigée de cet ensemble ne serait pas mise à la prochaine garden- partie royale?

— Oh! quelle charmante jeune fille! fit soudain Mrs. Bernard-Moss,

désignant de son ombrelle, Sophie, échouée en pleine songerie, sur un transatlantique orange.

Comme Mrs. Dodd s'empressait de présenter sa fille :

...Chère Miss Dodd, vous êtes la première vraie jeune fille anglaise que je rencontre et vous répondez tout à fait à l'idée délicieuse que je m'en faisais!...

Sophie fut assez déconcertée. Tout en jaugeant rapidement la beauté éclatante et si bien mise en valeur de Mrs. Bernard-Moss, elle se voyait elle-même sans chapeau, en simple robe de toile... et les cheveux tout ébouriffés, sans doute. Son nez retroussé dont elle était, en secret, assez fière, lui semblait n'être plus qu'un petit museau en trompette. Elle chercha quelque chose à dire et ne trouva rien. Zut! C'était bien sa chance! Mr. Nettleton, que Mr. Heath venait de remplacer comme arbitre, ne choisissait-il pas ce moment précis pour venir se faire présenter à son tour?

Sophie se détourna pour cacher son embarras. Mais elle avait tort de s'inquiéter car, durant la présentation, les regards d'Harvey Nettleton restèrent fixés, en toute exclusivité, avec une stupeur trempée d'admiration sur le visage de l'Américaine. Ce détail échappa à Mr. Dodd aussi bien qu'à sa fille et aucun des deux ne remarqua davantage que les pupilles mordorées de Mrs. Bernard-Moss s'étaient élargies, presque imperceptiblement, d'ailleurs, à la vue du nouvel arrivant.

— Comptez-vous séjourner longtemps en Angleterre, Mrs... Bernard-Moss?

— Oh! cela dépend, Mr... excusez-moi, je n'ai pas bien compris votre nom...

— Nettleton, répondit le jeune homme. Harvey Nettleton.

— Eh bien! Mr. Nettleton, j'ignore si je resterai longtemps en Angleterre.

Le rire de Mrs. Bernard-Moss éclata, argentin.

...Je suis venue pour faire connaissance avec mes beaux-fils. Si je ne leur suis pas sympathique, il ne me restera qu'à prendre immédiatement le bateau pour le Minnesota — qui risque pourtant de me paraître bien peu romanesque après ce délicieux coin d'Angleterre.

— Je n'ai malheureusement pas le bonheur de connaître le Minnesota, ni, du reste, aucun des Etats-Unis, dit Harvey Nettleton.

— Voici votre fils, Eric, déclara Mr. Dodd. Non, je veux dire Irving. Ici, à Craiglea, nous n'employons pas les prénoms... Ce jeune homme est pour nous Moss cadet.

Lançant à sa fille un coup d'œil qui enjoignait la discrétion, le directeur de l'école s'éloigna au plus vite. Sophie l'imita, accompagnée de Harvey Nettleton, laissant Mrs. Bernard-Moss en tête à tête avec son beau fils.

L'impopularité des frères Moss n'était pas absolument imméritée Héritiers de l'immense fortune de leur défunte mère, ils considéraient l'univers ceomme une huitre bien grasse et plusieurs fois perlière qu'ils avaient toute licence d'ouvrir, d'exploiter et de dévorer à leur fantaisie. Aussi n'avaient-ils aucune idée de l'esprit qui règne dans une école anglaise. A leurs yeux, les professeurs étaient de purs et simples salariés, tenus de les instruire, et les élèves, un fretin qu'on ignorait ou qu'on voulait bien faire entrer en ligne de compte selon le caprice du moment. Elèves et maîtres s'étaient ingéniés à redresser des vues pareilles mais, en dépit de punitions répétées et de brimades en séries,

les « Moïse Frères » restaient obstinément en marge du code britannique.

Sophie, qui était assise sur le premier transatlantique libre dans le voisinage, eut l'impression que l'entrevue entre la belle-mère et le beau-fils ne « rendait pas ». Il était visible, que Mrs. Bernard-Moss échouait, en essayant de se faire adopter. Irving, boudeur, gardait la tête baissée et se balançait d'avant en arrière sur ses talons.

Sophie reporta son attention sur le match. La partie devenait fort chaude. Rogers damait merveilleusement le pion à Sir Wilfrid Pemberly et l'espoir changeait de camp lorsqu'une fausse manœuvre de Moss aîné redonna l'avantage aux parents... Un gémissement monta du groupe des élèves.

Mais à peine l'arbitre venait-il de rendre sa sentence qu'un coup de vent subit s'engouffrait dans les jupes des mères. Les nuages violacés, qui étaient restés jusqu'alors tapis dans les lointains, commencèrent d'envahir le ciel, engloutissant la lumière du soleil et le tonnerre fit entendre un sinistre roulement de tambour.

Il s'ensuivit une petite panique sur le terrain de jeux de l'école de Craiglea. Ces dames jaillirent de leurs transatlantiques, d'une main maintenant leurs chapeaux, de l'autre rassemblant leurs sacs et leurs écharpes, tandis que leurs maris et leurs fils détalaient. Les joueurs eux-mêmes abandonnèrent leur poste et coururent vers l'école, Moss aîné en tête. Mrs. Dodd trottinait de droite et de gauche, conseillant son monde. Sophie et Harvey Nettleton s'élancèrent par le raccourci qui coupait par le bosquet.

Car la pluie arrivait à toute vitesse. Quand elle se déversa, le terrain de jeux était à peu près désert... Parents et enfants, joueurs et spectateurs atteignaient presque l'école. Trois personnes seulement se trouvaient rester en arrière et se hataient vers la file d'ormeaux : une grande jeune femme abritée par une ombrelle mauve orchidée, un gros monsieur et un petit garçon.

— Par ici! cria Mr. Dodd, encourageant du geste Mrs. Bernard-Moss qui, saisissant la main récalcitrante d'Irving, courait avec agilité, malgré la longueur de sa jupe.

La pluie s'abattait par nappes sifflantes sur le sol desséché, tandis que le trio gagnait le bosquet.

...Vraiment... Il faut que je vous prie d'excuser... notre climat, marmottait Mr. Dodd en essuyant sur son nez le ruissellement de la pluie. C'est...

Il s'interrompit net, baissant la tête et levant le bras pour protéger son visage.

...Attention! cria-t-il.

Du fourré vers lequel ils couraient tous trois, un sifflement venait de jaillir, semblable à celui d'un serpent et Mr. Dodd avait eu le temps d'entrevoir un projectile qui arrivait vers eux à une vitesse meurtrière. Comme il se courbait, l'objet fila à quelques pouces de son nez, l'ombrelle orchidée s'abaissa instantanément... Un bruit de soie déchirée et Mrs. Bernard-Moss trébuchait dans l'herbe mouillée. Mr. Dodd vola à son secours.

...Grands dieux! Etes-vous blessée?

— Non... non... ce n'est rien...

La voix était faible.

— Je crois qu'on nous a lancé quelque chosée... Où est Irving?

Irving courait vers le terrain de jeux. Il revint en tenant une balle rouge.

— C'était une balle rouge de cricket, Monsieur. On l'a lancée de là.

Du doigt il désignait le bosquet.

Mr. Dodd considéra d'un regard effaré l'épais fourré d'églantiers et de ronces.

— Qui a lancé cette balle?

Point de réponse. A la lueur d'un éclair, le directeur embrassa d'un coup d'œil la débandade des parents et des élèves qui s'éfforçaient d'atteindre l'école sous la pluie qui redoublait de violence. C'était une mêlée confuse... Comment discerner qui en faisait partie? Qui manquait? Il allait s'élancer quand une main posée sur son épaule le retint.

— Non, je vous en prie.

Mrs. Bernard-Moss avait retrouvé tout son calme.

...J'aurais pu être blessée, évidemment, mais je me suis protégée avec ceci...

Elle éleva en l'air l'ombrelle tout à l'heure si élégante... Ce n'étaient plus que mols lambeaux de soie et fils de fer brisés.

— Par exemple! bafouilla Mr. Dodd dont le visage était apoplectique. Vous auriez pu être tuée net.

— Mais je suis bien vivante, comme vous voyez, dit Mrs. Bernard-Moss avec un sourire radieux. N'en parlons plus, voulez-vous? Je suis sûre que ce n'était qu'un accident sans importance.

— Merci de prendre ainsi les choses. Mais il y aura une enquête, bien entendu.

Lâchant les restes de son ombrelle, Mrs. Bernard-Moss glissa un bras humide sous le bras de Mr. Dodd et précédés par Irving, tous deux prirent rapidement le chemin de la maison.

Avec une force accrue, le tonnerre gronda, les éclairs étincelèrent, la pluie fit rage sur Craiglea. Le paysage désert prit un air d'abandon. Rien ne restait de la récente fête estivale — rien que quelques transatlantiques oubliés et qu'une ombrelle mauve orchidée, souillée et en loques sous les grands ormeaux.

CHAPITRE II

UNE FORME DANS LA NUIT.

La « Journée des Parents » était terminée. Il n'y avait plus au salon que les invités qui passeraient la nuit à l'école : Mrs. Bernard-Moss, l'évêque et Sir Wilfrid Pemberly. Ce petit veuf irascible était un des plus solides piliers de l'école de Craiglea. Après avoir sacrifié à l'armée des Indes son foie et son égalité d'humeur, il sacrifiait maintenant, comme chef de la police du comté, son temps et son énergie à essayer de galvaniser la police locale. Son caractère irritable ne le rendait pas très populaire dans le pays mais le cœur de Mrs. Dodd lui était acquis

à cause de l'affection touchante dont cet homme entourait son fils unique, Derek, un des pensionnaires les moins doués de l'établissement.

— Je suis sûre que vous désirez tous voir vos enfants avant qu'ils se couchent, dit Mrs. Dodd. Mr. Heath, si vous vouliez bien être assez aimable... Oui, les deux Moss, Lucas et Pemberly... Merci beaucoup.

Cyril Heath se dirigea vers la porte. Grand, âgé d'environ trente-huit ans, le professeur de mathématiques avait une bonne figure ouverte et insignifiante. Ses prétentions à l'esprit et ses bons mots, pourtant bien laborieux, lui valaient grande réputation d'humoriste parmi les élèves de l'école et les habitués de l'auberge du village qu'il fréquentait assidûment.

...Mr. Heath, voudriez-vous aussi prier Mr. Nettleton de descendre? Je suis sûre que Mrs. Bernard-Moss aurait plaisir à l'entendre chanter... Une si jolie voix de baryton!

L'Américaine tourna vivement la tête mais ne dit mot.

— Mr. Nettleton est de service au dortoir, mère, dit Sophie. On ne peut guère laisser les élèves sans surveillance, ce soir... Ils doivent faire un de ces trains... — Il serait en effet « dangereux de descendre avant l'arrêt du train, commenta, de la porte le facétieux Mr. Heath.

— Eh bien! si Mr. Nettleton n'est pas libre, Mlle Santais voudra peut-être se joindre à nous, dit Mrs. Dodd qui ne perdait pas une occasion de laisser entendre qu'à Craiglea professeurs et élèves ne faisaient qu'une seule et heureuse famille.

La porte se refermait à peine sur Mr. Heath qu'elle se rouvrait pour livrer passage à Mlle Héloïse Santais — terne apparition que nul n'aurait remarquée sans la violente odeur de violette qui la signala au nez de tous.

Une sorte d'intruse, en somme, parmi ses collègues, cette Française. Elle avait été engagée au début du trimestre, quand Mlle Soubiron était partie subitement pour se marier. Son passé baignait dans un mystère voulu. Au cours de son premier entretien avec Mr. Dodd, elle avait déclaré venir de Paris. Tout ce qui la concernait, d'autre part, elle le gardait pour elle, bien cadenassé, derrière ses yeux profondément enfoncés et les lèvres serrées de sa bouche mince.

Elle entra s'assit sur une chaise et resta muette, fixant sur Mrs. Bernard-Moss un regard sombre et scrutateur qui ne se détourna qu'au moment où Mr. Heath reparut, conduisant les élèves.

— Entrez, jeunes gens de grand avenir! fit-il avec une emphase tout à fait superflue.

— Eh bien! mon garçon, dit l'évêque, faisant signe à son fils d'approcher, j'espère que vous ferez partie de l'équipe de criket, l'an prochain, et que nous pourrons nous mesurer!

John Lucas sourit de toute sa face tachetée de son.

— Et moi, répondit-il, j'espère vous apprendre à lancer la balle par-dessus le bras, Papa!

— Par-dessus le bras! Mais ce n'est plus de mon âge!

L'évêque eut un bon rire.

...Non, mais vous l'entendez, Sir Wilfrid? Que diriez-vous si votre fils...

Il s'interrompit net. Derek Pemberly se tenait debout devant son père et il fallait être très habitué à lui pour ne pas ressentir une impression pénible à sa vue. A treize ans, Derek était plus grand que son père; un duvet ombrait sa lèvre supérieure et sa poitrine était

aussi puissante que celle d'un gorille. Mais son esprit ne s'était pas développé aussi vite que son corps et il souffrait d'une difficulté de langage qui tordait bizarrement ses traits quand il tentait de s'exprimer. Si elle était légitimement désireuse de ne pas le montrer quand il y avait du monde, Mrs. Dodd n'en entourait pas moins Derek d'autant de sollicitude que les autres pensionnaires. Ce qui était tout à son honneur et lui donnait, ainsi qu'à son mari, des droits à la reconnaissance de Sir Wilfrid. En fait, l'irascible chef de la police se sentait envers les Dodd une dette que tout l'or du monde n'aurait pu payer.

Pour les jumeaux américains, Mrs. Dodd était loin d'éprouver autant d'affection. Elle les voyait, en ce moment, se tenir raides et boudeurs aux côtés de leur belle-mère et se rendait bien compte que la charmante étrangère en était pour ses frais. Elle s'approcha du groupe pour tenter de briser la glace.

— Si vous saviez, Mrs. Bernard-Moss, comme Eric et Irving sont forts en histoire naturelle! Ils ont appris en un rien de temps les noms de toutes les fleurs et de tous les papillons d'ici.

— En effet! Mon mari m'a parlé de leurs dispositions en histoire naturelle.

Se tournant vers Eric avec toutes les apparences d'un intérêt bien senti :

...Dites-moi donc les noms des jolies fleurs sauvages d'Angleterre...

Les jumeaux, du coup, s'animèrent et ils bavardaient presque avec enthousiasme quand la demie de neuf heures sonna.

— Oh! mais c'est l'heure d'aller se coucher, les enfants! s'écria Mrs. Dodd.

Suivirent les gauches adieux d'usage.

Les enfants souhaitèrent un bonne nuit à toute l'assistance et détalèrent avec soulagement.

En haut de l'escalier, Moss cadet se détacha du groupe pour gagner son dortoir, tandis que les autres pénétraient dans le leur, le dortoir B.

A peine faisait-il son entrée que Moss aîné était assailli par ses condisciples qui se déshabillaient. Il était coupable de deux crimes : d'une fausse manœuvre au cricket et de n'avoir pas la mère de tout le monde.

— Où achète-t-on les mères de ce modèle, Moïse? A Uniprix?

— Je parie qu'elle lui a donné une grosse bise à son bébé-jumeau, parce qu'il nous a fait perdre la partie!

— Une li...livre, grimaça Derek Pemberly. Elle... elle... lui a do... donné une li... livre...

Il s'avança vers Eric comme pour lui arracher le billet.

L'autre se dirigeait vers son lit avec une indifférence dédaigneuse.

— C'est la première fois que je la vois, cette brave femme, marmotta-t-il. Elle n'est pas ma mère.

— Le premier aveugle venu s'en serait aperçu, claironna une voix. Elle a un nez chrétien, elle!

La douteuse plaisanterie fut accueillie par d'énormes éclats de rire et les plus surexcités s'élancèrent sur Moss aîné pour le fouetter à coups de serviettes — ce qui eût peut-être déclenché des brimades plus graves sans l'intervention de Rogers. Le capitaine de l'équipe était aussi le moniteur du dortoir. Il donna l'ordre d'en finir et une paix relative régnait lorsqu'Harvey Nettleton passa sa tête par l'entrebâillement de la porte.

— C'est l'heure de dormir. Eteignez et plus un mot.

— Bonne nuit, Monsieur. Voulez-vous laisser la porte ouverte, s'il vous plaît, Monsieur? On étouffe.

— Entendu je la laisse ouverte. Mais dormez.

Les lumières furent éteintes et, au bout de quelques minutes, le silence descendit sur le dortoir B.

Dans son lit, près de la porte, Lucas n'arrivait pas à s'endormir. Les choux à la crème, si légers, si aériens à table tout à l'heure, pesaient maintenant bien lourd sur son estomac et, du coup, le lendemain paraissait plein de complications écrasantes... Un père qui se ferait sans doute encore remarquer en modulant la prière en commun... Et Mrs. Blouser, la surveillante, était bien capable de vous relancer avec une dose de sels purgatifs avant le petit déjeuner...

La nuit n'était pas encore complète mais les cloisons de bois des alcôves cachaient à Lucas le reste du dortoir. Il ne pouvait voir que le lit de Moss, en face du sien et, par la porte ouverte, une partie du corridor, mais aucun bruit ne lui échappait; par exemple, les craquement des lits, ce ronflement qui venait du lit de Moss et qui n'arrêtait pas... qui allait crescendo... Au diable, Moïse! Lucas finit par ne plus pouvoir supporter cette rapsodie nasale. Il se leva, saisit dans le lavabo proche un pain de savon et s'approcha de l'alcôve qui lui faisait face. Profitant de la faible lumière qui venait de la fenêtre, il glissa le savon dans la bouche grande ouverte du ronfleur. Un crachotis, un grognement... Sans s'éveiller, Moss se tourna sur le côté. Le savon glissa sur son oreiller et sa respiration devint régulière.

Une fois de plus, le vieux remède consacré par l'usage, avait produit son effet.

Lucas se recoucha mais ne s'endormit pas davantage. Son agitation le rendait sensible aux moindres bruits de la maison. La voix de Miss Sophie qui chantait en bas, au salon, pour distraire les invités... Dans toute la maison, des portes s'ouvraient, se refermaient, poussés par les domestiques qui se hâtaient de finir leur besogne pour aller se coucher. Le coup de sifflet du train qui passait non loin de là lui apprit qu'il devait être très tard.

La machine à écrire fonctionnait furieusement au bout du corridor, dans la chambre de Mr. Nettleton. Ce bruit était familier, mais il lui trouvait , ce soir, un je ne sais quoi de mauvais augure. Pour la première fois, il se demanda quel travail pouvait bien absorber si longtemps, chaque soir, le professeur d'anglais?

Il faisait étouffant dans le dortoir, en dépit des fenêtres et de la porte ouvertes. De temps en temps, un éclair illuminait la fenêtre, au-dessus du lit de Moss. Histoire de donner le change à ses tiraillements d'estomac, Lucas se mit à compter les secondes entre les éclairs... un... deux... trois... quatre.

Il arrivait à vingt-cinq quand des pas légers se firent entendre dans le couloir.

Comme il se redressait sur son lit, il eut peur. Une silhouette approchait. Elle s'immobilisa sur le seuil du dortoir. Puis, tout doucement, elle se coula jusqu'à l'acôve de Moss.

— Qui est là? bredouilla Lucas.

La silhouette se retourna vivement et avança de quelques pas vers lui.

— Vous devriez dormir à cette heure, murmura une voix masculine et bourrue. Ce n'est que moi, McFee. Je viens chercher les souliers.

— Vous êtes en retard.

— Tout est en retard, ce soir. Couchez-vous vite et dormez.

Lucas se rejeta sur son oreiller. En silence, il suivit des yeux le portier qui empila les chaussures dans son tablier et repartit en hâte dans le corridor.

Après le passage de McFee, plus rien ne troubla le profond silence excepté le crépitement inexorable de la machine de Mr. Nettleton. Lucas n'essayait plus de dormir. Il s'efforçait d'écarter les images désagréables qu'il sentait approcher. Enfant privé de mère, il avait toujours eu peur dans l'obscurité et voici qu'il se sentait gagné par la peur de « l'infirmière en gris ».

Comme toute école anglaise qui se respecte, Craiglea avait son fantôme — celui de « l'infirmière en gris ». Les détails de cette affreuse légende étaient assez vagues... Un pensionnaire dont les parents étaient aux Indes... resté seul à l'école pendant les vacances, fut atteint d'une maladie infectieuse. Ceci se passait avant qu'il y ait une infirmerie et le malade était hospitalisé dans le dortoir B sans autre compagnie que celle d'une sinistre infirmière en gris. Cette femme se serait montrée cruelle, malfaisante, et l'enfant était mort. Le jour même de l'enterrement, l'infirmière était frappée du même mal. Elle était retournée (sans que l'histoire dise pourquoi) dans le même dortoir pour y mourir à son tour, seule et torturée de remords.

Dans quel lit, au juste, l'infirmière et son malade étaient-ils morts? Sur ce point, la tradition variait. Cela dépendait de l'élève que le dortoir B s'attachait à brimer. Ce trimestre-ci, le choix s'était porté sur le lit de Moss aîné et ce n'étaient, chaque soir, que des récits lugubres selon lesquels l'infirmière en gris, revenue sur le théâtre de son crime, avait été vue comme elle se penchait, menaçante, sur le corps prostré de « Moïse ».

Lucas avait beau avoir mené ce jeu plus souvent qu'à son tour, il ne trouvait pas l'histoire drôle, cette nuit-là... Dieu! si l'infirmière en gris allait bel et bien revenir! Si elle gravissait doucement en ce moment, les marches de l'escalier? Il tendit l'oreille : n'entendait-iil vraiment que le bruit de la machine de Mr. Nettleton? L'escalier n'avait-il pas craqué? Fasciné, il ne quittait pas des yeux l'ouverture de la porte... Aucun doute : à intervalles réguliers, les marches nues craquaient... Quelqu'un... gravissait furtivement l'escalier... Lucas essaya de détourner ses regards. Impossible. L'escalier était gravi maintenant. Les bruits de pas glissaient dans le couloir... approchaient du dortoir. Il s'y mêlait un léger froufrou... Durant un très court instant, l'encadrement de la porte fut obstrué. Une forme indistincte s'arrêta sur le seuil. Puis elle disparut, s'évanouissant plus loin dans le couloir. Lucas avait cru étouffer d'épouvante : la silhouette était grise et c'était une silhouette de femme.

...Soudain, Lucas se sentit revivre : en frappait doucement à une porte au bout du couloir. La machine de Mr. Nettleton s'arrêtait. On parlait à voix basse... Ouf! L'infirmière en gris n'était qu'une visiteuse pour Mr. Nettleton!

Une visiteuse bien tardive, par exemple! A mesure que les affres de la peur s'atténuaient, de grandes démangeaisons de curiosité prenaient leur place. Lucas avait toujours eu la passion d'éclaircir les mystères. Que pouvait-on bien vouloir au professeur d'anglais, à une heure aussi avancée de la nuit? On est amateur passionné de romans policiers ou on ne l'est pas...

L'écolier tendit l'oreille dans l'espoir de capter quelques bribes de

cet entretien nocturne. Rien à faire. Aors, n'y tenant plus, il se glissa hors de son lit et suivit le couloir, sur la pointe des pieds, jusqu'à la chambre du professeur d'anglais.

« Ecouter aux portes »... Voilà la définition de ce qu'il allait faire et il en rougit. Mais un bruit de voix qui lui parvenait en même temps que cette raie de lumière... Ah! c'était trop tentant. Lucas appuya son oreille contre le trou de la serrure.

— C'est merveilleux de vous revoir!

C'était Mr. Nettleton qui parlait.

...Nous avons tant de choses à nous dire! Mais il faut faire attention...

Ici quelques mots que l'indiscret ne put saisir, puis la fin de la phrase :

...C'en serait fini de moi.

— Certes, il faut faire attention, dit en réponse une douce voix féminine. Vous vous en tirez à merveille et je crois qu'il vaudra mieux que je ne parle pas à Mrs. Dodd de...

Les derniers mots se perdirent dans un rire étouffé.

Lucas n'arrivait pas à identifier cette voix. Elle lui était à la fois inconnue et connue. Etait-ce celle de Miss Sophie? ou de Mrs. Blouser, la surveillante de l'école? N'y discernait-on pas une pointe d'accent étranger? Celle de Mrs. Bernard-Moss, alors?

Lucas en était là lorsqu'un bruit de pas venant de l'escalier, derrière lui, fit tomber son courage. Il était pris entre le Charybde de la porte de Mr. Nettleton et le Scylla de ces pas nouveaux qui se rapprochaient.

L'angoisse le figeait sur place quand il se souvint, avec un soulagement infini, du placard à linge qui ouvrait sur le couloir, à quelques pas de la chambre du professeur d'anglais. Aussi silencieux qu'une ombre, il se coula dans cette direction, tâtant la paroi de la main.

Ses doigts rencontrèrent enfin la porte entr'ouverte et il se glissa, sans bruit, derrière elle. Dans le placard régnait la nuit la plus noire et on y respirait une forte odeur un peu rance de linge amidonné. Le cœur battant, Lucas se creusa un nid parmi des draps sales, jetés en vrac dans le bas du réduit.

Les pas approchaient tout près maintenant. A peine avait-il tiré la porte sur lui qu'un écœurant parfum de violette venait se mêler à l'odeur du linge. Un parfum qu'il connaissait très bien toutes les fois que la porte de la classe s'ouvrait pour livrer passage à l'entrée de Mlle Santais. Cette intruse de la dernière heure n'était autre que la mystérieuse maîtresse de français? Que pouvait-elle donc venir faire passé minuit...? La curiosité de John Lucas battait maintenant son plein.

Le souffle suspendu, il restait aux écoutes du coup qui allait être frappé à la porte de Mr. Nettleton. Mlle Santais se rendait évidemment, elle aussi chez le professeur d'anglais. Dès qu'elle y serait entrée, il n'y aurait plus qu'à regagner le dortoir en tapinois.

Mais les secondes s'écoulaient et nul toc-toc ne se faisait entendre. Les pas s'étaient arrêtés devant la porte de Mr. Nettleton et un silence énervant — silence plein de craquements — s'était abattu sur ce coin du couloir.

Lucas attendit quelques minutes; puis un bruissement confus l'avertit qu'on se remettait en marche mais cette fois en sens inverse, vers l'escalier. Une bouffée du nauséeux parfum de violette envahit encore les narines de Lucas. La première marche craqua, puis ce fut le silence : Mlle Santais était partie aussi mystérieusement qu'elle était venue.

Quelques secondes plus tard, Lucas avait regagné son lit et ruminait les singuliers événements qui venaient de se passer. Quand il s'endormit enfin, ce fut d'un sommeil fertile en cauchemars.

Il rêva qu'il gisait éveillé dans son lit, bercé par les ronflements de Moss aîné. Lucas ressentait au cours de ce rêve une bien plus grande frayeur qu'il n'en avait éprouvée dans la vie réelle. C'était surtout le lit d'en face qui lui faisait peur; il osait à peine le regarder et pourtant, une force invincible le contraignait à quitter son propre lit, à saisir une savonnette, à se diriger vers l'alcôve qui l'épouvantait tellement. Comme il s'approchait, le ronflement se transformait en un furieux grognement de loup qui lui faisait courir un frisson de terreur tout le long de l'échine. Mais il lui fallait avancer quand même... jusqu'au chevet du lit.

L'alcôve du rêve était noire comme un puits. Lucas cherchait des doigts l'oreiller qu'il ne pouvait voir quand un éclair particulièrement lumineux révéla, debout au chevet du lit, une haute et sombre silhouette de femme penchée sur le dormeur, prête à le saisir à la gorge. Comme Lucas, pétrifié d'horreur, la regardait, elle leva la tête : c'était l'infirmière en gris.

Il poussa un cri étranglé et se retrouva dans son lit. Ah! ce n'était qu'un mauvais rêve! Pendant quelques instants, il se tourna et se retourna, pris dans un état second qui n'était ni celui de la veille ni le sommeil. Un silence absolu, un silence de mort enveloppait l'école. C'était tout à fait l'heure des revenants, le moment où l'infirmière en gris devait apparaître pour tout de bon.

Un lointain roulement de tonnerre fit place à l'aveuglante clarté livide d'un éclair. En face, contre la fenêtre de l'alcôve de Moss, une silhouette se profilait — une vraie silhouette. Elle bougea et parut se dissoudre dans les ténèbres. Puis, distincte de nouveau, elle se courba en avant.

Lucas voulut crier mais la peur paralysait sa voix. Il n'y eut aucun bruit dans le dortoir, excepté un craquement du plancher, suivi d'un frou-frou à peine perceptible, comme celui d'une robe de femme.

Lucas n'en entendit ni n'en vit davantage. Il passa le reste de la nuit la tête enfoncée sous ses draps.

CHAPITRE III

LA PRIERE

A huit heures, le lendemain matin, Mrs. Dodd présidait la table du petit déjeuner. Bien que l'heure fût matinale, tous les invités étaient présents. Mrs. Bernard-Moss, affirmait avoir passé une excellente nuit. Monseigneur Lucas et Sir Wilfrid Pemberly échangeait des pronostics sur la couleur du temps. Au bout de la table, Mlle Santais, pâle, l'air un peu hagard, mangeait du bout des lèvres. Sophie et Mr. Nettleton s'empressaient à faire circuler le lait, le sucre, le sel.

Une place à la table des élèves était vacante, mais personne ne le

remarqua. Les maîtres étaient trop absorbés par les devoirs de l'hospitalité et les élèves trop occupés à ne rien laisser perdre de la ration d'œufs au bacon exceptionnellement copieuse que leur valait la présence des invités. John Lucas, cependant si pressé d'habitude de mettre à profit pareilles aubaines, mangeait au ralenti... Sa ronde face tavelée était soucieuse et ses yeux revenaient constamment à la place vide.

Un coup de sonnette imposa le silence et, accompagnée au piano par Sophie, toute l'assistance entonnait « L'Hymne des Enfants, » quand Mrs. Blouser, la surveillante, fit irruption dans la salle. Sa face, d'ordinaire rouge comme une pomme d'api, tournait au vert reine-claude.

La plupart des chanteurs suivaient curieusement du regard la grosse Mrs. Blouser qui bousculait Mr. Nettleton et Mlle Santais pour arriver au directeur. Elle se pencha enfin vers lui et Lucas l'entendit murmurer d'une voix haletante : « Venez, Monsieur, venez immédiatement... Il est arrivé quelque chose d'épouvantable... »

Lucas se sentit soudain tout faible. Mrs. Bernard-Moss et Mr. Nettleton ne venait-il pas d'échanger un regard d'intelligence? Qu'était donc venu annoncer Mrs. Blouser?

On ne revit le directeur qu'une demi-heure plus tard, au moment de la prière en commun. Dans l'intervalle, des incidents s'étaient produits... De nombreuses allées et venues d'automobiles, de la vieille Morris-Oxford du Dr. Woodhouse, entre autres. Les élèves bouillaient de curiosité. Etait-ce la rougeole, les oreillons ou la scarlatine? John Lucas en venait à être moins inquiet que curieux quand il pénétra, avec ses camarades, dans le grand hall de l'école.

Une surprise l'y attendait. La prière à Craiglea était, en général, une cérémonie à laquelle assistaient seulement le corps enseignant et les élèves. Parfois s'y joignait un « gros bonnet », « une huile » — chanoine ou évêque en tournée — à qui l'on demandait de prononcer quelques paroles édifiantes et de réciter les oraisons. Mais c'était tout. Or, ce matin-là, non seulement le corps enseignant était réuni au grand complet mais les domestiques des deux sexes se trouvaient là aussi, alignés contre la boiserie sculptée. Les bonnes, propres et simplettes, étaient groupées sous le tableau d'honneur. L'évêque et Sir Wilfrid Pemberly étaient également présents. Il ne manquait que quatre personnes : Mrs. Bernard-Moss, les jumeaux et le directeur.

Mais Mr. Dodd entrait. Au bouleversement de son visage, en général si bonasse, même les plus jeunes élèves pouvaient deviner qu'il s'était produit quelque grave événement.

Le directeur s'approcha de l'estrade et leva la main. Quelques craquements de chaises et le silence fut complet.

— Messieurs, dit-il, j'ai malheureusement à vous apprendre qu'un très grave accident est arrivé cette nuit : un de vos camarades, Eric Bernard-Moss a été grièvement blessé. L'un de vous en est peut-être la cause involontaire : une innocente brimade a parfois des conséquences infiniment plus sérieuses qu'on ne s'y attendrait. Si l'un de vous sait quelque chose, qu'il parle. Je puis vous assurer qu'il sera montré la plus grande indulgence. Si j'apprends, en revanche, qu'un élève sait quelque chose sur ce qui s'est passé et le cache, il sera immédiatement renvoyé.

Les élèves restaient assis, immobiles, les yeux sur le directeur. Les domestiques s'agitèrent avec malaise. Les professeurs regardaient le bout de leurs souliers, l'air décidé à épauler le directeur jusqu'au bout.

...Rogers, reprit Mr. Dodd, levez-vous. Vous êtes bien moniteur du dortoir B? Moss a-t-il été brimé, la nuit dernière?

— Non, monsieur. Moss n'a pas été brimé, dit Rogers, debout, pesant ses mots. On l'a seulement un peu chahuté... à cause de la partie perdue...

— Qu'entendez-vous par là?

Le capitaine de cricket baissa la tête.

— On l'a un peu fouetté à coups de serviette... mais sans lui faire vraiment mal.

— Est-ce tout ce que vous savez, Rogers?

— Oui, Monsieur... C'est-à-dire... Moss n'était pas dans son lit, ce matin... Mais il se lève souvent, de très bonne heure, pour sortir chercher des nids d'oiseaux ou des fleurs pour son herbier... C'est pourquoi je n'ai pas pensé qu'il y avait lieu de le porter manquant.

— Vous savez que le règlement défend aux élèves de se lever avant l'heure du petit déjeuner?

— Oui, Monsieur. Excusez-moi, je vous prie.

— Bien, Rogers. Asseyez-vous.

Mr. Dodd promena à la ronde un regard sévère :

— L'un de vous a-t-il touché Moss aîné, hier soir?

Lucas se leva, tout pâle.

— Moi, Monsieur. Il ronflait si fort... Je lui ai mis dans la bouche un morceau de savon pour le faire taire, mais je ne lui ai rien fait d'autre, Monsieur.

Quelques rises fusèrent dans la salle mais Mr. Dodd les réprima en continuant gravement.

— Quelle heure était-il, Lucas?

— Je ne sais pas, Monsieur, mais il était tard. Les lumières étaient éteintes.

— Nous en reparlerons tout à l'heure. Personne n'a plus rien à dire?

Mr. Dodd se tourna vers les domestiques, leur posa la même question et ajouta :

...Quelqu'un a-t-il aperçu Moss aîné près du placard à linge, à la porte du dortoir B?

Les bonnes firent signe que non. Mais McFee avait quelque chose à dire. Il se dressa de toute la hauteur de ses six pieds quatre pouces et ses yeux sombres plongèrent avec assurance dans les yeux du directeur.

— Il n'était rien arrivé au jeune Mr. Moss quand je suis allé chercher les souliers, hier soir vers onze heures et demie, Monsieur, dit-il. J'ai regardé par hasard de son côté, il dormait profondément. Un des élèves était éveillé et je lui ai parlé.

— Qui était-ce?

— Moi, Monsieur!

Lucas se leva pour la seconde fois, évitant le regard consterné que lui lançait l'évêque son père.

Le directeur murmura quelques mots à l'oreille de Sir Wilfrid Pemberly, puis il se tourna encore vers l'assistance.

— Autre chose, dit-il. Quand il s'est mis à pleuvoir, hier, nous revenions à la maison : Mrs. Bernard-Moss, Moss cadet et moi. A la hauteur du bosquet, quelqu'un lança une balle de cricket qui faillit blesser mon invitée. J'ai ordonné aux moniteurs de faire une enquête sérieuse. Mais, si un des élèves ici présent a jeté cette balle par inad-

vertance ou a vu quelqu'un la jeter, je lui demande de le déclarer immédiatement.

Ces paroles amenèrent un silence profond.

— Personne n'a rien à dire? Bon.

Le directeur chuchota encore quelques mots à l'oreille du chef de la police, puis il se tourna vers l'évêque.

...Voudriez-vous, s'il vous plaît, Monseigneur, dire maintenant la prière?

Dans un bruissement respectueux, tous se levèrent. La belle voix chaude de Monseigneur Lucas éveilla les échos qui somnolaient sous les voûtes du hall.

CHAPITRE IV

C'EST L'ŒUVRE DUN ENNEMI

La prière dite, les élèves se rendirent à leurs cours et Mr. Dodd conduisit à son bureau Sir Wilfrid Pemberly et l'évêque. Le Dr. Woodhouse les joignit en chemin.

Le bureau du directeur avait, comme toutes les pièces du même genre, un aspect de froideur officielle et dégageait une confuse odeur de craie et de vieux livres. Son atmosphère austère n'était point égayée par la présence de Mrs. Blouser qui attendait, effondrée dans un des fauteuils de cuir. Encore toute bouleversée, la pauvre surveillante était aussi blanche que son tablier froissé. Elle se leva en voyant entrer les quatre hommes.

— Alors, Docteur? Est-ce Dieu possible? Il est... il est?...

— Hélas! oui, fit le médecin.

— Mort!

...Bonté divine! Et moi qui l'ai trouvé... là dedans... tout en tas... O mon Dieu! O Seigneur!

— Un peu de courage, Mrs. Blouser, dit le directeur. C'est un grand coup pour nous tous. Mais il faut vous calmer et raconter bien exactement votre histoire à Sir Wilfrid, qui est le chef de la police.

Mr. Dodd prit place à son bureau et désigna des sièges à la ronde. Les autres s'assirent aussi. Mrs. Blouser resta seule debout; elle tordait un mouchoir humide entre ses mains potelées.

— Eh bien! voilà, Monsieur, dit-elle. Hier, j'ai changé tous les draps, vu l'arrivée de la compagnie. Les draps sales, je les ai enfournés dans le bas du placard à linge, entre le dortoir B et la chambre de Mr. Nettleton. Je pensais les en retirer ce matin pour les envoyer au blanchissage. Pendant le petit déjeuner, je monte les chercher... j'ouvre la porte et alors... alors...

La voix lui manqua.

— Allons, allons, continuez, dit Sir Wilfrid, impatienté.

— Je ne l'ai pas vu tout de suite, Monsieur, reprit la pauvre Mrs. Blouser. Il y avait beaucoup de draps sales. J'en avais peut-être sorti une demi-douzaine quand je vois... je vois... une main, Monsieur. J'en suis restée saisie. Et puis, j'ai voulu me rendre compte : je tire

tous les draps du placard... et alors je l'ai vu... tout recroquevillé au fond. D'abord, je n'ai pas compris... j'ai cru que c'était une farce. Je lui ai crié de sortir... mais il restait sans bouger... Alors je l'ai touché...

La surveillante s'arrêta et reprit à voix basse ;

...Il était tout raide et glacé, Monsieur. Ensuite, je n'ai plus su ce que je faisais... J'ai crié et j'ai couru chercher Monsieur le Directeur.

Mrs. Blouser passa la main sur son front en sueur.

...Est-ce que je peux m'en aller, Monsieur le Directeur? demanda-t-elle, suppliante. Je n'en sais pas plus... et je ne me sens pas bien.

— Certainement, allez vous reposer, Mrs. Blouser. Nous n'avons plus besoin de vous pour l'instant.

La brave femme se hâta de sortir.

— Quelle affreuse, quelle terrible affaire! jeta Sir Wilfrid Pemberly, dont le teint bilieux de vieux colonial tournait au rouge brique. Docteur, quelle est, selon vous, la cause du décès?

— Avant de me prononcer officiellement... commença le Dr. Woodhouse. Mais le chef de la police lui coupa la parole :

— Qui vous demande de vous prononcer officiellement? En tant que médecin, vous devez sûrement pouvoir nous dire si la victime est morte étouffée, oui ou non?

Il foudroya le médecin du regard.

Le Dr. Woodhouse toussota.

— L'examen sommaire auquel j'ai procédé me permet d'affirmer que la mort a bien été causée par suffocation, dit-il. Elle remontait à huit heures environ et aurait eu lieu, par conséquent, entre une et deux heures du matin.

— Comment a-t-il pu se trouver au fond de ce placard, pouvez-vous nous l'expliquer? Cela me paraît fichtrement curieux...

— C'est peut-être un cas de somnambulisme, dit le médecin, mais il paraît incroyable qu'il soit allé lui-même s'enfouir sous ces draps... A la rigueur, ce n'est pas impossible... J'ai entendu parler de cas aussi peu vraisemblables. Un petit détail, en tout cas, m'intrigue... Il y avait, entre ses dents, une particule de savon...

— Du savon! s'écria l'évêque avec vivacité. Messieurs, je tiens à ce qu'on entende mon fils immédiatement. Je suis certain qu'il n'avait aucune mauvaise intention...

Mr. Dodd sonna McFee et l'envoya chercher John Lucas.

— Les élèves se sont livrés à quelques brimades, hier soir, au dortoir, expliqua-t-il au Dr. Woodhouse qui comprenait de moins en moins, mais je ne peux croire qu'elles aient le moindre rapport avec ce drame.

On frappa timidement à la porte et le jeune Lucas, fort embarrassé, entra en se tortillant. L'atmosphère sévère du bureau directorial lui rappelait des souvenirs désagréables.

— Allons, John, dit l'évêque en tapotant l'épaule de son fils d'une main rassurante, il faut nous dire bien exactement ce qui s'est passé la nuit dernière. Nous sommes tous persuadés que vous n'avez rien voulu faire de mal; donc, du calme et ne nous cachez rien.

John Lucas porta la main à la mèche qu'il ne parvenait jamais à aplatir sur son crâne. Comment se sentir à l'aise devant tous ces bonzes? Le directeur avait l'air plus directeur que jamais... et Sir Wilfrid Pemberly vous donnait le frisson... Quand McFee était venu le chercher tout à l'heure, au cours de géographie, Lucas n'avait eu qu'une idée : il allait enfin savoir ce qui était arrivé à Moss la nuit

dernière. Maintenant, il se sentait moins curieux qu'effrayé. Et s'il était, par hasard, responsable de ce « grave accident »? Le savon, après tout... Celui dont il s'était servi contenait-il du poison? Et puis, le directeur avait fait allusion au placard à linge...

Mais on le questionnait. Lucas répéta son histoire de ronflements et de savon. Quand il eut fini, Sir Wilfrid le regarda, l'œil flamboyant et les sourcils froncés :

— Qui vous dit que votre camarade n'a pas avalé ce savon, hein?

— Oh! non, il ne l'a pas avalé. Je l'ai vu le cracher.

— Moss paraissait donc aller tout à fait bien quand vous l'avez quitté?

— Je... je... pense que oui, Monsieur. Il dormait quand McFee est venu.

— McFee... Hum.

Le chef de la police lança un coup d'œil rapide au directeur.

...Il faudra que nous lui parlions tout à l'heure, à votre portier.

Puis, au médecin :

— Vous n'avez pas d'autres questions à poser, Docteur?

— Non, non, dit le médecin. La présence du morceau de savon est tirée au clair et je suis sûr qu'elle ne concerne en rien... ce qui est arrivé.

— C'est un grand soulagement, fit l'évêque qui avait paru aussi mal à l'aise que son rejeton. Mais ce ne sont pas là des tours à jouer, John, et j'espère que vous n'y reviendrez plus.

John prit un air angélique :

— Oh! non, Papa, je vous le promets.

— Dites-moi, jeune homme, reprit le chef de la police, combien de temps êtes-vous resté éveillé l'autre nuit?

— Je ne sais pas, mais le temps m'a paru long.

— Vous n'avez pas vu Moss se lever pour aller... heu... aux lavabos, par exemple?

Lucas secoua vigoureusement la tête.

— Oh! non, Monsieur, non, pas du tout.

— Votre alcôve est près de la porte, en face de celle de Moss. Avez-vous jamais vu votre camarade se lever, une fois les lumières éteintes? Marcher tout endormi... comme un somnambule?

Rassuré au sujet du savon, Lucas était maintenant très intéressé.

— Un qui est somnambule dans le dortoir, c'est Winch, mais le grand Moss, je suis sûr que non.

— Comment pouvez-vous en être tellement sûr?

— Oh! parce s'il l'était... les élèves s'en seraient aperçu... et on l'aurait chahuté, Monsieur.

— Ah! ah! On l'aurait chahuté... Il n'était pas... il n'est pas très populaire parmi vous, Moss aîné, hein?

Lucas porta son poids tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre de ses pieds aux chaussures boueuses.

— Oh! ce n'est pas qu'on ait rien de sérieux contre lui. Mais il est assez prétentieux, comme son frère.

— Et vous leur faites la vie dure?

— Oh! c'est-à-dire... que... on les blague un peu...

— Vous les blaguez, mais encore? Vous ne vous contentez pas de vous moquer d'eux? Vous leur jouez de mauvais tours, hein?

Lucas rougit un peu et baissa les yeux...

...Oui, Monsieur, si on veut...

— Quel genre de mauvais tours?

L'écolier jeta un regard craintif à Mr. Dodd qui écoutait avec une attention soutenue.

— Parlez, Lucas, dit le directeur. Personne ne vous accusera de rapporter.

— On lui joue beaucoup de tours, Monsieur, mais rien de bien méchant... Par exemple, comme il n'a que l'histoire naturelle en tête, un jour nous avons mis des orties dans son lit.

— Vous n'avez rien fait de plus brutal? Comme de l'enfermer dans un placard, par exemple?

— Oh! non, Monsieur. Jamais.

— Bon. Merci.

Le chef de la police parut perdre tout intérêt à la question.

— Parlez-nous un peu de McFee, dit-il enfin.

John Lucas fit le récit de la visite de McFee. Sir Wilfrid tenait l'écolier sous le miroitement de son monocle avec autant d'infaillibilité que la lumière d'un projecteur encercle sur la scène le danseur qui fait un numéro.

— Vous dites qu'il est entré dans l'alcôve de Moss? Pour quoi faire?

— Je ne sais pas, Monsieur.

Le chef de la police questionna le directeur du regard.

C'est tout ce que vous avez à nous dire?

Lucas n'avait pas l'intention de s'étendre davantage sur les événements de la nuit précédente. Toute allusion à son expédition du côté du placard serait dangereuse.

— C'est tout, Monsieur, répondit-il, les yeux baissés.

Le chef de la police lui fit signe que l'interrogatoire était terminé et il s'adressa au directeur.

— Il nous faut tirer cette affaire au clair, le plus vite possible, dit-il. Je voudrais dire un mot à votre professeur d'anglais. Il était bien de service la nuit dernière? Et aussi interroger ce portier.

Le directeur consulta du regard l'emploi du temps posé sur son bureau.

— Mr. Nettleton fait un cours en ce moment, dit-il. Mieux vaut attendre qu'il l'ait achevé, pour éviter une cause d'agitation parmi les élèves. Il n'en a pas pour longtemps.

Pendant ce colloque, Lucas s'était glissé dans un coin. Personne ne lui avait dit de sortir et on semblait, maintenant, l'avoir tout à fait oublié. C'était à croire que le Destin lui offrait une merveilleuse occasion de satisfaire une curiosité que les questions du chef de la police avaient exaspérée. Un coup d'œil à ces messieurs... Nul ne prenait plus garde à lui! Lucas déplaça doucement une chaise et put ainsi s'installer à l'abri, ou presque, d'un vieux paravent noir. Un poste d'observation idéal : il était à peu près certain qu'on ne le verrait pas et on ne pourrait l'accuser formellement de se cacher puisqu'il laissait dépasser un peu de sa personne... l'extrême bout de ses souliers et tout son front. Ses yeux vifs à ras bord de la feuille du paravent, Lucas se mit en devoir de ne rien perdre de la scène en cours.

— Je suppose qu'il va être impossible d'éviter une enquête en règle, disait Mr. Dodd d'un air désolé.

— Hum... Je ne vois pas comment on pourrait l'éviter, en effet, admit Sir Wilfred Pemberly. Qu'en dites-vous, Docteur?

— Personnellement, je suis tout à fait convaincu qu'il s'agit d'un accident... déplorable, certes, mais personne n'est à blâmer, dit le

médecin en considérant le directeur avec sympathie. Après tout, on ne relève sur le corps aucune trace de violence. Je crains, toutefois, qu'une enquête soit inévitable, à moins qu'on puisse établir plus clairement les causes du décès. Dans le présent état de choses, je ne me crois pas en droit de signer le permis d'inhumer, mais je vais voir le coroner moi-même et régler avec lui tous les détails.

Il prit sa trousse et gagna la porte.

...Je suis navré de ce qui vous arrive, Dodd, fit-il avant de sortir, et je ferai mon possible pour vous aider.

— Messieurs, dit Mr. Dodd avec effort, quand le médecin fut sorti, une enquête... du scandale... C'est la ruine de mon établissement. D'ici vingt-quatre heures, les parents vont arriver par douzaines pour retirer leurs enfants de chez moi.

Le cœur battant à tout rompre, Lucas en oubliait le danger d'être derrière son paravent.

— Allons, allons, Dodd, dit Sir Wilfrid Pemberly.

A mesure qu'il parlait, son visage devenait plus rouge et sa voix plus bourrue.

...Vous vous imaginez donc que vos amis vont vous laisser dans l'embarras à un tournant pareil? Je vous ai toujours été rudement reconnaissant, ainsi qu'à Mrs. Dodd, pour ce que vous avez fait pour mon fils. Il y aura une enquête, c'est certain, mais on peut empêcher la presse de s'en mêler et éviter le scandale.

Soulagé d'en avoir terminé avec l'expression de ses sentiments, Sir Wilfrid leva le doigt, prit un petit air entendu et revint au ton officiel :

...Le coroner est un de mes bons amis. Vous n'avez pas à redouter son verdict. Et je ne vois pas pourquoi un accident de cette sorte pourrait vous faire perdre vos élèves. Mon fils, en tout cas, vous restera et je suis sûr que Monseigneur partage mes vues.

— Certainement, je vous laisserai John.

Sous le coup de l'émotion, l'évêque avait rougi aussi.

...J'espère que le Dr. Woodhouse ne s'est pas trompé en le dégageant de toute responsabilité, mais il n'en reste pas moins que cet enfant a été, à tout le moins, très imprudent En nous ayant avec vous, Sir Wilfrid Pemberly et moi, Dodd...

Il sourit en formulant cette allusion à l'influence qu'il avait sur l'opinion de Saltmarsh.

...Je crois que vous n'avez pas à craindre que les autres parents vous causent des ennuis.

L'œil humide de gratitude, Mr. Dodd se leva.

— Messieurs, dit-il, la voix un peu tremblante, je ne sais comment vous remercier de votre confiance. Mr. Nettleton qui était de service au dortoir, la nuit dernière, est un homme à qui je crois pouvoir me fier. Il m'a été personnellement recommandé par mon vieil ami, le directeur du collège d'All Saints, à Oxford.

Mr. Dodd se tut et Lucas rentra la tête : la porte s'ouvrait devant Mrs. Bernard-Moss.

L'Américaine était pâle, ses yeux étaient un peu hagards, mais cette pâleur et cet air égaré ajoutaient un charme tragique à son visage. Son éclat de la veille avait fait place à un type de beauté plus affiné, plus immatériel.

— J'ai câblé à mon mari, dit-elle, Sa réponse peut arriver d'un moment à l'autre.

Comme le directeur, qui était allé au-devant d'elle, lui avançait un des fauteuils de cuir, elle s'assit.

...Avez-vous quelque chose de nouveau à m'apprendre? demanda-t-elle.

En quelques mots pleins de tact, Mr. Dodd la mit au courant et affirma pour finir, que si la mort de son beau-fils demeurait encore assez mystérieuse, le Dr. Woodhouse et lui-même la tenaient pour un accident.

Mrs. Bernard-Moss le regardait sans manifester d'émotion. Quand il eut terminé, elle prit une cigarette dans un étui de laque.

— Le docteur peuse qu'Eric est mort d'un accident? dit-elle.

Elle se tut et fit jouer le ressort d'un minusoule briquet d'émail. Un menu bruit de déclic et le petit jet de flamme illumina les contours veloutés du charmant visage.

...Moi, je suis presque sûre qu'il s'agit d'un assassinat, dit Mrs. Bernard-Moss.

CHAPITRE V

SANG POUR SANG

Ces paroles produisirent l'effet d'une décharge électrique. Derrière le paravent, la bouche de Lucas s'ouvrit toute grande. Le monocle de Sir Wilfrid cliqueta sur sa chaîne de montre. Mr. Dodd avança, le visage blême.

— Un assassinat!

Il parlait comme s'il avait attendu et redouté tout ensemble cette déclaration.

...A Craiglea! C'est impossible!

— Quand j'évoque ce joli village anglais, j'ai peine à le croire moi-même, murmura Mrs. Bernard-Moss. Pourtant, nous craignions quelque chose de ce genre, depuis quelque temps, mon mari et moi. C'est une des raisons de mon voyage en Angleterre.

— Comment?... s'écria Sir Wilfrid. Mais qui aurait pu méditer une monstruosité pareille?

— Plusieurs personnes.

Mrs. Bernard-Moss écrasa sa cigarette d'un doigt à l'ongle parfaitement verni.

— ...A vous autres, Anglais, cela paraît évidemment incroyble, mais laissez-moi vous expliquer la situation. Vous savez que mon mari siège à la cour d'assises du Minnesota? Dans cet Etat, qui compte une population d'origine allemande assez importante, des rixes ont éclaté dernièrement entre Juifs et pro-Hitlériens, au cours desquelles plusieurs personnes ont été tuées. Une enquête a permis d'établir que ces troubles avaient été fomentés par une société secrète qui poursuivait le but de chasser tous les Juifs du pays. Il semble incroyable que pareils événements puissent se passer en plein XX[e] siècle, mais il est de fait que cette société est très riche, très puissante et très active...

Mrs. Bernard-Moss tourna le regard de ses beaux yeux vers la fenêtre et s'attarda à contempler les rosiers bien taillés et l'ensoleillement paisible du jardin du directeur.

...Plusieurs meneurs ont été arrêtés et ont comparu devant mon mari, poursuivit-elle. La défense prétendait que ces massacres étaient dus à l'agitation politique, que les accusés ne pouvaient en être rendus personnellement responsables. L'accusation apportait, au contraire, une quantité de preuves selon lesquelles les prisonniers avaient comploté la mort de plusieurs individus et organisé l'émeute pour arriver à leurs fins. On insinua que mon mari était à la fois juge et partie, car il a, vous le savez, des attaches juives. Il n'en dirigea pas moins les débats et le jury prononça contre les meneurs des peines très sévères, condamnant même l'un d'eux à la chaise électrique.

A ces mots de chaise électrique, Lucas sauta presque à bas de la sienne.

...La vie d'un magistrat américain n'est jamais tout à fait exempte de dangers, continuait Mrs. Bernard-Moss. Après cette affaire, mon mari a reçu presque chaque jour des lettres de menaces. Elles accusent mon mari d'assouvir des rancunes personnelles. Elles parlent de vengeance : « nous n'aurons de repos que toute votre famille soit rayée du nombre des vivants ». Mon mari s'entoura, bien entendu, de toutes les précautions d'usage. Il n'a pas, cependant, pris la chose très au sérieux jusqu'à ce qu'on ait essayé d'enlever les enfants.

— D'enlever les enfants! s'écria Mr. Dodd, horrifié.

— Oui, au printemps dernier. C'est pourquoi mon mari a envoyé ses fils en Angleterre. Il pensait qu'ils y seraient en sûreté. Je crois même qu'il a eu recours à une agence privée pour assurer leur protection.

Tout ceci se passait avant mon mariage mais, depuis, les persécutions continuent. En avril, on a tiré sur la voiture de mon mari... Et, enfin, il y a eu cette dernière lettre... Elle venait des environs d'ici.

— Juste ciel! s'écria l'évêque en saisissant la croix d'améthyste qui pendait sur son gilet.

Son fils, derrière le paravent, faillit pousser une exclamation.

— Quoi! Une lettre de Craiglea! cria Sir Wilfrid.

— De Craiglea, non, dit Mrs. Bernard-Moss. Le tampon de la poste porte Saltmarsh, mais c'est tout près d'ici, n'est-ce pas?

— Juste ciel! s'écria de nouveau l'évêque.

— Vous l'avez apportée, cette lettre? demanda Sir Wilfrid.

— Oui.

Mrs. Bernard-Moss fouilla dans son sac et en retira une enveloppe froissée.

...Elle n'est pas longue, commenta-t-elle, pendant que le chef de la police la lui arrachait des mains. Quelques mots seulement : « Nous sommes ici et nous attendons. »

Sir Wilfrid examina l'enveloppe. L'adresse était tracée en lettres d'imprimerie. Saltmarsh se laissait déchiffrer sur le tampon et la date de l'envoi remontait à trois semaines.

...Dès que mon mari l'a reçue, reprit Mrs. Bernard-Moss, je l'ai supplié de me permettre de venir ici. Il a fini par se laisser persuader. Il aurait bien voulu venir lui-même, mais il lui était absolument impossible d'abandonner son poste. Dire que je suis arrivée trop tard!

Sir Wilfrid lui lança le regard d'un homme qui se contient avec

peine. Il était trop gentleman pour mettre en doute les paroles d'une femme — surtout d'une femme aussi jeune et jolie que Mrs. Bernard-Moss. Cependant cette histoire de bandits, de rapt et de vengeance le dépassait. Elle lui semblait trop compliquée... trop peu britannique.

— Mais, bredouilla-t-il, vous n'avez aucune idée de l'identité de ces gens-là?

— Oh! mais si, dit Mrs. Bernard-Moss lentement, en détachant bien ses mots. Nous savons, à qui nous avons affaire. Il y a eu une enquête. L'homme que mon mari a condamné à la chaise électrique s'appelait Bruno Heller et, au dire des détectives, toutes les lettres émaneraient de son frère et de sa sœur qui veulent le venger. Il a été établi que tous deux ont quitté leur emploi au moment de la condamnation de Bruno. On prétend avoir vu l'homme rôder autour de notre maison, lors de la tentative de rapt. On a pu filer le frère et la sœur jusqu'à New-York mais, ensuite, on a perdu leurs traces. Selon les derniers rapports, l'un d'entre eux serait en Angleterre et même peut-être les deux.

— Vous croyez que c'est un de ces Heller qui a écrit la lettre partie de Saltmarsh?

Mrs. Bernard-Moss eut un geste affirmatif.

— Il résiderait dans les environs? précisa le chef de la police, sur un ton qui laissait entendre qu'il aurait tôt fait de débarrasser le voisinage de pareille vermine. Personne ne possède des photographies de ces gens-là?

— Pas que nous sachions...

La voix de Mrs. Bernard-Moss tremblait légèrement; il était visible qu'elle fournissait un grand effort pour garder tout son empire sur elle-même.

...Sans doute étaient-ils plus ou moins membres de cette société secrète. On a leurs noms, et aussi, en gros, leur signalement. Le frère s'appelle Franz et la sœur Anna. Ils ont de trente à trente-cinq ans. Ils sont jeunes, par conséquent, et ils ont reçu une bonne éducation.

— Hum... grommela le chef de la police. Vilaine histoire, hein, Dodd?

Le directeur leva sur lui un regard las et serra ses mains l'une contre l'autre.

— Si seulement j'avais été averti!... soupira-t-il.

— Cela n'aurait rien changé, dit doucement Mrs. Bernard-Moss. Nous avions pris toutes les précautions... Et avant cette dernière lettre, nous étions tout à fait certains que les enfants étaient absolument en sûreté ici.

Quelque chose émanait d'elle qui forçait les trois hommes à l'écouter avec respect.

...Je vous en prie, ne croyez pas que je manque de cœur, parce que je discute avec vous de ces choses, si peu de temps après le crime. Vous vous rendez certainement compte du coup que j'ai reçu... Non surtout à cause de l'enfant, qu'en somme je connaissais à peine, mais à cause de mon mari. Mais j'ai tenu à m'entretenir avec vous au plus tôt, car, si nous n'agissons pas vite, nous exposons la vie de l'autre jumeau. Il faut sauver la vie d'Irving.

— Certes, murmura le chef de la police. Nous avons maintenant un point de départ. S'il y a eu meurtre, le coupable doit être... Américain. Avez-vous quelque Américain dans votre personnel, Dodd?

— Pas que je sache, balbutia le pauvre Mr. Dodd.

— Et parmi les professeurs et les domestiques, quelqu'un a-t-il été engagé ces derniers temps?

Mr. Dodd pianota sur son bureau.

— Voyons... Il y a Mr. Nettleton. Il n'est, parmi nous, que depuis un demi-trimestre. Mais il vient de quitter Oxford, comme je vous l'ai dit et il m'a été recommandé par le directeur du collège d'All Saints.

— Oh! certes, interrompit Mrs. Bernard-Moss avec une vivacité assez surprenante. Je ne crois pas que... Mais peut-être quelqu'un d'autre, une femme aussi bien qu'un homme... N'oubliez pas qu'il y a Franz et Anna.

— Mr. Heath est des nôtres depuis plusieurs années. Il y a bien Mlle Santais, mais elle vient de Paris. Elle ne peut rien avoir de commun avec... cette incroyable affaire.

— Et votre portier, Dodd? demanda tout à coup Sir Wilfrid.

— C'est vrai, le portier!

Mrs. Bernard-Moss s'était levée, l'air énigmatique.

— Dit-on « sûr » en Angleterre au lieu de « oui »?

— Mais non, protesta Sir Wilfrid.

— C'est bien ce qu'il me semblait. Eh bien! dit l'Américaine en se tournant vers le directeur, hier, quand vous avez dit au portier d'aller chercher Eric, il a répondu « Sûr ». J'ai trouvé cela bizarre. Il répondrait au signalement de Franz, vous savez.

— McFee? dit Mr. Dodd, très surpris. Il est entré au début du trimestre. Pour remplacer Kettering, son vieil oncle, qui ne pouvait plus assurer son service, à cause d'une crise de rhumatismes.

— Son oncle... son oncle... grogna Sir Wilfrid. Faites-le appeler, votre bonhomme, que je l'interroge.

Mr. Dodd donna les ordres nécessaires et l'atmosphère de la pièce devint pesante.

Enfin, la porte s'ouvrit et McFee se présenta.

— Vous désirez, Monsieur? demanda-t-il à Mr. Dodd.

— Nous désirons savoir si vous avez jamais été en Amérique? demanda sans plus d'ambages, Sir Wilfrid.

Un léger sourire éclaira le visage du portier.

— Ah! vous avez mis le doigt dessus, à la fin! Je me demandais si c'était à moi de faire le premier pas.

— Le moment est mal choisi pour poser des devinettes, Monsieur, hurla le chef de la police. Que pensez-vous de la mort d'Eric Moss?

— Je pense que les Heller ont bien su choisir leur moment.

— Les Heller! s'écria Mrs. Bernard-Moss, la pâleur de ses joues contrastant vivement avec le noir brillant de ses cheveux. Vous seriez donc le détective privé dont m'a parlé mon mari? Il ne m'avait pas dit que vous étiez employé à l'école même!

McFee plongea sa main dans la poche intérieure de son veston et il en retira une liasse de papiers.

— Voici mes références, Sir Wilfrid. Je suis détective à l'agence de police privée américaine Drummond, en mission ici pour le compte du juge Bernard-Moss. Je ne me suis pas présenté hier sur le terrain de jeux, dit-il en s'adressant à Mrs. Bernard-Moss, parce que l'endroit était trop fréquenté et qu'il m'avait été recommandé de ne me faire reconnaître de personne.

— Comment, vous n'êtes pas le neveu du vieux Kettering? s'écria Mr. Dodd qui prenait connaissance des papiers par-dessus l'épaule de Sir Wilfrid.

— Non, j'ai bien peur qu'elle ait été à la base d'un petit arrangement financier, la crise de rhumatismes du vieux Kettering. Le métier de portier-jardinier pouvait seul me permettre l'exercer une surveillance sur les enfants sans attirer l'attention. J'avais un peu peur d'être trahi par mon accent américain, mais je me suis surveillé. J'avais un rôle de garde du corps à jouer auprès des jumeaux.

— Et vous n'avez pas su empêcher le drame, interrompit Sir Wilfrid, sévèrement, en rendant les références au portier. Vos papiers sont en règle. Je connais la maison Drummond. Il n'y a rien dire contre elle, au contraire, mais dans un cas pareil, il faut éviter de courir le moindre risque. Je vais donc téléphoner à votre succursale de Londres. Vous permettez, Dodd?

— Certes, certes, dit le directeur, cédant sa place au bureau.

Pendant les minutes qui suivirent, Sir Wilfrid adressa question sur question à l'agence Drummond de Londres et obtint des réponses très précises. Oui, McFee (Stephen) était un détective de l'Agence. Il s'était présenté à la succursale de Londres, dès son arrivée en Angleterre, deux mois auparavant. Il avait tenu ces messieurs au courant des événements. Oui, la nouvelle du drame leur était parvenue McFee les avait instruits par télégramme.

Sir Wilfrid raccrochait bruyamment l'écouteur quand une bonne intimidée entra.

— Un cable pour Mrs. Bernard-Moss.

Mr. Dodd le remit à l'Américaine. Mrs. Bernard-Moss en prit connaissance sans laisser transparaître son émotion, puis elle tendit le message à Sir Wilfrid. Il était ainsi conçu :

« Déplore profondément tragédie. Ne peux partir avec affaire Lan-
« ghorne en cours. Conseille restiez Craiglea. Y laisser Irving. Plus en
« sureté là qu'ailleurs. Peu probable seconde tentative au même endroit.
« Prenez contact avec McFee détective Agence Drumond. Affections.

Joseph Bernard-Moss. »

— Cette histoire Heller serait donc véridique, murmura Sir Wilfrid entre ses dents.

Puis dirigeant sur McFee le miroitement de son monocle.

...Depuis que vous êtes ici, avez-vous quelques soupçons?

McFe secoua sa tête aux noirs cheveux en désordre.

— Rien de sérieux. Les enfants avaient été conduits ici en secret. Personne ne croyait à un danger véritable. Je me suis bien livré à quelques recherches, mais qu'y avait-il à éclaircir? Je n'étais pas, en somme, ici tout à fait à titre de détective. Cette mort m'a pris, moi aussi, par surprise.

— Alors, qu'allons-nous faire maintenant? grommela le chef de la police.

— Cela dépend de Mrs. Bernard-Moss, fit Mr. Dodd d'une voix faible. Si elle décide de nous laisser Irving, nous acceptons, bien entendu, de le garder. Après ce qui s'est passé, c'est le moins que nous puissions faire.

Il tourna vers la jeune femme son visage aux traits tirés.

...Voulez vous que nous mettions Irvring sous la protection de la police?

— Oh! non, non, dit Mrs. Bernard-Moss. Je me rends compte du mauvais effet que cela ferait pour votre école de l'entourer de policemen... Je préfère que McFee reste en fonctions. Mon mari a la plus complète confiance en lui. Il peut agir conjointement avec les autorités sans se faire remarquer. Quant à moi, je m'installerai à l'auberge du village.

Sir Wilfrid réfléchit, puis :

— Accepteriez-vous d'exercer cette surveillance dans ces conditions? demanda-t-il à McFee. La police ne tient généralement, à collaborer avec les agences privées... Mais dans les circonstances présentes, je consentirais à vous laisser ici au lieu d'un de mes hommes. S'il y a du danger, il est permis de supposer qu'il ne menace que le seul Irving. Les autres élèves ne risquent rien. Mrs. Bernard-Moss a raison : il serait tout à fait injuste de porter tort à l'école en effrayant les parents par les allées et venues d'agents en uniforme ou en civil.

Le détective resta un instant silencieux. Puis :

— C'est une lourde responsabilité, dit-il. Je ne puis l'accepter que si vos hommes me prêtent main forte, au besoin. Evidemment, je suis détective, mais étant donné le rôle de portier qu'il me faut jouer, je ne peux guère faire autre chose que d'ouvrir l'œil...

— Naturellement, la police vous soutiendra à fond, riposta Sir Wilfrid avec aigreur. Vous figurez-vous que nous laisserons l'affaire entièrement entre les mains d'un détective privé! D'un détective étranger, par surcroît!

Il s'arrêta, un peu penaud de cette sortie typiquement anglo-saxonne et il reprit d'un ton plus aimable :

...Mes hommes se chargeront des recherches proprement dites. Votre rôle consistera à veiller sur le petit.

— D'accord.

McFee acquiesça d'un signe. Personne ne paraissait s'étonner que le personnage jusqu'alors si insignifiant du portier devînt le pivot des extraordinaires événements du jour.

Sir Wilfrid dit ensuite à Mrs. Bernard-Moss et au détective qu'il comptait prier le coroner de tenir secret l'aspect sinistre du drame.

— Ce n'est pas très régulier, conclut-il, mais toute l'affaire me paraît justement si peu régulière...

— Le fait est... murmura Monseigneur l'évêque de Saltmarsh qui avait tout écouté avec une expression de stupeur. Dans quel siècle vivons-nous, mon Dieu?

Soudain, son regard tomba sur le bout de l'oreille gauche de son fils qui dépassait le paravent.

...John! au nom du ciel, que faites-vous ici?

Toute la compagnie se tourna vers Lucas qui avançait, tête basse.

— Personne ne m'a dit de m'en aller... Je pensais qu'on allait peut-être avoir encore besoin de moi...

— Par exemple! Par exemple! gémit Mr. Dodd, très agité. Monseigneur, de grâce... je vous en prie... faites jurer le secret à cet enfant!

L'évêque saisit doucement son fils par l'épaule.

— John dit-il, vous n'aviez pas le droit de rester ici. Vous le savez aussi bien que moi. Mr. Dodd voudra bien vous pardonner si vous vous engagez à ne rien révéler de ce que vous avez entendu.

— C'est juré, Papa, chuchota-t-il.

Il resta un moment sur place à se tortiller, puis s'adressant à Mr. Dodd :

...S'il vous plaît, Monsieur, est-ce que je peux m'en aller maintenant? Il est presque l'heure de ma leçon de piano, Monsieur.

CHAPITRE VI

RHAPSODIE AMERICAINE

Peu après, Mrs. Bernard-Moss et l'évêque se retirèrent. Aussitôt, Sir Wilfrid résuma la situation sur le mode cassant :

— Bref, acceptons pour le moment l'hypothèse d'un assassinat. Le Dr. Woodhouse prétend que l'enfant a pu dans un accès de somnambulisme, aller s'étouffer tout seul sous des draps, c'est inadmissible et le Dr. Woodhouse est un âne. Quant au criminel, il se sera introduit du dehors. Les fenêtres étaient ouvertes. Il aura étranglé la victime dans son lit et il l'aura enfermée ensuite dans le placard.

— Vous croyez que le criminel est venu du dehors? dit McFee avec calme. Moi, je suis certain qu'il est ici — qu'il a couché à Craiglea la nuit dernière.

— Comment diable...

— Pensez au placard à linge. Pourquoi le meurtrier aurait pris la peine d'y transporter sa victime? Parce qu'il tenait à ce que le crime ne fût pas découvert avant ce matin. Quelqu'un venu du dehors se serait infiniment moins soucié de ce détail... Il avait le temps d'être loin avant la découverte. Mais, pour quelqu'un de la maison, c'était une autre affaire.

Sir Wilfrid fronça les sourcils.

— Pourquoi?

— Parce que si l'alarme n'est pas donnée la nuit, chacun peut prétendre avoir dormi toute la nuit; dans ces conditions, un témoignage en vaut un autre. S'arranger pour que personne n'ait d'alibi est une excellente façon pour le coupable de se mettre dans le même cas que les innocents.

— Oui... peut-être, concéda le chef de la police.

Mr. Dodd ouvrait les yeux tout grands.

— Vous n'allez pourtant pas prétendre qu'un des habitants de la maison...

— Tout est possible, Dodd, répliqua le chef de la police. Il tira de sa poche un stylographe et une feuille de papier; bientôt la liste de tous ceux qui avaient couché à l'école, la nuit précédente, était établie.

Mr. Dodd, Mrs. Dodd, Miss Dodd, L'évêque de Saltmarsh, Sir Wilfrid Pemberly, Mrs. Bernard-Moss, Mr. Nettleton, Mr. Heath, Mlle Santais, Stephen McFee, Mrs. Blouser, Quatre bonnes, La cuisinière, Soixante-huit élèves.

— Nous pouvons l'abréger considérablement, dit le chef de la police. Il est inadmissible que Mr. Dodd, Mrs. Dodd, Miss Dodd, Monseigneur,

vous McFee et moi-même soyons impliqués. Il va évidemment de soi que nous pouvons éliminer tous les élèves.

— Et Mrs. Bernard-Moss, dit Mr. Dodd très agité. Egalement Mrs. Blouser et la cuisinière; elles sont chez nous depuis des années. De même les bonnes... De simples filles du pays, élevées au village...

McFee parcourut des yeux la liste, d'un air amusé :

— Pourquoi ne pas rayer aussi le nom de Mlle Santais? dit-il. Une Française venue en droite ligne de Paris... Et celui de Mr. Heath? En qui on peut avoir toute confiance... Et celui de Mr. Nettleton dont le directeur d'Alls Saints se porte garant?

— En effet, c'est très juste! s'écria Mr. Dodd.

McFee froissa le pepier et la jeta à terre.

— Voilà! nous n'avons plus un seul suspect! dit-il. Allons, il faut nous montrer un peu moins confiants et laisser peser les soupçons sur tous. S'il y a un Heller parmi nous, je crois qu'il se dévoilera avec le temps...

— Pendant que nous resterons ici, à attendre son bon plaisir, peut-être? hurla le chef de la police, hors de lui. Je vais interroger tout le monde, immédiatement.

— A votre place, j'irais doucement, répliqua McFee toujours calme. Le criminel a évidemment voulu faire croire à un accident. Pourquoi ne pas le laisser s'imaginer qu'il a réussi? Mr. Dodd désire, à cause de son école, qu'on n'ébruite pas l'affaire : c'est encore une raison pour se tenir tranquille. Interrogez tout le monde mais sans que personne se doute que vous croyez à un meurtre. Si le coupable pense que nous ne sommes pas sur nos gardes, il prendra moins de précautions et il sera plus facile à démasquer.

— C'est ainsi que je l'entends, protesta Sir Wilfrid.

Trouvant l'idée juste, il décida sur-le-champ de l'adopter pour sienne et il se leva.

...Je veillerai à ce que la police agisse avec discrétion, conclut-il. Et vous, McFee, arrangez-vous pour qu'il n'arrive plus rien.

— Je ferai de mon mieux, mais ce sera difficile.

— Que diable, vous voyez-vous déjà vaincu?

— Pas du tout.

Le rude visage du détective devint très sérieux.

...Nous avons affaire à un individu très intelligent, très dangereux. Et il est toujours plus facile d'agir que d'empêcher d'agir. Rappelez-vous : Eric a été assassiné à ma barbe... et à la vôtre.

Sir Wilfrid rougit. Mais quelle remarque déplacée!

— Allons interroger le personnel, dit-il à Mr. Dodd.

Et à McFee :

...Quant à vous, ouvrez l'œil, mais n'oubliez pas que vous êtes toujours le portier.

. . . . . .

Pendant ce temps-là, la vie de l'école suivait, en apparence, son train-train habituel.

Leçons récitées dans les classes ensoleillées, bruit familier de la craie qui crisse sur les tableaux noirs... Mais, les élèves étaient, ce matin-là, plus bavards, moins dociles. Mlle Santais avait peine à tenir sa classe. Mr. Heath faisait des jeux de mots si faibles qu'ils en passaient ina-

perçus. Quant à Mr. Nettleton, las et distrait, il avait renoncé à faire son cours et lisait « Moby Dick (1) » à sa classe d'anglais.

Sophie donnait à des élèves récalcitrants leurs leçons de piano. Elle ignorait encore tout des sinistres dessous de la mort d'Eric Moss, mais elle avait été informée du décès par sa mère; aussi ne s'intéressait-elle pas plus que ses élèves aux exercices de Czerny. Personne ne pouvait accuser cette jeune fille de manquer de cœur et, pourtant, la mort d'Eric Moss — la surexcitait plus qu'elle ne la peinait.

C'est que Sophie vivait tellement sous l'impression que rien n'arrivait et n'arriverait jamais à Craiglea! Vingt-deux ans déjà, sentir que la vie vous glisse entre les doigts, et cependant un coup d'œil au miroir, sur ses cheveux châtain doré, sur son teint en fleur, disait à Sophie qu'elle était faite pour une vie plus romanesque que celle que rythmaient des « un, deux, trois » et « le si bémol ».

Si seulement Mr. Nettleton avait été un peu moins empaillé... moins bêtement anglais!

— Très bien, Rogers, vous m'étudierez le « Gai Laboureur ». Non... je n'ai pas de nouvelles de Moss... Non, ce ne sont pas les oreillons.

La porte se referma. Dieu soit loué! C'était la récréation. Sophie se mit à poudrer son amour de petit nez et son esprit, pour la centième fois, se posait des questions sur le mystère ambiant, quand on frappa à la porte. Mais c'était seulement le portier qui lui apportait sa collation de dix heures.

— Oh! bonjour, McFee, dit Sophie, distraite. Posez le plateau sur le piano, voulez-vous?

McFee posa le plateau sur le piano mais, il ne fit pas mine de quitter la pièce. Sophie se tourna vers lui; il la regardait fixement.

— Pouvez-vous m'accorder quelques instants d'entretien, Miss Dodd?

— Certainement, fit-elle un peu surprise.

Le portier s'assit sur le tabouret de piano — ce que Sophie jugea un peu familier — tira de sa poche une médaille ronde et brillante... Puis, la glissant dans la main de la jeune fille :

— Savez-vous ce que c'est, Miss Dodd?

Sophie tourna et retourna l'objet entre ses doigts, ses yeux gris s'élargirent comme elle lisait une inscription : « Agence de police privée Drummond. N° 87 ».

— C'est... c'est à vous? fit-elle, décontenancée.

McFee sourit de toutes ses fortes dents blanches.

— Bien deviné!

Sophie n'en revenait pas de voir ses rêves de vie aventureuse trouver si vite un réalisation.

...Alors... alors, vous n'êtes pas portier?

— Non... De plus — ceci tout à fait entre nous — je ne suis pas Anglais, mais Américain.

— Un détective Américain!

Rien ne pouvait être plus romanesque aux yeux de Sophie qu'un Américain, rien de plus palpitant qu'un détective américain qui, depuis six semaines lui apportait chaque jour son lait! Elle le regardait avec des yeux tout neufs, maintenant, le portier... Un bel échantillon de beauté virile... Haute stature... Profil énergique...

...Un détective, murmura-t-elle, enchantée de répéter ce mot magique,

(1) Le chef-d'œuvre du romancier américain Herman Melville (1851).

et un Américain! Mais ce n'est pas à cause de la mort d'Eric que vous êtes ici, n'est-ce pas?

— Ce serait trahir des secrets, fit-il.

Mais la petite étincelle moqueuse s'éteignit bien vite dans ses yeux et son visage prit une intense expression de gravité.

...Ecoutez-moi.Je me trouve dans une fichue situation. Je travaille ici incognito. Votre père sait tout, bien entendu, et Sir Wilfrid Pemberly est d'accord mais il faut absolument que je continue à passer pour le portier et j'ai, du coup, les mains plus ou moins liées...

Son visage se rembrunit.

...Il me faudrait quelqu'un pour me seconder... qui puisse faire des choses que je ne peux faire, aller et venir sans attirer les soupçons. Je vous observe depuis que je suis ici. Vous êtes, décidément, la seule personne à qui je puisse me fier. Voulez-vous m'aider?

Les yeux de Sophie étincelaient.

— C'est sérieux demanda-t-elle.

Le portier fit un signe d'assentiment.

— Si vous pensez que je puis vous être utile, je veux bien... Mais dites-moi vite tout ce qui c'est passé.

McFee fixa sur elle un regard très grave :

— Il faut d'abord que vous me juriez le secret absolu, dit-il. Si mes chefs apprenaient ce que je fais là, ce serait la fin de ma carrière.

Sophie sentait son pouls s'accélérer comme elle contemplait ce personnage si grand, au charme si extraordinaire.

— Je vous donne ma parole, dit-elle, et je ferai tout mon possible pour vous aider.

— Parfait alors asseyez-vous et écoutez-moi.

Docile et tout oreilles, elle s'assit pour écouter McFee qui résuma les événements.

Quand il eut fini, elle s'écria, enfiévrée :

— Que c'est passio... je veux dire affreux! Et vous croyez vraiment que ces Heller sont ici? A Craiglea?

Le visage de l'Américain durcit :

— Cela me paraît indiscutable, dit-il.

...Maintenant je vais vous tracer votre ligne de conduite. En premier lieu, surveillez les professeurs. Faites en sorte qu'on ne s'en aperçoive pas, et prévenez-moi dès que vous verrez quelque chose d'anormal.

— Les professeurs! s'écria Sophie, mais aucun d'eux n'aurait assez de cran!

McFee avait repris son insigne et s'était remis a jouer avec.

— Vous avez un drôle de personnel enseignant à Craiglea, répliqua-t-il. J'aimerais que vous me donniez, pour commencer, votre impression sur chacun de vos collègues. Cela pourrait m'éclairer.

— Eh bien! dit Sophie en dissimulant sa surprise, il y a le sergent Crawley qui vient de Saltmarsh pour la gymnastique et la maîtresse de dessin.

— Je ne m'intéresse qu'à ceux qui habitent l'école.

— Oui?

Sophie fronça son petit nez.

...Il y a Mr. Heath qui n'a jamais rien fait d'autre dans la vie que la guerre et de mauvais jeux de mots. Il a bien eu une sorte de dépression nerveuse, l'année dernière et il a pris un congé de six mois qu'il a passé à faire le tour du monde sur un cargo. Mais je ne vois pas comment il pourrait être impliqué dans cette affaire. Il est le fils d'un

colonel, ou d'un lieutenant-colonel... enfin de quelqu'un de très bien.

McFee sourit.

— C'est intéressant, mais il me fait l'effet d'être un brin vantard. Il est le fils adoptif d'une veuve qui tient une épicerie à Wimbledon.

— Par exemple comment le savez-vous?

— Notre succursale de Londres l'a découvert. Passons maintenant à Mlle Santais.

—— Oh! elle, personne n'a de lueurs sur sa vie privée. On sait seulement qu'elle est très collet monté et fort respectable; elle se sert d'un affreux parfum. Elle a pourtant, quelque chose de louche...

— Oui? Et quoi donc?

— D'abord il n'y a pas longtemps qu'elle est ici. Ensuite, elle ne reçoit jamais de lettres, ni même de cartes postales. Chaque jour, je me précipite au-devant du facteur et je prends le courrier. Eh bien! il n'y a jamais rien pour Mlle Santais. Elle doit pourtant bien avoir des parents? Une vieille tante à Dieppe, par exemple. Ce serait bien son genre.

— Vous êtes détctive dans l'âme, dit McFee dont les yeux pétillaient. Il y a déjà quelque temps qu'elle me taquine, la question du courrier de Mlle Santais; mais nous l'éclaircirons sans tarder. Au tour de Mr. Nettleton : que pensez-vous de lui?

Au nom du professeur d'anglais, Sophie se raidit. Elle avait parlé sans gêne aucune de ses autres collègues... Mais parler de Mr. Nettleton... Cela ne lui semblait pas du tout à fait pareil. Il était un peu trop tiré à quatre épingles, mais il n'était pas mal quand même avec ses beaux cheveux blonds... Bien sûr il « ne lui disait rien » et pourtant, quelque chose en elle s'insurgeait au moment de l'exposer aux soupçons.

— Eh bien! que savez-vous de lui? insista McFee. Son accent ne vous a jamais paru drôle?

— Mais non!

Sophie s'élança à la défense du professeur d'anglais avec une impétuosité qui la surprit elle-même.

...Il ne parle pas tout à fait comme nous, mais cela n'a rien d'étonnant. Les étudiants d'Oxford, mettent leur point d'honneur à parler avec un accent qui leur est particulier.

— Ah! C'est ainsi que vous vous expliquez son accent?

— Oui.

Maintenant qu'elle avait fait de son mieux pour le soustraire aux soupçons, Sophie se sentait prise d'exaspération, de rage presque, contre Mr. Nettleton.

...Je ne le vois pas en criminel. S'il a jamais fait dans sa vie quelque chose de pire que de manquer un cours à l'Université, il faut qu'il cache bien son jeu.

A peine avait-elle prononcé ces paroles qu'elle les regrettait. Elle vit, au léger changement d'attitude de McFee, qu'il la croyait plus intéressée que de raison au jeune professeur. En tous cas, il n'insista point.

— Et les bonnes? demanda-t-il subitement, sans se retourner. Je pense que vous ne les connaissez guère?

— Non en effet. Je sais seulement qu'elles grognent à cause des escaliers et qu'elles vont au cinéma le dimanche avec des jeunes gens. Vous ne supposez pas que cette Anna Heller puisse être ici, déguisée en femme de chambre?

— Nous nous renseignerons sur les antécédents de ces filles.

Il se retourna, montrant un visage privé un instant de sa rude assurance.

***

...Je croyais avoir en mains tous les fils de l'affaire et voilà qu'Eric vient d'être assassiné... Si je n'ouvre pas tout grands mes yeux et mes oreilles. Irving subira le même sort.

Un sourire joua sur sa bouche bien dessinée.

...Mais je ne crois pas que nos adversaires gagnent la seconde manche.

Pendant qu'il parlait, il reprenait sa mine résolue et Sophie fut saisie d'une sorte de crainte. La force, la confiance en soi et, jusqu'au port de tête de cet homme, tout concourait à lui donner l'impression d'être bien heureuse de n'être point le criminel poursuivi par lui. Il y avait longtemps que personne ne lui avait fait peur et elle trouvait curieux que la sensation fût plutôt agréable.

— Je suis si contente, commença-t-elle, que vous m'ayez demandé de vous aider.

On frappait à la porte.

...La récréation doit être finie. C'est sans doute Lucas qui vient pour sa leçon de piano.

CHAPITRE VII

ENTREE DU TROISIEME CONSPIRATEUR.

C'était bien Lucas. Il entra avec l'apparence de quelqu'un qui prépare des excuses. Il tenait sous son bras un morceau de musique en loques et il ne s'aperçut pas immédiatement de la présence de McFee.

— Miss Dodd...

Sophie s'efforça de prendre un ton sévère.

— Vous allez sans doute encore me dire que vous n'avez pas étudié cette fois?

— Mais, Miss Dodd, c'est que...

Il s'interrompit, apercevant McFee. Sophie jeta un coup d'œil au détective; sans trop savoir pourquoi, elle trouvait gênant de faire la maîtresse d'école devant lui.

— Vous ferez mieux de retourner en classe, murmura-t-elle sans regarder son élève. Il est inutile de prendre une leçon quand on n'a pas étudié; mais je n'accepterai pas d'excuses la prochaine fois.

Lucas était offensé d'être traité de la sorte alors qu'il était instruit de tant de choses...

« S'il elle se doutait de tout cè que je sais », pensait-il, « elle ne le prendrait pas de si haut ». En se dirigeant vers la porte, il jeta à McFee un regard d'intelligence, sous-entendant que son esprit était occupé de choses autrement importantes que la « Berceuse du Rouge-Gorge. »

Le détective ne lui prêta d'abord aucune attention et Lucas était sur le point d'ouvrir la porte, quand le pseudo-portier l'atteignit d'un bond et l'enleva de terre par le col de son vêtement. McFee le déposa sur le tabouret du piano.

— Miss Dodd, je vous présente un jeune homme qui écoute aux portes. Caché ce matin derrière le paravent du bureau de votre père, il a entendu un récit qui n'était pas fait pour ses oreilles.

Lucas lui lança un regard désapprobateur.

— Je ne m'étais pas caché, je suis seulement resté pour répondre aux questions qu'on aurait pu me poser encore.

McFee passa une de ses grandes mains sur les cheveux de l'enfant qui en restèrent tout ébouriffés.

— Non seulement il écoute aux portes, mais il ment!

Saisissant Lucas par les épaules, il le regarda avec une apparente férocité.

...Les autres, vous pouvez peut-être les rouler... Moi, non. Vous n'avez pas tout dit au directeur ce matin, à la prière. Je m'en suis bien aperçu à votre air. Que s'est-il donc passé de plus dans le dortoir, cette nuit?

Sophie n'était pas moins surprise que Lucas par la soudaineté de cette offensive. Mal à l'aise Lucas se tortilla sur sa sellette.

— La nuit dernière?... balbutia-t-il.

— Oui. Après que je suis passé prendre les chaussures?

— Je n'ai rien fait de mal, marmotta Lucas.

— Pas si vite, mon garçon, dit McFee. Commencez par le commencement.

Entrecoupant son récit de supplications à Sophie pour qu'elle « ne le vende pas au moins », Lucas raconta tout ce qui s'était passé depuis qu'une « silhouette » s'était dirigée chez Mr. Nettleton jusqu'au moment où, s'éveillant de son cauchemar, il avait vu l'infirmière en gris se pencher sur le lit de Moss. S'il avait conçu des craintes concernant les conséquences de ses aveux, il en fut bien dédommagé par l'extraordinaire effet produit sur ses auditeurs.

Quand il parla d'une femme chez Mr. Nettleton, les yeux de Miss Sophie se voilèrent et elle rougit violemment. Oubliant de poser des questions, McFee tirait sur une pipe vide qu'il avait sortie de la poche de son tablier. Lucas se tut enfin, tout enflammé d'orgueil et plein d'importance.

— Vous voyez, Miss Dodd, fit-il d'un air d'innocent offensé, si j'ai écouté à cette porte, ce n'était pas par curiosité mais parce que je sentais qu'il se passait derrière quelque chose qu'il fallait surveiller.

Sophie lui tourna le dos et parut chercher dans le casier à musique un objet important.

— Vous êtes un détective en herbe, dit McFee.

Il ne quittait pas l'enfant du regard, tout en cherchant sa blague à tabac dans la poche de son tablier.

...Qui est entré dans la chambre de Mr. Nettleton?

Assez intimidé, Lucas répondit avec déférence :

— Je ne sais pas. Ce n'était pas Miss Dodd. Mais c'était peut-être Mrs. Moss...

— Hum... Mrs. Moss... Ce serait bien curieux.

— Pas tellement, jeta Sophie d'un ton assez acerbe. D'abord, ce n'était probablement pas elle et puis, même si c'était elle... Elle voulait sans doute parler à Mr. Nettleton de ses beaux-fils? Qu'y a-t-il là de tellement extraordinaire?

McFee lui jeta un rapide coup d'œil, puis :

— Lucas, comment savez-vous que Mlle Santais est passée devant le placard? Vous n'avez pu la voir.

— Je l'ai sentie, répliqua Lucas aussitôt. Elle emp... elle répand une odeur. Toujours la même.

— Comment savez-vous qu'elle n'est pas entrée chez Mr. Nettleton?

Lucas avait réponse a tout :

— La porte de Mr. Nettleton grince, Monsieur. Je l'aurais entendue si Mlle Santais l'avait ouverte.

— Ne m'appelez pas, Monsieur, cela m'intimide. Parlons un peu de votre rêve, maintenant. Car c'était un rêve, n'est-ce pas? Quand vous vous êtes réveillé pour de bon, vous n'avez vu personne?

— Si, Monsieur... McFee. Je suis sûr d'avoir vu l'infirmière. Il y a eu un éclair et je l'ai vue se détacher en sombre sur la fenêtre.

— Il faut que vous ayez de bons yeux pour distinguer un homme d'une femme en l'espace d'un cinquième de seconde.

Avec une fierté non dissimulée, Lucas mit en avant, une fois de plus ses facultés d'observation.

— Ce n'est pas que je l'aie vue... C'est après, dans le noir : le plancher a craqué et j'ai entendu le bruit d'une robe.

McFee se tourna vers Sophie.

— Voulez-vous marcher un peu vers nous?

Avec une obéissance aveugle, Sophie, un peu ahurie fit quelques pas. Elle portait une courte robe d'été qui ne froufroutait presque pas pendant la marche.

...Vous n'allez pas me dire que vous avez pu entendre un si faible bruit?

Lucas se gratta la tête.

— Non, Monsieur... non, McFee, c'était plus fort que cela.

— Comme ceci, plutôt?

McFee dénoua son tablier, le drapa autour de ses mollets et se mit à marcher. Il y eut, cette fois, un assez fort froissement d'étoffe.

— Oui, oui! s'écria Lucas à qui McFee paraissait maintenant presque aussi prestigieux que le grand Nick Carter lui-même.

— Bref, cette femme portait une robe longue, dit McFee. Vous rappelez-vous, Miss Dodd, quelles dames étaient en robe de soirée, hier?

— Mais, dit Sophie, Mrs. Bernard-Moss, Mlle Santais, Maman et moi... C'était un gala en somme.

— Allons bon! Un excellent témoignage qui ne pourra servir! fit McFee.

Puis il se tourna vers Lucas.

...Eh bien, vous avez entendu aujourd'hui beaucoup de choses que vous vous empresserez d'oublier. Pensez que nous tenons, Miss Dodd et moi, le bon bout... Nous pourrons, quand il nous plaira, dire à M. le Directeur qu'on écoute aux portes... qu'on erre par les couloirs après l'extinction des feux... qu'on ne dit pas tout à la police...

Lucas fixait des yeux éblouis sur le ci-devant portier.

— Bien sûr, je ne dirai rien...

Il rassembla son courage et d'un ton suppliant :

...Mais, McFee, je vous en prie, enrôlez-moi! J'ai déjà travaillé dans la partie. C'est moi qui ai tout éclairci quand tout le monde croyait que Pemberly avait volé la trousse de Rogers.

Il attendait le cœur battant, la réponse de McFee. A sa grande surprise, il obtint un grave signe d'acceptation.

— Soit. Vous nous aiderez. Qui sait, même, si vous ne découvrirez pas la clef du mystère? Avertissez-moi — mais en secret — dès que vous vous apercevrez de quelque chose. Surtout, ne dites rien à personne et ne laissez jamais soupçonner que je ne suis pas portier.

D'une main, il enleva du tabouret le gamin qu'il tint un moment suspendu en l'air.

...Et maintenant, filez...

Il se mit à terre et le gratifia d'une tape amicale.

Lucas exécuta une sortie rapide mais radieuse.

...Eh bien, dit McFee quand Sophie et lui se retrouvèrent seuls, j'en recrute des collaborateurs aujourd'hui!

Sophie qui regardait par la fenêtre lui fit face.

— Est-il bien prudent de laisser Lucas jouer les policiers? Et s'il ne tient pas sa langue?

— Il a tout découvert lui-même et nous n'y pouvons rien changer. Mieux vaut l'avoir avec nous que contre nous et qui sait s'il ne fera pas de la bonne besogne?

McFee se dirigea vers la porte.

...Il faut que je redevienne portier-jardinier. Mais tout est au point. S'il se passe quelque chose, avertissez-moi.

Un sourire éclaira son visage intelligent :

...Une bonne poignée de main pour sceller notre association?

Sophie mit sa main dans celle de McFee.

...Tout de même, vous auriez mieux fait de ne pas vous confier à ce gosse, dit-elle.

— Ce gosse! protesta McFee, en écrasant presque les doigts de Sophie dans sa forte main. J'ai eu l'air de plaisanter en l'interrogeant tout à l'heure mais n'empêche qu'il ne faut pas sous-estimer l'importance du jeune Lucas. Je ne crois pas qu'il en ait lui-même conscience, mais, pour moi, il a bel et bien assisté au crime, cette nuit.

CHAPITRE VIII

AMO, AMAS.

McFee laissa derrière lui une jeune personne toute frémissante d'énervement. Enfin, la vie à Craiglea avait du sel! Sophie n'était plus une misérable maîtresse de piano, mais la collaboratrice d'un authentique détective. Elle sentait encore la pression des doigts qui avaient serré les siens...

Sophie continua d'observer le paysage. Cachée à-demi derrière les ormeaux, la forme élégante de Mrs. Bernard-Moss se laissait entrevoir. L'étrangère semblait fort calme, n'évoquait en rien l'image d'une mère ni même d'une belle-mère affligée. Elle flanait le long d'une allée, se baissait de temps à autre pour cueillir une fleur. Cette scène champêtre absorba si bien l'attention de Sophie qu'un léger coup frappé à la porte la fit tressaillir.

Ce devait être l'élève suivant... Mais non! Un frisson la parcourut quand elle se rappela que c'était l'heure de la leçon d'Eric...

— Entrez, fit-elle d'une voix un peu tremblante.

La porte s'ouvrit pour livrer passage à Mr. Nettleton.

Sophie se tourna vers lui les traits durcis.

— Bonjour, dit-elle avec froideur. Je vous croyais en classe.

Malgré un je ne sais quoi de hagard, Mr. Nettleton était aussi correct que jamais. Ses cheveux blonds étaient bien lissés, ses traits étaient

aussi réguliers que son nœud de cravate et le pli de son pantalon ne laissait rien à désirer. Le visage, et, du reste, toute la personne du professeur d'anglais étaient ceux d'un beau champion de boxe poids moyen; mais les façons, l'accent traînant d'Oxford vous poussaient à négliger le fait et à soupçonner ce jeune homme de dissimuler dans quelque tiroir une chemise mauve et un foulard de batik.

Il s'approcha de Sophie et tirant de sa poche un étui à cigarettes il le lui tendit. Elle refusa du geste. Il prit alors une cigarette et l'alluma.

— J'ai un grand moment de libre, dit-il.

Sa voix comme toujours, paraissait un tout petit peu trop « distinguée ».

Sous les ormes, on entrevoyait encore Mrs. Bernard-Moss. Elle avait fait tout un bouquet de sceaux de Salomon.

— C'est une charmante femme, n'est-ce pas? murmurait Sophie, tout en observant Mr. Nettleton à travers ses cils.

— Heu... qui?

Sophie désigna d'un doigt presque accusateur la délicieuse Américaine.

— Mrs. Bernard-Moss? Oh! oui, certes...

Une ombre parut troubler le regard de Mr. Nettleton.

— C'est terrible la mort de ce petit. Je sors d'un interrogatoire mené, par ce vieil âne de Pemberly. Je tiens à vous exprimer toute la peine que me cause cette affaire... pour votre père... pour l'école...

— Ah! vous avez été interrogé? fit Sophie très intéressée tout à coup. Aviez-vous quelque chose à dire?

— Non, rien du tout. Il est très pénible de penser que ce petit a pu s'introduire dans ce placard qui est à ma porte, sans que j'aie entendu le moindre bruit!

— Ah! fit Sophie, pincée. Vous avez sans doute passé la soirée, seul, à taper à la machine?

— Oui, j'ai tapé pendant quelque temps... Ensuite, j'ai lu. J'ai dû me coucher assez tard.

Il resta un moment sans parler. Il semblait perdu dans la contemplation des petites boucles châtain doré qui moussaient sur la nuque de la jeune fille.

...Je suis d'avis qu'on devrait étudier de près les références de ce McFee. Je veux bien croire qu'il y a eu accident. Mais si l'affaire avait, par hasard, des dessous, cet individu est bien la seule personne qu'on puisse soupçonner... Je ne l'ai jamais trouvé sympathique.

— Ah! il vous déplaît? répliqua Sophie en qui montait l'irritation. Et parce qu'il n'a pas l'heur de vous plaire, vous allez croire...

— Pourquoi le défendez-vous avec tant de chaleur?

— Je ne le défends pas, fit sèchement Sophie qui se sentait rougir. Je m'étonne seulement que vous soyez si déraisonnable.

— Je me l'explique assez mal, moi-même, dit Harvey Nettleton d'un ton léger. Ma seule excuse est qu'il vient de causer avec vous, seul à seule, pendant plus d'une demi-heure.

Sophie ne répondit pas et pressa de nouveau son visage contre la vitre. Harvey Nettleton s'approcha et glissant ses mains sous les coudes de la boudeuse la força doucement à se retourner, de sorte qu'ils se trouvèrent les yeux dans les yeux.

...J'ai quelque chose à vous dire...

Sophie fut, en quelque sorte, ébranlée par la note décidée qui résonnait dans cette voix. Pour la première fois, elle vit l'homme et

non le mannequin bien habillé. Décidément, cette journée éclairait d'un jour nouveau les visages familiers. D'abord McFee... Harvey Nettleton maintenant. S'écartant, elle s'approcha du piano et se mit à caresser le buste de Beethoven.

— Quoi donc? balbutia-t-elle.

— C'est bien difficile à dire. Voici des semaines que je n'arrive pas à m'y décider et la phrase est pourtant bien simple... Je vous aime.

Il sourit un peu timidement.

...Je sais bien que c'est très mal d'entamer un sujet pareil un jour comme aujourd'hui... Mais votre petit nez me hante jour et nuit... Et il devrait être défendu d'avoir des cheveux de la couleur des vôtres... On dirait du miel... Et je ne parle pas de vos lèvres.

Sophie ouvrit la bouche pour répondre mais en resta là. Elle considérait Mr. Nettleton avec une stupéfaction indicible.

...Eh bien, dit-il enfin, je crois avoir mis mon âme à nu. Qu'allez-vous en faire?

— En faire?

Le petit buste de Beethoven tournait comme une toupie entre les doigts de Sophie, L'irritation, mêlée de surprise, qu'elle avait d'abord éprouvée contre le professeur d'anglais se transformait en vraie colère. De quel droit osait-il lui parler de la sorte, ce garçon, après lui avoir caché qu'une femme était venue lui rendre visite, la nuit dernière?

...Alors, vous pensez que je vais vous croire? dit-elle presque avec violence.

— Mon Dieu... Si je vous disais que rien n'a pu me guérir de vous aimer? Ni les réunions des professeurs, ni « l'Hymne des Enfants » tous les matins. Que vous faut-il de mieux comme preuves d'amour? Tenez, j'en suis arrivé à aimer votre petit nom... Et pourtant, quand je l'ai entendu pour la première fois, je l'ai trouvé ridicule...

Il s'était approché d'elle, mais Sophie lui tourna le dos et rétorqua furieuse :

— Et vous, comment vous appelez-vous pour vous moquer du nom des autres? Nettleton! Si vous croyez que c'est joli!

Le professeur d'anglais sourit.

— Quel dommage que mon nom vous déplaise! Moi qui allais vous proposer de l'adopter en devenant ma femme.

— Votre femme!

Beethoven se renversa, abandonné.

...Mais... je ne veux pas me marier.

— C'est-à-dire que vous ne voulez pas vous marier avec moi. Que me reprochez-vous?

— Ce que je vous reproche?

— Oui, quels sont mes plus grands défauts — mon nom mis à part?

Sophie était sur le point de lui lancer à la tête la visiteuse de minuit, mais elle s'arrêta juste à temps.

— Il y a plusieurs petites choses qui m'empêcheraient de... me passionner pour vous.

— Allez-y.

— D'abord, dit Sophie en posant sur lui le regard ingénu de ses beaux yeux gris, vous êtes trop tiré à quatre épingles. Que voulez-vous, des nœuds de cravate aussi bien faits me laisseront toujours froide, ainsi que votre genre Oxford. Si je me marie jamais, ce sera avec quelqu'un qui ne ressemblera à personne... avec un homme qui fera quelque chose de plus romanesque que d'enseigner à des enfants

à commenter Kipling... Avec un étranger, au besoin... sans doute parce que j'ai tellement assez de la vie à Craiglea...

Elle s'interrompit, s'apercevant avec quelque ennui qu'elle venait d'esquisser un portrait assez ressemblant de McFee.

— Il ne faut pas m'en vouloir, reprit-elle. Mais je crois... que je vous trouve surtout... trop anglais.

Nettleton l'avait écoutée gravement, mais lorsqu'elle se tut, il éclata de rire.

— Je suis trop anglais? Trop correct? C'est tout?

— Non! s'écria Sophie, piquée. Si jamais je me marie, ce sera avec un homme plus franc que vous. Je comprends que vous ne racontiez pas vos affaires à tout le monde mais je trouve que vous allez un peu loin en ne disant jamais un mot sur votre passé, sur votre famille. Et puis, il y a votre machine à écrire. Chaque soir, vous vous enfermez avec cette machine en grand mystère. Et ce n'est pas tout...

Elle se mordit les lèvres.

...Il y a d'autres choses que vous semblez bien décidé à garder pour vous.

Nettleton avait pâli.

— Mais je vous jure que j'ai de bonnes raisons pour tout ce qui peut vous paraître bizarre dans ma conduite, protesta-t-il. Je ne peux rien changer rien à rien... jusqu'à ce que tout soit tassé. Croyez-moi sur parole : je ne suis pas le poseur que vous pensez.

— Vous croire sur parole?

— Evidemment, c'est trop vous demander...

Il la regarda bien en face.

...Certes si vous teniez à moi. je vous expliquerais tout. Mais à quoi bon? ajouta-t-il comme pour lui-même. Je vous en prie, je vous en supplie, ne vous montez pas contre moi tant que vous ne savez pas la vérité.

— Me monter contre vous? Pourquoi? interrogea Sophie, distante. A propos, il y a un détail que nous semblons perdre de vue tous les deux : la nuit dernière, un élève a été... il est mort dans des circonstances particulièrement pénibles. Le moment me paraît donc mal choisi pour faire des mystères mais, bien entendu, tant qu'on ne cache rien à la police je n'ai, moi, rien à dire.

Le professeur d'anglais parut comprendre qu'on le congédiait. Il s'arrêta un instant sur le seuil de la porte puis il sortit brusquement.

Sophie resta en proie à des émotions contradictoires. Evidemment, Harvey Nettleton n'était pas seulement le beau garçon infatué de lui-même qu'elle avait cru. Aurait-elle dû avoir en lui un peu plus de confiance? Il semblait sincèrement peiné par la mort d'Eric. Mais pourquoi ces réticences, ces demi-aveux? Pourquoi avoir choisi ce jour entre tous pour se déclarer? Peut-être, aurait-elle dû saisir cette occasion pour le faire parler? Quelque chose en elle, pourtant, une force inconnue, une sorte de sixième sens l'avait empêchée de sonder trop profondément les secrets de ce garçon énigmatique.

Elle sentait, quelque part... du danger.

Quelques minutes après, les leçons de piano recommençaient. C'était au tour de Derek Pemberly.

La gaucherie de ce garçon, sa nullité d'écolier ne l'empêchaient pas d'avoir une sorte de génie musical. Ce n'était pas sans un certain embarras que Sophie lui donnait des leçons car il la dépassait beaucoup en émotion et en musicalité.

Mais Pemberly, ce jour-là, était agité et ne tarissait pas de questions au sujet de Moss aîné. Se souvenant que, lui aussi, couchait dans le dortoir B, Sophie décida de s'essayer avec lui à son nouveau rôle de détective.

— Alors, vraiment, vous n'avez rien vu du tout dans le dortoir? demanda-t-elle.

Elle se tenait debout près du piano et baissait les yeux sur les cheveux emmêlés et presque blonds albinos du cancre de l'école.

— R...rien du tout, Miss Dodd. Mais je sa...savais que quelque chose de ce genre arriverait tôt ou tard.

— Pourquoi que voulez-vous dire?

— Moss était mé...méchant, Miss Dodd.

— Oh! voyons, il ne faut pas parler ainsi! protesta Sophie, assez mollement. Vous voulez seulement dire que vous ne l'aimiez pas, n'est-ce pas?

Derek se leva et Sophie s'avisa qu'il était aussi grand qu'elle.

— Je...je le...le dé...détestais.

Il y avait quelque chose de sauvagement primitif dans l'expression du visage de cet enfant, tandis qu'il bégayait ces mots, et, avant que Sophie ait pu l'arrêter, il se lançait dans une histoire désordonnée. Pemberly se passionnait pour tous les aspects de la vie des animaux et des plantes sauvages. Les Moss volaient les œufs des mères oiselles et tuaient les papillons. Ils les étouffaient, ils les transpercaient avec des épingles et les enfermaient dans des boîtes à couvercles de verre qui coûtaient très cher. Les yeux de Derek Pemberly flamboyaient de colère. Ils ne faisaient que tuer, les deux Moss, c'était tout naturel qu'un des deux ait été tué à son tour, affirmait-il, avec une logique aussi implacable que simple. Un peu effarouchée, Sophie arrêta ce flot de paroles en rappelant à Derek Pemberly qu'il était venu prendre sa leçon de piano.

Derek se rassit sur le tabouret. Ses doigts parcoururent les touches, comme au hasard, puis il attaqua, avec une fougue extraordinaire, un prélude de Chopin. En dépit d'une abondance de fausses notes, Sophie l'écouta comme en transe. Comment un enfant pouvait-il arriver à arracher le prélude dit des « Funérailles » de la fadeur plaintive où on l'enlisait habituellement pour le retremper dans un tel pathétique? Il y avait sur le visage de Pemberly une expression exaltée. Troublée, mais sous le charme, Sophie abaissa ses regards sur les mains de son élève.

« Comme ses poignets sont forts! pensa-t-elle ».

Il lui revint à l'esprit que Derek Pemberly était le seul élève capable de lancer une balle de cricket d'un bout à l'autre du terrain de jeux.

Pourquoi une sorte de panique la gagna-t-elle? Dans son esprit, la musique sembla se relier aux incidents de la nuit précédente. C'était comme si des portes cédaient dans son cerveau — des portes qui, une fois grandes ouvertes, laisseraient voir quelque chose de terrifiant...

— Arrêtez! Arrêtez! cria-t-elle. Si bémol, Pemberly! Si bémol! Pas si naturel!

CHAPITRE IX

CONFLIT.

Les craintes de Mr. Dodd ne se réalisèrent pas. Quelques mères effrayées accoururent bien aux renseignements, les premiers jours qui suivirent le drame, mais la dignité pleine d'assurance de la femme du directeur et, surtout, le fait que Mrs. Bernard-Moss ne retirait pas de l'école son autre beau-fils les décidèrent à laisser leurs enfants à Craiglea. L'enquête du coroner ne souleva pas non plus d'alarmes déplacées dans le cœur des parents. On ne retint que la déposition de Mrs. Blouser et la déclaration dûment contrôlée, du Dr. Woodhouse. Le jury rendit un verdict de mort accidentelle.

C'est ainsi qu'au lendemain de discrètes funérailles Craiglea put retomber dans son aimable vieille ornière. Les élèves avaient été maintenus dans l'ignorance des véritables circonstances de la mort de leur camarade et Irving lui-même ne parut pas spécialement affligé par la disparition de son frère. Bien entendu, on lui avait caché, à lui aussi, l'histoire Heller et, au bout de quelques temps, on put le voir errant seul et tranquille par la campagne, en quête de spécimens pour ses collections enrichies maintenant de celles d'Eric.

Quant à Mr. et Mrs. Dodd, la présence de Mrs. Bernard-Moss, de McFee, voire de policiers en civil, dans les parages de leur établissement, ne les empêcha pas de se persuader, au plus vite, que toute l'affaire se réduisait à un accident. L'insolite pénètre difficilement dans la tête d'Anglais conservateurs.

Sir Wilfrid, lui, déployait une activité ininterrompue. L'idée d'un danger américain ayant enfin envahi son cerveau, elle n'en sortait plus. La région était passée au crible pour la débarrasser d'étrangers indésirables. On recueillit dans le placard à linge toutes les empreintes digitales qu'on put mais on n'arriva à identifier que celles de Mrs. Blouser qui avait découvert le corps et celles de McFee qui l'avait extirpé de sa niche pour le transporter à l'infirmerie. Tous ceux qui avaient passé à l'école la nuit du crime furent interrogés par Sir Wilfrid — jusqu'à Monseigneur et, détail tout à la gloire du volcanique chef de la police, il parvint à interroger toutes les bonnes, sans qu'elles flairassent crime ou mystère.

Tous ces efforts n'eurent qu'un mince résultat : ils renforcèrent la certitude que le meurtrier — en supposant qu'il y en eût un — avait couché à l'école cette nuit-là.

McFee avait été présenté à tous les policiers du pays. Les agents en civil avaient reçu l'ordre de se tenir prêts à seconder le « portier » à la première alerte; une surveillance rigoureuse s'exerçait sur tout nouvel arrivant dans la région.

Notons que le rapport que fit McFee sur la déclaration de Lucas fut écarté d'autorité par Sir Wilfrid qui mit tout sur le compte d'imaginations juvéniles et d'une indigestion; l'infirmière en gris, elle-même, fut traitée avec le dernier des mépris. Le chef de la police ne croyait qu'aux faits — aux faits évidents et contrôlables.

Les efforts de McFee, plus voilés, étaient soutenus. Aux yeux non prévenus, il restait le portier-jardinier. Il n'en découvrait pas moins les détails d'importance avant Sir Wilfrid et ses hommes. Il fallait être Sophie pour apprécier l'ingéniosité qu'il déployait pour surveiller Irving sans en avoir l'air.

Quant à Mrs. Bernard-Moss, elle s'était installée à l'auberge du « Compas Marin », la seule du village. Elle y devint bientôt le centre d'une petite société. On prit l'habitude, à l'école, d'aller, le soir, distraire Mrs. Bernard-Moss. Et c'est ainsi qu'au cours des longs crépuscules d'été, on pouvait voir Mr. Heath et Mr. Nettleton transporter des chopes écumantes du bar au petit salon du rez-de-chaussée, réservé à Mrs. Bernard-Moss; on pouvait aussi entendre les accents d'une douce et chaude voix de femme sortir par la fenêtre ouverte de ce petit salon.

Mr. et Mrs Dodd, eux-mêmes, venaient prendre de temps à autre, une tasse de thé avec elle.

Le matin où elle s'installa au « Compas Marin », Stephen McFee vint la voir. Il lui rappela l'incident de la balle de cricket, l'avertit qu'elle était aussi menacée que son beau-fils, la pressa de revenir à l'école où il veillerait également sur elle. Mais elle ne voulut rien entendre, ouvrit un tiroir et montra au détective un mignon revolver à la crosse de nacre. « Vous voyez, j'ai de quoi me défendre », dit-elle.

Le charme de Mrs. Bernard-Moss ne s'exerçait pas sur le seul personnel de l'école. Il avait conquis en très peu de temps, toute la population rurale de Craiglea. Quand, tous les matins, « la dame américaine », en tailleur de tweed descendait la rue du village, ce n'étaient, en réponse a ses bonjours, à ses risettes aux tout-petits que saluts et révérences.

Jusqu'à Irving qui n'était pas resté insensible à la grâce de sa belle-mère et aux cadeaux de superbes livres d'histoire naturelle qu'elle lui avait offerts, il s'accoutuma à l'avoir auprès de lui au cours des excursions dans la campagne qu'elle organisait et pendant lesquelles elle lui posait les questions vagues et bien intentionnées du profane. Elle avait même obtenu de Mr. Dodd une petite dérogation au règlement, en faveur d'Irving : la permission de le laisser sortir se promener avec elle avant le petit déjeuner. « Il faut absolument que je gagne l'affection de mon beau-fils », avait-elle fait valoir. « J'ai si peu de temps pour y parvenir et le rôle d'une belle-mère est ingrat par définition... »

Malgré la séduction qu'elle exerçait, il serait pourtant exagéré de certifier que personne à Craiglea ne réservait son jugement sur le compte de Mrs. Bernard-Moss. Ainsi, John Lucas, comme détective-adjoint, l'avait inscrite en tête de la liste de suspects qu'il avait jugé convenable de coucher sur un carnet noir assez délabré. Mais cela ne signifiait pas grand chose, puisque tout le monde, ou presque, figurait sur ce tableau de déshonneur.

De même la méfiance de Sophie à l'égard de Mrs. Bernard-Moss ne pouvait être prise très au sérieux car Sophie était la première à se rendre compte que c'était aux visites de Mr. Nettleton à l'auberge qu'il fallait l'attribuer plutôt qu'à des soupçons bien fondés. Pourtant, que lui importait que Mr. Nettleton allât ici ou là... Elle se le répétait assez! N'empêche qu'il était vexant de voir ce soupirant évincé opérer si vite, et avec tant de désinvolture, le transfert de ses hommages... et au bénéfice d'une jeune mariée, s'il vous plaît! Sophie évitait Mr.

Nettleton et s'abstenait, le plus possible, de parler de lui dans ses entretiens avec McFee.

C'étaient les visites que lui faisait le détective pendant les récréations qui comptaient maintenant dans la vie de Sophie. Elle n'avait jamais beaucoup à lui communiquer et il ne lui faisait que de bien rares confidences; mais elle, suspendue à ses lèvres, ne cessait d'espérer qu'il laisserait échapper des bribes du dossier d'accusation qu'en parfait détective, il ne pouvait manquer d'avoir déjà élaboré.

Un matin trois semaines après le crime, Sophie lissait précipitamment, devant le miroir, les soyeuses ondulations de ses cheveux couleur « miel », dans l'attente du toc-toc de McFee. Le vieux Kettering avait repris du service comme aide, mais le détective continuait à assurer une bonne partie de la besogne — c'était, notamment, lui qui apportait à Sophie sa tasse de lait de dix heures.

— Entrez!

McFee entra, posa le plateau sur le piano et, souriant amicalement :

— Eh bien! Miss Dodd, quoi de neuf?

— Je crois, répondit-elle les yeux brillants, avoir enfin fait une petite découverte... sans doute ridicule...

— Rien n'est ridicule dans une affaire pareille.

— Eh bien! il s'agit du courrier...

Elle commença à boire son lait.

...Il y avait, ce matin, une lettre pour Mr. Heath; elle paraissait importante et les initiales E.F.S. étaient imprimées sur l'enveloppe. J'ai fait des recherches dans un annuaire de papa et j'ai vu que ces initiales sont celles de l'English Fascist Society. C'est une association anti-juive, n'est-ce pas?

— Sûr.

— Seulement ,il est fantastique d'imaginer que Mr. Heath... Il ne peut tout de même pas être un de ces Heller?

McFee sourit :

— Non, il n'est pas un Heller, mais il ne faut peut-être pas s'hypnotiser sur les Heller...

Il tira deux chaises près de la fenêtre et ils s'assirent.

...Nombre de personnes semblent perdre de vue qu'Eric était millionnaire. Il n'est pas nécessaire d'être un Heller pour en vouloir à la vie d'un millionnaire.

Au grand désappointement de Sophie, il ne poursuivit pas plus avant. Mais, après quelques secondes de silence, il lui dit avec solennité :

...A propos du courrier, j'ai enfin une mission à vous confier, Miss Dodd.

Elle rougit de plaisir.

— C'est vrai? Oh! Parlez!

— Je vous ai dit, un jour, que nous éclaircirions sans tarder la question du courrier de Mlle Santais? je suis sur la piste de ce courrier.

Les yeux de McFee étaient pleins de malice.

...Je dirai même que je sais où il est... Les hommes de Sir Wilfrid sont censés fouiller tout le pays à la recherche d'informations : ils le fouillent si bien qu'ils en oublient le bureau de poste de leur propre ville!

— Alors... c'est à Saltmarsh?

— Oui. J'ai remarqué que votre Française y allait très régulièrement, à Saltmarsh. J'ai pris hier le temps de la suivre. Elle est entrée à la poste et en est sortie avec une lettre. J'aurais pu intervenir, mais je ne

voulais pas éveiller de soupçons. Ce n'est pas à un portier de prendre un professeur la main dans le sac. J'ai pensé que vous pourriez aller à la poste demander son courrier de sa part... dans la note « J'entre en passant », vous savez? Voulez-vous essayer?

Mise au pied du mur, Sophie se sentait retenue par une répugnance déraisonnable, mais bien anglaise, à se mêler des affaires des autres. Mais c'était la première requête que lui adressait McFee et, comme il le lui fit remarquer avec une légère âpreté, si Mlle Santais n'avait rien de compromettant à cacher en quoi cette démarche lui ferait-elle tort?

— Je suis libre cette après-midi, dit-elle. Je pense partir après le déjeuner et être de retour pour le thé.

— Parfait.

Sophie allait s'enquérir de quelques détails lorsque des éclats de voix irrités pénétrèrent par la fenêtre ouverte. McFee et elle cherchèrent à voir au-delà des massifs de rosiers, dans le petit bois d'ormeaux. Sophie n'aperçut tout d'abord qu'un amas confus de bras et de jambes, mais elle distingua enfin le corps puissant de Pemberly et celui, assez fluet, d'Irving Bernard-Moss. S'arrachant violemment à l'étreinte de son adversaire, Pemberly le jeta par terre sur le dos et se mit à le frapper sauvagement au visage. Ce n'était certes pas le premier pugilat entre écoliers que Sophie voyait à Craiglea, mais l'expression du visage de Pemberly lui fit peur. Elle se pencha à la fenêtre, frappa dans ses mains :

— Assez, Pemberly, cria-t-elle, arrêtez-vous immédiatement!

Mais les lutteurs étaient trop absorbés pour l'entendre.

— Venez, dit-elle, en saisissant le bras de McFee. Allons les séparer.

Comme tous deux atteignaient le bas de l'escalier, un autre professeur, attiré par les cris, arrivait sur le champ de bataille. Avant que Sophie fût sortie de la maison, Mr. Nettleton saisissait les deux garçons au collet et les séparait.

— Pourquoi cette bataille? demanda-t-il sévèrement.

— Ce n'est pas moi, dit Moss en tamponnant son nez qui saignait, c'est Pemberly... Il m'a sauté dessus.

— Oui... Oui... J'ai sau...sauté de...dessus, dit Pemberly en tremblant d'émotion. Je... je l'ai vu... vo...voler tous... tous les œufs de la fauvette à tête noire. Je voulais qu'il en remette deux dans le nid, mais il n'a pas vou...voulu... Ecoutez la mère!

Il désigna du doigt un buisson sur lequel un petit oiseau brun était perché pépiant avec frénésie.

...Moi qui...qui le...le surveillais de...depuis des...des semaines, ce nid, et le voilà qui...qui prend tous les œufs...

Moss haussa les épaules. Les joues de Mr. Nettleton pâlirent et au moment même où Sophie et McFee sortaient de la maison, Mr. Nettleton envoyait à Irving une vigoureuse claque sur le côté de la tête.

— Donnez ces œufs, dit-il. Tous.

Irviog, tout reniflant, souleva une touffe d'herbe et découvrit six petits œufs blanchâtres.

...Remettez-les dans le nid et si jamais je vous reprends...

Il s'interrompit, fixant sur le jeune Américain son regard bleu, plein d'une colère qui était presque de la haine.

...Allez-vous en! conclut-il.

Comme Irving, boudeur, tournait les talons, Derek Pemberly courut à Mr. Nettleton.

— Je les ai ren...rendus à la mè...mère, dit-il.

Son lourd visage mal équarri était radieux.

— C'est bien, Pemberly, dit Mr. Nettleton, le regard sévère. Je vous approuve d'aimer les oiseaux, mais vous n'avez pas le droit de faire justice vous-même. Partez vite.

Avec un coup d'œil plein d'amour vers le nid, Derek détala.

A l'instant même, Sophie arrivait au petit bois. Echauffée, hors d'haleine, elle n'avait rien entendu mais elle en avait vu assez pour être indignée contre Mr. Nettleton. Cette claque sur la tête! Quel abus de pouvoir! Son ressentiment personnel fermentait là-dessous : elle s'écria, oubliant l'indifférence qu'elle affectait depuis quelques semaines à l'endroit de son « collègue ».

— C'est ainsi que vous enseignez la discipline?

Il lui jeta un coup d'œil... les yeux encore fulgurants de colère.

— Ce n'est pas une question de discipline mais d'humanité élémentaire.. En tous cas je ne vois pas que cela vous regarde.

— Pemberly est six fois plus fort que Moss. Il abusait de sa force et vous avez pris son parti.

— Cette petite brute de Moss méritait ce qui lui arrivait.

— Même si c'est vrai, vous savez que mon père n'admettrait pas que vous frappiez ainsi un élève, rétorqua Sophie avec un mouvement hautain de la tête.

— C'est vrai, dit McFee.

Il était resté a part, mais il venait maintenant se ranger aux côtés de Sophie.

...Vous auriez pu lui faire mal en le frappant si fort sur la tête.

— Par exemple! Il est déjà assez désagréable que des collègues se mêlent de vos affaires, mais qu'un portier se permette...

Mr. Nettleton fronçait les sourcils comme s'il brûlait de corriger le chevalier servant de Sophie. Mais, en dépit de son exaspération, il y avait dans ses yeux comme une lueur — assez dure — de gaieté.

— Vous êtes simplement un salarié... aux gages de Mr. Dodd, n'est-ce pas? En quoi mes actes vous regardent-ils?

McFee ne répondit rien. Il avança d'un pas et pendant un instant, Sophie crut qu'elle assisterait à un autre pugilat. Mais le portier laissa retomber ses grands bras.

— Il vaut mieux que je m'en aille. J'ai à faire, marmotta-t-il.

Il s'éloigna, laissant Sophie et Nettleton face à face.

— Que dirait votre chère amie, si elle savait que vous avez frappé son beau-fils? dit Sophie d'une voix mordante.

— Je me moque pas mal de ce que pense Mrs. Bernard-Moss, je suis assez grand pour me conduire seul et n'ai, en particulier, que faire des conseils de votre cher ami McFee.

Un feu dangereux s'alluma dans les yeux de Sophie.

— Que lui reprochez-vous à McFee, s'il vous plaît?

— Tout simplement d'être un mauvais portier qui ne sait pas rester à sa place.

— Si seulement vous saviez qui il est, vous ne diriez pas des bêtises pareilles.

Nettleton semblait bien s'amuser.

— Et qu'est-il donc?

— Eh bien! je vais vous le dire, s'écria Sophie, hors d'elle. C'est un détective. Et il est ici pour percer à jour certains mystères.

— Ah! je comprends...

Nettleton passa la main sur ses cheveux bien lisses et la regarda d'un air moqueur.

...Alors, vous savez tout! Vous savez aussi, sans doute, qu'Eric Moss a été assassiné? C'est intéressant.

Il eut un nonchalant sourire :

...« Sophie Dodd, la petite collaboratrice du grand détective ». Voilà qui ferait bien en roman feuilleton... Vous seriez tout à fait gentille de me dire, de temps en temps, où vous en êtes, tous les deux, voulez-vous? Cela m'amuserait énormément.

Et, pivotant sur ses talons, il s'en fut.

Sophie le suivit d'un regard furieux. Ainsi, il savait tout! Mrs. Bernard-Moss lui avait tout raconté, alors? Il n'y avait pas d'autre explication possible.

Comme elle s'en retournait, contournant les massifs de roses, il lui fallut bien s'avouer qu'elle ne vibrait pas seulement de colère... elle était jalouse... jalouse de Mrs. Bernard-Moss.

CHAPITRE X

UNE INNOCENTE EXPEDITION.

Ce même après-midi, à deux heures, Sophie enfourchait sa bicyclette pour faire les cinq milles qui la séparaient de Saltmarsh. C'était un de ces beaux jours d'été où la nature semble se surpasser. Des coquelicots piquaient les champs de blé. Des papillons voletaient et, dans chaque buisson, des loriots répétaient, éperdus, leurs claires ritournelles.

La jeune fille descendit en roue libre la pente douce qui menait au village. Elle avait beau se raisonner, elle ne venait pas à bout de sa colère contre Mr. Nettleton. Ce gandin avait non seulement traité McFee de son haut, mais il avait manœuvré de façon à lui arracher son secret... Mon Dieu! et dire qu'elle avait été sur le point de l'ai... de le prendre en amitié!

Des pensées pareilles transforment une jeune cycliste en danger public. Avant de s'apercevoir de rien, Sophie renversait presque Mrs. Bernard-Moss. L'Américaine évita tout juste la collision et poussa un léger cri.

— Oh! je vous demande pardon!

Sophie sauta de sa machine en rougissant très fort.

...Je... je ne vous avais pas vue.

Mrs. Bernard-Moss portait un de ses costumes de tweed, ultra-anglais de coupe, un peu trop neuf et qui lui donnait un air plus britannique que les Britanniques.

— Cela n'a aucune importance, Sophie, dit-elle en prononçant le prénom de la jeune fille comme si c'était chez elle une habitude de l'appeler ainsi. Vous n'aviez d'yeux que peur cette belle journée. C'est comme moi... oh! regardez! Elle montra du doigt un papillon qui volait gracieusement vers la voie ferrée.

...Le joli papillon! C'est une « Belle-Dame ». Quel dommage qu'Irving ne soit pas là!

Sophie lui jeta un regard rapide :

— Vous devenez bien forte en histoire naturelle. Vous en saurez bientôt autant qu'Irving.

L'Américaine ne parut pas s'apercevoir du ton légèrement sarcastique de ces paroles.

— Ah! répondit-elle, c'est un devoir pour moi de m'intéresser aux passe-temps de ce petit. Etant données les circonstances, je m'éfforce de rester auprès de lui... le plus possible.

Sophie fut un peu surprise d'entendre cette allusion au drame sortir de la bouche de Mrs. Bernard-Moss.

— C'est naturel, murmura-t-elle. J'espère que tout ira bien.

Elle fit un mouvement pour remonter sur sa machine, mais Mrs. Bernard-Moss lui posa doucement la main sur le bras.

— Oh! je voulais justement vous inviter à prendre le thé au « Compas Marin », cet après-midi. En tout petit comité. Harvey Nettleton en sera. Venez? Il est si gentil, si charmant...

— Je regrette.

Les doigts de Sophie manipulaient, nerveux, le timbre de sa bicyclette et elle tourna la tête pour cacher sa rougeur.

...J'ai beaucoup de commissions à faire... Et, après le thé, je dois surveiller l'étude... Je n'aurai absolument pas le temps...

Mrs. Bernard-Moss eut une petite moue.

— Quel dommage! Ce sera pour une autre fois. Harvey aurait été si content... Il parle toujours de vous avec tant de chaleur...

Sophie sauta vivement sur sa bicyclette.

— Je vous remercie de votre invitation. Au revoir.

— Au revoir, Sophie.

Au moment de partir, la jeune fille tourna la tête. Elle aperçut un homme qui se dirigeait vers Mrs. Bernard-Moss.

— Oh! Cyril!

La voix de l'Américaine était joyeuse.

...Que je suis contente de vous voir!

Sophie vit Mr. Heath soulever son chapeau avec une politesse étudiée.

— Cyril! murmura la jeune fille avec rage. Je me demande s'il y a un chien coiffé à Craiglea que cette femme n'appelle pas par son prénom!

Sophie ne mit pas longtemps à couvrir la distance Craiglea-Saltmarsh. Les alouettes avaient beau chanter avec jubilation, la mer étinceler, Sophie n'entendait ni ne voyait rien. Elle ne devint attentive qu'une fois la petite ville épiscopale en vue. C'était un mercredi; Saltmarsh s'abandonnait à une sieste paresseuse. A la porte du bureau de poste, la bicyclette de Sophie fut seule à attendre.

Fort émue, elle entra dans le bureau. Le grillage rouillé qui séparait les employés du public, le bol de porcelaine qui contient de l'eau à boire pour les chiens, les employés eux-mêmes... tout prit une manière d'auréole. Elle s'approcha des guichets et attendit.

Miss Topliss finit par laisser de côté les importants documents qu'elle tamponnait avec tant de violence et elle s'approcha du guichet. Sophie la connaissait bien; elle lui avait donné un coup de main pour organiser une chorale paroissiale.

— Oh! Miss Dodd! Comme je suis heureuse de vous voir! Et quelle belle journée! Mais nous ne profitons pas beaucoup du soleil, nous autres...

Miss Topliss était grande, dégingandée, l'œil pâle et la parole abondante.

...Vous devriez venir entendre nos petits choristes... c'est de toute beauté... Et qu'y a-t-il aujourd'hui pour votre service?

Sophie la laissait bavarder pour l'excellente raison qu'elle ne savait trop comment entrer en matière. Il fallut pourtant s'y décider :

— Je... J'entre en passant, aujourd'hui, bredouilla-t-elle. J'avais à faire en ville. Alors, j'ai pensé que je pourrais en profiter pour prendre le courrier de Mlle Santais qui est de service, cet après-midi.

— De Mlle qui? interrogea Miss Topliss.

— Santais, répéta Sophie se sentant rougir. La maîtresse de français de l'école...

— Santais? Une Française? Nous n'avons pas ça ici... Bill! cria-t-elle sans tourner la tête, y a-t-il de la poste restante ici pour Santais?

Sophie se trouvait enfin en présence d'un véritable mystère.

— Mais... mais... dit-elle, je suis sûre qu'elle vient ici pour son courrier... Santais : S-a-n-t-a-i-s... Une petite brune qui porte toujours un chapeau cloche rouge et qui se parfume à la « Violette des bois ».

— Une petite brune en cloche rouge! cria Miss Topliss à l'invisible Bill.

Cette remarque fut plus efficace que la précédente. Un maigre éphèbe boutonneux surgit. Il regarda Sophie d'un air de pitié.

— C'est Miss Wilkinson que vous voulez dire? Un teint jaune et de drôles d'yeux? Non, il n'y a rien pour elle aujourd'hui. Le courrier d'Amérique n'arrivera pas avant vendredi.

Sophie était abasourdie.

— D'Amérique? Vous êtes sûr qu'il s'agit bien de la même personne?

— N'en connais pas d'autre, laissa tomber le jeune homme qui s'était mis à compter les feuilles de timbres avec une incroyable rapidité.

— Ah! fit Miss Topliss, je vois maintenant de qui il s'agit. Elle en reçoit des lettres d'Amérique! Pour moi, il faut qu'elle soit mariée... fiancée plutôt... pour recevoir un courrier pareil. Mais pourquoi Santais? Elle n'a jamais été inscrite sous ce nom?

— Je vous prie de m'excuser, dit Sophie en se dirigeant vers la sortie. J'ai dû me tromper. Ayez, je vous prie, l'obligeance de ne pas parler de ma visite à Miss Wilkinson... Cela pourrait la contrarier. Au revoir, Miss Topliss.

— Au revoir, Miss Dodd, au revoir.

Miss Topliss fit « adieu » de la main.

Sophie sortit du bureau toute joyeuse. Elle avait fait une véritable découverte! McFee serait content. Elle sauta sur sa bicyclette et bientôt elle laissait Saltmarsh derrière elle.

Elle prit le sentier de la falaise. Il était interdit aux cyclistes, mais Sophie le suivait toujours quand elle était de belle humeur. Cet après-midi, elle aspirait à pleins poumons l'odeur marine, elle jouissait comme jamais de l'étendue du détroit de Bristol, la large bande

****

de sable au-dessous d'elle lui semblait tiède et accueillante au possible. Bientôt la maison... le thé. Demain, le compte rendu à McFee... si elle ne pouvait l'entrevoir avant. Sophie accéléra sa course. Un tournant encore et elle vit la plage familière que l'école considérait comme son apanage. La falaise n'était pas très haute et Sophie contemplait avec satisfaction le sable humide, les groupes de rochers éparpillés lorsque, tout à coup, le souffle lui manqua. Elle fit une embardée : au-dessous d'elle, un homme et une femme — Harvey Nettleton et Mrs. Bernard-Moss devisaient côte à côte sur un rocher.

Sophie fut étonnée que la vue de ce tête-à-tête lui portât un coup pareil.

Passant outre aux lois de la bienséance, Sophie sauta au bas de sa machine et se pencha pour mieux voir. Elle ne pouvait rien entendre, mais l'expression des deux jeunes visages était éloquente : une expression de très grand sérieux. Sophie sentit grandir son animosité contre cette étrangère et son dépit à l'égard de Mr. Nettleton. Après tout, Mrs. Bernard-Moss n'était pas tellement plus jolie qu'elle!

Elle allait remonter sur sa bicyclette quand un léger mouvement, plus loin sur la plage, attira son attention. A cent pas environ des deux jeunes gens, il y avait une femme qui avançait vers le couple en se dissimulant derrière les rochers et — Sophie ouvrit de grands yeux — cette femme portait un chapeau cloche rouge...

Elle n'était donc pas seule à s'intéresser à ce petit rendez-vous. Elle avait une rivale comme détective-amateur à Craiglea et qui n'était autre que Mlle Santais — ou Miss Wilkinson.

CHAPITRE XI

LUCAS, A NON LUCENDO

Depuis qu'il avait pénétré dans le cercle enchanté de la vie policière, Lucas prenait ses devoirs fort au sérieux. Le gamin, toujours prêt à mener le chahut contre les Moss, avait fait place à un jeune garçon fermé et solitaire. Il employait ses loisirs et une bonne partie du temps réservé aux études à noter des renseignements concernant nombre de personnes sur qui, sans lui, le soupçon du crime n'eût pesé de leur vie. Son carnet noir, tant feuilleté, devenait de jour en jour plus chargé de griffonnages.

Conscient de la grande responsabilité qui pesait sur ses épaules, John Lucas alla même jusqu'à se rapprocher d'Irving Bernard-Moss. Tous deux pêchèrent le têtard, côte à côte, dans la mare voisine du terrain de jeux, à la grande stupeur de toute l'école. Lucas ne révélait rien de ses entreprises à McFee et à Miss Sophie. Il voulait tout garder pour lui jusqu'au moment où il frapperait un coup décisif.

Mais c'était contre le corps enseignant que John Lucas dirigeait sa principale offensive. A Mr. Nettleton, à Mlle Santais, à Mr. Heath ses coups d'œil les plus pénétrants! Il étudiait, chaque matin, leur physionomie, leurs manières d'être et, au moindre indice

de mystère, il soulevait le couvercle de son pupitre et griffonnait ses impressions sur le carnet noir. Il les notait d'après un code secret que seul un amateur de cryptogrammes comme lui pouvait déchiffrer.

Le matin du jour qui suivit l'expédition de Sophie à Saltmarsh, le professeur d'anglais était particulièrement pâle et il avait furieusement tapé à la machine la nuit précédente. C'était digne d'être consigné. Un regard rapide vers la chaire... Lucas ouvrit son pupitre et nota sur son carnet : N. tapé. tr. td. nt. dern. Air tr. fat. ce. mat.

— Lucas!

Lucas laissa retomber le couvercle du pupitre.

— Que cherchez-vous dans votre pupitre?

Un ton qui ne présageait rien de bon.

— Je cherchais ma grammaire, Monsieur.

— Vous l'avez devant vous, riposta Mr. Nettleton.

Quittant sa chaire, il s'achemina lentement vers Lucas, non sans s'être muni d'une règle.

Quand « Nettle » vous « en envoyait une », il ne faisait pas semblant... Le bout des doigts vous cuisait longtemps et ferme. Comme il avançait vers Lucas, les autres élèves le suivaient des yeux, fort intéressés par l'intermède. Lucas s'agitait, très mal à l'aise.

...Ouvrez votre pupitre.

La main terrifiante de Mr. Nettleton passait, nonchalante, sur ses cheveux clairs.

— Mon pu...pitre, Monsieur?

Impatienté, le maître fit un signe affirmatif.

...Je cherchais un crayon, Monsieur, fit Lucas, tout à fait démoralisé à l'idée que son carnet allait être découvert.

— Ouvrez.

D'une main tremblante, Lucas souleva à demi le couvercle. Le professeur rejeta complètement le couvercle en arrière. Grand ouvert, le carnet s'offrit à la vue — la dernière phrase étalée au grand jour. Mr. Nettleton prit le carnet et le feuilleta. Pour Lucas, rien ne pouvait arriver de pire. Les secrets du carnet noir découverts en pleine classe et par Mr. Nettleton, un des grands suspects!

— C'est tout à fait personnel, Monsieur, tenta Lucas au désespoir.

— Je m'en aperçois, fit l'autre, impassible. Tendez votre main.

John Lucas frotta sa main sale à sa culotte et avança timidement ses doigts. La règle s'éleva et s'abattit rapidement mais... pour s'arrêter juste avant de toucher son but. Une expression singulière passa dans les yeux de Mr. Nettleton. On aurait dit qu'il venait de se souvenir à la minute de quelque chose. Il laissa retomber le bras armé de la règle.

— J'ai bonne envie de confisquer ce fatras et je le ferai si je vous y reprends...

Mr. Nettleton parlait assez bas.

...Vous passerez la récréation de onze heures en pénitence dans ma chambre.

Se tournant vers les autres élèves :

...A vous, Rogers, quel est le sujet de la phrase suivante?...

Lucas n'en revenait pas de l'indulgence inusitée de « Nettle ». Non seulement il avait évité le coup de règle, mais il conservait son carnet noir et il était, par-dessus le marché, invité à pénétrer dans la pièce qu'il brûlait d'explorer.

A onze heures, Mr. Nettleton le conduisait dans sa chambre et

l'y laissait, avec défense formelle de toucher à quoi que ce soit. John Lucas ne prit pas cette injonction très au sérieux car il savait que le professeur était de service pendant la récréation et ne pouvait revenir avant une demi-heure. C'était le moment ou jamais de faire une découverte sensationnelle.

Une inspection détaillée de la chambre ne révéla rien.

Il s'assit sur le lit. Une chambre tout à fait banale. A part la photographie d'un personnage très barbu, répondant ou nom de Walt Whitman, aucun ornement. Lucas considéra, soupçonneux, une grande armoire. Un panneau à secret se dissimulait peut-être dans le fond? Il s'en approcha, plein d'espoir et voilà qu'une liasse de papiers, gisant dessous, attira son attention.

Il s'agenouilla, tira la liasse sur le tapis. Ce n'étaient que des journaux. Déçu, il allait les repousser en place lorsqu'il s'avisa que ce n'étaient pas les journaux auxquels il était habitué. Ce n'était ni le Daily Sketch, ni le Times. Lucas en déplia un et poussa une petite exclamation de plaisir : toute une page d'images en couleur! Il se mit à dévorer les histoires « Skippy », « Bringing up Father », « Mickey Mouse », « Tarzan »... Arrivé au bas de la page. il se mit à feuilleter les autres journaux pour trouver une feuille aussi passionnante. Tout à coup, il écarquilla les yeux. Il étendit la feuille sur le tapis en la défroissant avec soin. Là, le regardant du haut d'une colonne du journal, il y avait le portrait d'Harvey Nettleton.

Lucas n'en revenait pas. Frémissant, hors de lui, il lut au-dessous du portrait :

« Où est Dave Harvey? Pop (1) et toute la bande se demandent « ce qu'est devenu le plus joyeux garçon de la ville. Qu'est-ce qui « peut le retenir de l'autre côté de l'Atlantique? Reviens, Dave, c'est « Pop qui parle. Nous t'attendons. »

Lucas comprit immédiatement que cette découverte là était plus importante que tous les secrets du carnet noir mis ensemble. Ainsi, Mr. Nettleton n'était pas Mr. Nettleton? Fichtre! Voilà qui ouvrait des horizons! Il détacha avec soin le feuillet du reste du journal, plia méticuleusement les pages restantes et remit en place, sous l'armoire, toute la pile. L'oreille aux aguets, il enfouit le précieux document au plus profond de la poche de sa culotte, et quand Mr. Nettleton entra, il trouva son élève debout, innocemment appuyé au pied du lit.

— Eh bien! Lucas, vous vous en êtes tiré à bon compte. Mais si je vous y reprends gare à vous. Non seulement, vous ne suiviez pas la leçon mais encore vous m'avez menti. Alors, attention.

— Oui, Monsieur. Merci, Monsieur.

Lucas regardait le professeur comme s'il s'attendait à le trouver changé après la découverte récente.

...Je ne le ferai plus, Monsieur.

— Bien, partez.

Mr. Nettleton se dirigea vers la glace et prit un peigne.

Lucas était trop agité pour se rendre directement au cours. Il avait beau savoir que Mlle Santais tenait à ce que sa classe fût au complet pour commencer la dictée, il n'en courut pas moins à la salle de musique... « Entrez », dit la voix de Miss Sophie. Lucas entra et trouva la maîtresse de piano en grande conversation avec McFee.

(1) Papa.

— Miss Dodd, McFee, regardez! J'ai trouvé quelque chose dans la chambre de Mr. Nettleton... Il m'y a envoyé en punition... C'était par terre, sous l'armoire.

Miss Dodd rougit.

— Oh! Lucas, vous n'aviez pas le droit de...

Mais McFee s'était levé d'un bond; il arracha le papier des mains du petit. Ses yeux s'élargirent quand il lut.

— Saint-Paul Chronicle, fit-il. Voilà pourquoi l,agence ne pouvait rien découvrir!

— Mais, dit Sophie en se levant aussi, qu'est-ce donc que...?

Le regard de McFee tomba sur John Lucas.

— Bien travaillé, mon petit gars, fit-il. Maintenant, allez vite en classe et pas un mot aux copains surtout?

— Oh! soyez tranquille, McFee, dit Lucas. Je m'en vais, McFee...

Arrêté devant la porte de la classe de français, Lucas entendit la voix de Mlle Santais qui dictait, très lentement et distinctement :

« Comment voulez-vous que je le regrette votre Paris bruyant et noir...? »

Mlle Santais s'interrompit quand Lucas entra. Elle quitta des yeux les **Lettres de mon Moulin** pour suivre d'un regard glacial le retardataire qui se précipitait vers sa place.

— Excusez-moi, Mademoiselle, Miss Dodd m'a gardé un peu plus longtemps que d'habitude.

— Dépêchez-vous, murmura Mlle Santais.

Ses yeux noirs s'abaissèrent de nouveau sur son livre.

...« Je suis si bien dans mon moulin... »

CHAPITRE XII

MADEMOISELLE ...?

Quand Lucas avait fait, dans la salle de musique, son entrée à sensation, Sophie était en train de détailler à McFee sa visite au bureau de poste de Saltmarsh. Maintenant, elle oubliait le professeur de français tant la découverte de Lucas la troublait.

Tourmentée d'appréhension et de curiosité, elle fit de son mieux pour que McFee la renseignât sur l'importance de cette découverte. Mais elle n'obtint que des réponses évasives. Un feu sombre s'était allumé dans les pupilles du détective. Il semblait plongé dans ses pensées.

— Les événements se précipitent, conclut-il, en glissant la feuille de journal dans la poche de son pantalon. Toute la question est qu'ils se précipitent... dans le bon sens.

Et, sur ces mots énigmatiques, il partit, laissant Sophie perplexe. Evidemment, Harvey Nettleton ne pouvait être pour rien dans la mort d'Eric Bernard-Moss mais il cachait, non moins évidemment,

quelque chose... quelque chose qui intéressait joliment Stephen McFee. Un désagréable soupçon commença à se former dans l'esprit de Sophie, un soupçon qui ébauchait un rapprochement entre le mystère d'Harvey Nettleton et celui de Mlle Santais. Après tout, elle aussi s'était rendue chez Mr. Nettleton, la nuit où...

Cependant, McFee attendait la fin du cours de français. Quand les élèves sortirent, il entra dans la classe et s'approcha de Mlle Santais.

— Puis-je vous parler un instant, Mademoiselle?

La maîtresse de français se retourna avec une vivacité excessive. Ses yeux, profondément enfoncés, considérèrent froidement le détective.

— Vous dites? fit-elle d'une voix blanche.

— Pouvez-vous m'accorder quelques instants?

— Oui, je suis libre jusqu'au déjeuner.

— C'est que... McFee regarda les élèves qui flânaient encore autour des pupitres.

— Voulez-vous venir dans le réduit aux souliers?

— Certainement.

Mlle Santais semblait maintenant très maîtresse d'elle-même. Elle sortit la première.

Au bout du corridor, il y avait une petite pièce où se trouvaient les souliers de rechange des élèves. McFee y fit entrer la maîtresse de français et referma la porte. On voyait sur les rayons qui garnissaient les murs des rangées de petits talons bas. La pièce sentait fortement le cirage.

Mlle Santais s'approcha de la fenêtre qui était voilée de toiles d'araignées et affecta de regarder au dehors.

McFee, depuis son entrée dans la pièce, s'était dépouillé de sa déférence de portier. Ses yeux, quoique calmes, avaient un éclat menaçant.

— Vous parlez très bien français, n'est-ce pas, Mademoiselle? dit-il.

La maîtresse de français parut un peu surprise.

— Mais naturellement. C'est ma langue maternelle.

— Et vous venez de Paris? Mr. Dodd engage toujours des Parisiennes, n'est-ce pas?

— Oui, je crois, répondit Mlle Santais. Mais pourquoi ces questions? Qui êtes-vous?

McFee lui planta soudain dans les yeux un regard foudroyant.

— Et Miss Wilkinson? Qui est-ce?

Une ombre passa rapidement sur le visage de Mlle Santais.

— Willequinson? Je ne connais pas.

— Vous en êtes bien sûre?

McFee plongea sa grande main dans la poche de son tablier et présenta son insigne de détective.

...Il vaut mieux être franche. Miss Wilkinson, c'est vous.

— Non.

Mlle Santais considérait l'insigne.

...Vous faites erreur, dit-elle en la rendant à McFee.

— Alors, pourquoi n'êtes-vous pas inscrite sur la liste des étrangères qui travaillent dans le pays? Pourquoi est-il impossible de trouver trace de votre passage en France? Pourquoi allez-vous chaque semaine à Saltmarsh chercher le courrier adressé à Miss Wilkinson?

La maîtresse de français parut atterrée. Sa hautaine condescen-

dance fit place à une agitation presque théâtrale. Elle fixa sur McFee des regards d'animal aux abois.

— Oh! de grâce... Je vous en prie... Je peux tout expliquer... Vous n'allez pas... m'emmener au... poste?

— Pas nécessairement. Vous avez vu que je travaille pour une agence privée. Si vous répondez à toutes mes questions, il se peut que je ne dise rien à la police.

Mlle Santais se mit à parler avec volubilité. Elle supplia McFee de la laisser parler sans l'interrompre.

...Bon. Je vous écoute.

— Je suis Canadienne. Je n'ai pas à me faire inscrire comme étrangère, puisque je suis sujette britannique.

Elle n'était plus jaune mais toute pâle.

...Je suis née à Montréal. Ma mère est Française, veuve, très pauvre. Je suis venue en Angleterre pour gagner ma vie, mais personne ne voulait d'une maîtresse de français qui n'était pas Française. Ma mère était malade, il me fallait gagner un peu d'argent, à tout prix et au plus vite. Je n'avais pas de quoi rentrer dans mon pays. Alors, j'ai décidé de me faire passer pour Française. J'ai écrit à Paris, à des parents éloignés... Ils m'ont procuré des références.

Elle baissa les yeux.

...Je me suis présentée ici sous le nom de ma mère : Santais. Qu'ai-je fait de tellement pendable? Je parle bien le français... Plus que suffisamment bien pour enseigner des enfants... J'envoie presque tout ce que je gagne à ma mère... à Winnipeg.

— A Winnipeg? fit McFee. Vous parliez de Montréal tout à l'heure?

Mlle Santais rougit.

— Je suis née à Montréal, oui. Mais nous avons déménagé depuis.

— Je comprends...

McFee sortit sa pipe et commença à la bourrer.

...Vous allez me dire maintenant que vous n'avez pas voulu avouer à votre mère que vous vous faites passer pour Française et que c'est pour cette raison que vous vous faites adresser votre courrier, poste restante, à Saltmarsh... N'est-ce pas?

— Oui, oui, c'est la vérité, je le jure.

Mlle Santais pleurait silencieusement.

...Je vous en prie, ne le dites pas à Mr. Dodd... Je mourrais de honte. Je préfère le lui dire moi-même, s'il le faut... mais je vous en supplie... pas vous.

McFee la regarda par-dessus la flamme de l'allumette qu'il approchait du fourneau de sa pipe.

— Vous m'avez raconté là une histoire bien touchante, Miss Wilkinson, dit-il, et qu'il est facille de vérifier. Je câblerai, cet après-midi, à la police canadienne. Vous ne voyez pas d'inconvénient à me donner l'adresse de votre mère?

— Non...

Elle la donna et McFee l'inscrivit.

— Winnipeg n'est pas très loin de Saint-Paul, remarqua-t-il. Quand vous viviez en Amérique, vous n'avez jamais fait la connaissance de Mr. Bernard-Moss?

— Le juge? Le père d'Eric?

Mlle Santais se leva d'un bond.

...C'est donc pour cela que vous êtes ici? Le petit n'est pas mort par accident?

— Vous êtes très perspicace, Miss Wilkinson, mais vous n'avez pas répondu à ma question.

Elle le regarda, un peu méfiante.

— Mais non, je n'ai jamais rencontré le juge Bernard-Moss. Je ne sais même pas où il habite.

— Et Mr. Nettleton? Le connaissiez-vous avant sa venue à Craiglea?

— Mr. Nettleton?

Elle tressaillit et sa voix s'altéra un peu.

...Non.

— Alors pourquoi ma question vous trouble-t-elle?

Mlle Santais sortit un petit mouchoir rose et une légère odeur de violette se mêla aux effluves du tabac et du cirage.

— Mon Dieu... A quoi bon parler de Mr. Nettleton? fit-elle.

— C'est que je voudrais savoir ce que vous faisiez devant sa porte, la nuit de l'assassinat d'Eric.

Pendant un instant, Mlle Santais ne répondit pas et quand elle parla enfin, ce fut d'une voix si basse qu'on l'entendait à peine.

— Je vous ai dit tout ce qui peut vous intéresser. Pourquoi m'interrogez-vous aussi sur... sur... des choses dont je n'ai jamais parlé à personne?

— Qu'entendez-vous par là?

— Je... j'ai... beaucoup d'affection pour Mr. Nettleton. Il a été le seul à se montrer bon pour moi, ici.

McFee envoya au plafond une bouffée de fumée.

— Oui... et alors? Le soir du crime?

La maîtresse de français serra l'une contre l'autre ses mains osseuses.

— Ce soir-là, j'allais me coucher quand j'ai vu Mrs. Bernard-Moss passer devant ma chambre. J'avais eu l'impression qu'il y avait quelque chose entre elle et Mr. Nettleton... au moment où ils s'étaient abordés, l'après-midi, pendant le match. Une sorte de... d'appréhension m'a poussée à la suivre, à m'assurer que Mr. Nettleton ne courait aucun danger. Vous allez me désapprouver mais j'ai gagné la porte sur la pointe des pieds et j'ai écouté...

— Qu'avez-vous entendu?

— Est-il indispensable de le dire?

Les paupières de Mlle Santais se mirent à battre.

...Vous n'imaginez tout de même pas qu'il est impliqué dans cette terrible affaire? C'est impossible...

— Qu'avez-vous entendu?

Mlle Santais s'écroula, anéantie, sur un escabeau.

— L'Américaine parlait. Elle a dit : « Ils ne devineront jamais... vous pouvez être bien tranquille... » Après, ils ont parlé ensemble... mais de gens que je ne connaissais pas...

— Des Heller, n'est-ce pas?

Le regard de Mlle Santais ne vacillait plus.

— Non, je n'ai pas entendu ce nom-là.

McFee grommela, puis :

— Et hier? sur la plage, quand vous avez épié Mrs. Moss et Nettleton... c'était pour la même raison?

Mlle Santais eut un signe de tête affirmatif.

...Avez-vous entendu quelque chose, cette fois-ci?

— Non.

— Très bien.

McFee passa ses doigts à travers son épaisse chevelure noire.

...Si la police de Winnipeg confirme vos dires, je ne parlerai de rien à Mr. Dodd. Mais... Je vais sans doute avoir besoin de vous. Vous consentirez à m'aider, n'est-ce pas?

— Avec plaisir, Monsieur, répondit Mlle Santais, et avec une pointe de sarcasme dans la voix.

Elle se leva.

...Vous n'avez plus de questions à me poser?

— Non. Pas pour le moment...

McFee ramassa un des souliers sales qui traînaient sur le plancher.

...Ne parlez de rien à personne et vous n'aurez aucun ennui. Mais, si vous dites à qui que ce soit un mot de notre entrevue d'aujourd'hui, cela tournera mal pour vous.

Une fois Mlle Santais sortie, McFee eut un petit rire. Il tira de sa poche la trouvaille de Lucas, la considéra avec satisfaction et murmura :

— Saint-Paul — Winnipeg.

Il mit le bout de journal dans la poche de son tablier et commença à frotter avec un chiffon un soulier boueux; tout en frottant, il sifflait et l'air qu'il sifflait était celui qui a pour paroles :

« Mademoiselle d'Armentières, parlez-vous français? »

CHAPITRE XIII

LE TOURNANT TRAGIQUE

Quand sept heures sonnèrent, le lendemain matin au clocher du village, le soleil brillait déjà paisiblement sur les prés coupés et les allées de Craiglea. Mrs. Bernard-Moss s'engagea dans le sentier qui menait du village à l'école. Elle tenait à la main une orchidée dite « Sabot de Vénus », cette plante rare qu'on n'arrive à trouver qu'en plein milieu des champs.

Le soleil matinal se mirait dans les yeux mordorés de la promeneuse; il caressait de ses jeunes rayons son teint de porcelaine tandis qu'elle avançait lentement entre les haies fleuries. Elle goûtait probablement beaucoup cette solitude, car elle fronça un peu le sourcil en entendant un léger bruit de roues sur le gravier du chemin, derrière elle. Elle se retourna avec un regard inquiet. Un homme très grand, mince, avançait vers elle, poussant une brouette. Elle hésita un instant puis, elle revint lentement sur ses pas, à la rencontre du nouvel arrivant.

— Bonjour, McFee. Vous vous êtes, vous aussi, levé de bonne heure.

McFee laissa reposer à terre sa brouette, lourde d'un gros sac de pommes de terre.

— Et nous ne sommes pas les seuls à être matinaux, aujourd'hui, fit-il. Je viens de rencontrer Mr. Nettleton. Il se rendait au village à bicyclette.

— Mr. Nettleton?

Mrs. Bernard-Moss fit tourner la fleur entre ses doigts, avec une indifférence qui semblait presque affectée.

...Je ne l'ai pas vu.

McFee saisit de nouveau les brancards de sa brouette et se remit en marche.

...Allons, il faut que je me dépêche. Je dois être de retour avant le petit déjeuner. Venez-vous à l'école, Mrs. Bernard-Moss?

L'Américaine s'était mise en marche, elle aussi.

— Mais oui. Regardez la fleur ravissante que j'ai trouvée. Ai-je encore une chance d'entrevoir Irving à cette heure? Sinon, vous pourrez peut-être la lui donner de ma part? On l'appelle « Sabot de Vénus » et je la crois très rare.

McFee ne répondit pas et, pendant quelques minutes ils marchèrent côte à côte, en silence. Mrs. Bernard-Moss cherchait des yeux, dans les haies, les dernières fleurs des chèvrefeuilles et des églantiers.

...Je m'en veux presque, dit-elle, de tant jouir de ce beau pays, de ce bel été... Quand je me promène au milieu de tout cela je crois presque que... que cette affreuse histoire n'est qu'un cauchemar... qu'Eric est vraiment mort d'un accident...

— Ce n'était pas un accident, rétorqua McFee, durement. Il ne s'agit pas de se laisser duper parce que le soleil brille et que les arbres sont verts.

— Je sais, fit Mrs. Bernard-Moss avec un sourire triste. Mais quand la nature est si paisible et si belle on a peine à croire que l'humanité puisse se montrer si laide, si méchante, qu'elle ne rêve que meurtre et vengeance.

Le brun visage de McFee était très grave.

...Œil pour œil, dent pour dent... Ce bon vieil adage est aussi vrai aujourd'hui qu'il y a deux mille ans.

— Ce bon vieil adage? répéta Mrs. Bernard-Moss en frissonnant. Moi, je le trouve abominable.

— Evidemment, fit le détective en lui lançant un coup d'œil.

Devant eux, une barrière défendait l'accès d'un champ. McFee la poussa et pénétra dans le champ avec sa brouette.

...C'est un raccourci, dit-il. Je le prends toujours.

Mrs. Bernard-Moss regardait un troupeau de vaches qui paissaient l'herbe touffue d'un petit étang.

— C'est que, dit-elle en riant, je suis née et j'ai été élevée à New-York et les vaches me font toujours un peu peur! Enfin, j'espère qu'il n'y a aucun danger.

Elle entra dans le champ et McFee referma la barrière derrière elle.

— Non, les vaches ne vous feront pas de mal, dit-il. Ce n'est pas d'elles qu'il faut avoir peur par ici...

Elle s'engagea à sa suite sur la piste d'herbe foulée, parmi l'oseille et les marguerites sauvages. Rien, aucune trace de civilisation n'évoquait dans ce coin le XX^{e} siècle; on aurait pu se croire au XVI^{e}. Mais bientôt des rails de chemin de fer vinrent mettre une note moderne en ce décor champêtre et Mrs. Bernard-Moss les regarda comme si elle leur en voulait; puis une impression plus agréable sembla naître.

— Les rails me rappellent toujours mon mari. Il voyage beaucoup, mais toujours en service commandé, le pauvre! Il n'a jamais trouvé

le temps d'aller en Europe et je suis sûre qu'il aimerait ce pays comme je l'aime... Il ne se moquerait pas de moi parce que je me lève de bonne heure pour vagabonder dans les champs.

McFee lui jeta un regard rapide.

— Qui donc se moquerait de vous pour cela? demanda-t-il.

— Oh! tous les amis que j'avais avant mon mariage, fit Mrs. Bernard-Moos, avec un geste vague. Vous savez, les acteurs... C'est debout la nuit, couché le jour...

— Les acteurs?

— Oh! mon Dieu, voilà que je l'ai laissé échapper!

Elle rougit et se tournant d'un mouvement impulsif vers le détective :

...Oui, j'ai fait du théâtre avant mon mariage... Pas longtemps. C'est bête de le cacher, mais mon mari le préfère ainsi, car son milieu est un peu collet-monté.

Elle eut un petit rire nerveux.

...Il a donc été entendu entre nous que nous jetterions un voile sur mon passé! Vous serez bien gentil de ne rien dire à l'école...

McFee se montra un modèle de discrétion.

— Vous pouvez compter sur moi. Mon rôle est de découvrir les mystères et non pas de les ébruiter.

— Oh! merci, merci infiniment.

Comme ils suivaient ensemble le sentier qui menait au champ voisin, Mrs. Bernard-Moss se fit soudain loquace. Elle parla des Etats-Unis, dit qu'elle avait grand plaisir à causer avec un compatriote. Avec un entrain un peu forcé, elle se mit à poser des questions à McFee sur sa famille — sur sa femme, ses enfants.

Une lueur amusée éclaira les yeux du détective. Il répliqua brièvement qu'il n'était pas marié et il manœuvra sa brouette pour lui faire franchir un petit fossé qui séparait le premier champ de celui que traversait la voie ferrée. Devant eux. au bout du sentier, un portillon blanc, encastré dans les treillis de fil de fer indiquait le passage à niveau.

Mrs. Bernard-Moss se mit à parler de son beau-fils:

...Je crois, malgré tout, que je ne serai pas venue en vain... En arrivant, j'ai trouvé Irving très difficile, très gâté, très prévenu contre moi. Maintenant, il s'est habitué à moi, il a beaucoup changé...

Elle s'interrompit pour suivre des yeux les ébats de deux frêles papillons blancs.

...Je me suis attachée à lui et je crois qu'il s'attache à moi peu à peu...

Au loin, à leur gauche, le roulement lointain d'un train qui approchait rompit le silence matinal.

...C'est gentil de la part de Mr. Dodd d'avoir autorisé ces promenades que nous faisons ensemble de bon matin, Irving et moi. Le petit est tellement pris par ses classes que nous n'aurions, sans cela, presque aucune occasion de nous voir.

McFee regardait les rails.

— Croyez-vous très prudent de l'encourager à sortir ainsi avant l'heure du petit déjeuner? interrogea-t-il.

— Bien prudent?

— J'en ai parlé à Mr. Dodd, mais il n'a pas voûlu m'écouter, poursuivit McFee avec calme. Je suis pris le matin de bonne heure;

c'est le seul moment où je ne peux veiller sur le petit. Si quelqu'un lui veut du mal, l'heure est tout indiquée.

Mrs. Bernard-Moss posa une main légère sur le bras de McFee. Le bruit du train se précisait.

— Vous ne pensez pas... Oh! non, pas en plein jour! Ils n'oseraient jamais! Ce serait trop dangereux!

— Dangereux? N'était-ce pas dangereux d'assassiner Eric dans son lit? Mais à propos de danger...

McFee désigna du menton le tournant de la voie ferrée : on voyait apparaître, au-dessus des branches un ballon de fumée blanche.

...Voici le rapide de Londres. Nous ferons bien de le laisser passer avant de traverser avec cette brouette.

Ils atteignirent le portillon blanc et attendirent. Les rails d'acier luisaient d'un éclat dur sous le soleil. Au-dessus des arbres, le ballon de fumée s'allongeait maintenant en forme de zeppelin. L'homme et la femme attendaient, perdus chacun dans ses pensées et, tout à coup, le train prit le tournant et leur gifla la vue et l'oreille.

Instinctivement, Mrs. Bernard-Moss s'accrocha au bras solide de McFee; au même instant, un grincement de freins serrés déchirait l'air. Le train entier tressauta, les wagons secoués s'entrechoquèrent... Les roues bloquées crièrent sur les rails luisants.

— Oh! mon Dieu, il s'arrête! Que se passe-t-il?

McFee s'élança vers le passage à niveau. Son mouvement brusque renversa la brouette et un quintal de pommes de terre s'éparpilla sur le sol.

Comme la machine s'arrêtait juste en face des deux Américains, ils purent voir une cascade d'étincelles qui jaillissait sous les roues.

Effarée, Mrs. Bernard-Moss vit McFee ouvrir le portillon, escalader le talus. Elle eût à demi-conscience d'un bourdonnement de voix qui venait des wagons; des têtes se pressaient aux portières.

— Que se passe-t-il? Pourquoi s'arrête-t-on? Est-ce un accident?

Les mêmes questions revenaient sans cesse, au milieu de ces prairies tout à l'heure si calmes, où seuls se faisaient entendre le bourdonnement des abeilles et de lointains caquètements de poules.

Mrs. Bernard-Moss restait immobile. Elle tenait toujours à la main l'orchidée qui baissait la tête.

Deux hommes avaient sauté de la machine et parlaient avec animation au détective. Quelque chose de grave, certainement, s'était passé... d'après l'expression tendue de leurs visages... leurs gestes peu naturels...

— Nous avons essayé de stopper... naturellement trop tard...

Ces bribes de leur entretien parvinrent à Mrs. Bernard-Moss, puis elle vit les trois hommes se mettre à courir vers l'arrière du train, dans la direction du tournant.

L'Américaine était aussi blanche que les volutes de fumée qui continuaient à se dérouler lentement au-dessus des arbres... On eût dit qu'un instinct la poussait à suivre ces hommes qui s'en allaient là-bas, et la clouait en même temps sur place.

Enfin elle parut sortir d'une transe. Elle s'élança vers le portillon, l'ouvrit, escalada le talus et hâta le pas le long de la locomotive encore toute haletante et des wagons bondés.

Les voyageurs regardaient cette jeune élégante qui avançait si vite, les yeux fixes, une orchidée flétrie à la main. Ils se pressaient aux portières en chuchotant. Mais elle ne prenait garde à eux, ne voyait que

la courbe de la voie ferrée, au-delà de laquelle McFee et les deux mécaniciens avaient disparu.

Quand elle eut dépassé le dernier wagon, elle se mit à courir. La voix des voyageurs n'était presque plus perceptible. Mrs. Bernard-Moss serrait plus fort la fleur dans sa main et heurtait de ses souliers bruns, les traverses de bois sans ralentir sa course.

— Mrs. Bernard-Moss! Myra!

Peut-être l'Américaine s'entendit-elle appeler par son nom, peut-être vit-elle un jeune homme qui traversait la prairie en courant, se dirigeant vers elle, mais elle n'en eut pas l'air. Elle atteignait maintenant le tournant. Il y avait un petit groupe à quelque vingt pas d'elle; un petit groupe d'hommes qui lui tournaient le dos et se penchaient, se baissaient... Elle pressa le pas, en ayant vaguement conscience que des pas précipités résonnaient derrière elle, mais, de toute son attention, de tous ses nerfs tendus, elle suivait les gestes de McFee qui se penchait sur quelque chose ...sur quelque chose qui gisait en travers de la voie.

Le visage de Mrs. Bernard-Moss ressemblait au moulage d'un visage mort. Elle trébucha et une pluie de petits cailloux s'abattit sur les rails d'acier. Les mécaniciens levèrent la tête. McFee se releva d'un bond et il se retourna en montrant un visage bouleversé.

— N'avancez pas, Mrs. Bernard-Moss, cria-t-il! Pour l'amour du ciel, restez où vous êtes!

Elle s'arrêta. Elle venait de voir une casquette violette, la casquette d'uniforme de Craiglea qui gisait, abandonnée, sur un côté du talus. Elle porta une main à sa gorge. Le sol parut bouger sous ses pieds. « Irving! Oh! mon Dieu! » Elle oscilla comme un peuplier dans la brise. L'orchidée glissa de ses doigts et elle l'écrasa dans sa chute.

Quand elle revint à elle, elle était étendue au bas du remblai. Un bras solide entourait ses épaules. Ses yeux s'ouvrirent sur le visage d'Harvey Nettleton.

— Myra, chuchota doucement Harvey Nettleton il faut... il faut avoir du courage.

CHAPITRE XIV

LA BELLE DAME.

Quelques heures plus tard, le soleil qui brillait toujours éclairait durement un petit groupe réuni dans le cabinet du directeur de l'école : Sir Wilfrid Pemberly, assis au bureau, l'air plus décidé et sec que jamais, Mr. Dodd, écroulé dans un des vieux fauteuils de cuir, McFee, debout, appuyé au mur et, à côté, la silhouette massive de Saunders, l'inspecteur de police de Saltmarsh.

Le détective privé avait la parole. Ses traits étaient tirés, las, sa voix avait perdu son assurance habituelle.

— Je me trouvais avec Mrs. Moss dans le pré de Blackstone, lorsque le train stoppa. Je courus au mécanicien. Il me dit qu'il était passé sur quelque chose... C'était juste au tournant... Alors, nous sommes allés voir. Le corps était étendu sur les rails. Je n'ai tout d'abord reconnu que

la casquette de l'école, mais un bras rejeté en arrière, était resté intact. Dans le poing fermé, j'ai trouvé ce papillon...

Il désigna sur le bureau un « Belle-Dame » très abîmée, posée sur une feuille de papier buvard.

...Alors, j'ai été sûr que la victime était Irving Moss.

Le chef de la police se leva d'un bond. Ses regards furibonds allaient de Mr. Dodd à McFee.

— Bref, un peu de surveillance et cette abomination n'aurait pas eu lieu! clama-t-il. Cet enfant n'avait pas le droit de vagabonder sur la voie ferrée, à une heure pareille... C'est de la folie furieuse!

Il mordit le bout de sa moustache.

— Je sais, je sais, dit Mr. Dodd en levant les mains au ciel. Je ne peux faire valoir aucune excuse. La voie ferrée est en dehors des limites de l'école. Quand j'ai appris que les frères Moss avaient l'habitude de sortir avant le petit déjeuner, j'ai immédiatement mis fin à cette infraction au règlement. Je n'aurais certainement jamais permis à Irving de recommencer si Mrs. Bernard-Moss ne m'en avait prié.

Mr. Dodd baissa les yeux sur le tapis fané.

...Je ne voudrais pas, dit-il, rejeter la faute sur autrui, mais Mrs. Bernard-Moss m'a demandé, comme une faveur spéciale, d'autoriser les sorties d'Irving, le matin avec elle... Elle y tenait beaucoup et m'a dit en prendre la responsabilité. Si une mère entend faire octroyer certaines libertés à son fils... je n'ai qu'à m'incliner...

Mr. Dodd releva les yeux. Il faisait peine à voir.

...Mais il est certain qu'Irving ne devait sortir qu'accompagné.

Le chef de la police tourna son courroux contre McFee.

—Et vous, cria-t-il, vous qui étiez supposé avoir l'œil sur cet enfant! Vous le laissez filer à votre barbe!

Un éclair de colère étincela dans les yeux de McFee, mais il répondit avec calme :

— Je crois que vous ne vous rendez pas bien compte des circonstances dans lesquelles il me fallait travailler, Sir Wilfrid. J'avais trois besognes sur les bras : il me fallait faire fonction de portier, observer les... étrangers et veiller sur le petit. C'est le matin que j'étais le plus occupé comme portier, aussi, je désapprouvais d'autant plus, Mr. Dodd ne l'ignore pas, ces sorties d'avant le déjeuner.

Sir Wilfrid laissa tomber son monocle.

— Peu importe ce que chacun aurait dû faire ou ne pas faire, le petit est sorti pendant que vous étiez au village. A quelle heure avez-vous quitté l'école?

— A six heures moins le quart environ. Le petit a dû sortir sur mes talons. Les villageois se lèvent de bonne heure. Vous devriez envoyer un de vos hommes explorer le voisinage et s'informer si personne ne l'a aperçu.

— C'est fait, n'est-ce pas, Saunders? demanda Sir Wilfrid à l'inspecteur.

— Oui, Monsieur. Harrison s'en occupe. Il va sans doute bientôt venir faire son rapport.

— Parfait. Et, parmi les personnes résidant à l'école, lesquelles seraient susceptibles d'avoir vu quelque chose? reprit Sir Wilfrid, s'adressant de nouveau à McFee.

— Kettering, l'ancien portier. Il arrive généralement à six heures, mais ce matin, il est venu plus tôt. Je lui ai parlé avant de partir au village.

Sir Wilfrid se tourna vers Mr. Dodd, puis il fit signe à l'inspecteur. Celui-ci appela l'agent de police qui stationnait à la porte du bureau et l'envoya chercher Kettering. Peu après, le vieillard faisait son entrée. Le chef de la police lui demanda s'il avait vu Irving Moss quitter l'école le matin. Kettering se gratta la tête.

— Non, Monsieur. Je réparais un rateau dans la cabane où je range mes outils et de là j'ai vue sur tout le jardin de Mr. Dodd : aucun écolier n'est sorti je peux en jurer.

— Un pensionnaire de Mr. Dodd pouvait-il atteindre les rails du chemin de fer sans être aperçu par vous?

— Non, Monsieur. Je n'ai plus vingt ans mais ma vue est excellente. Je n'ai aperçu aucun écolier avant l'heure du petit déjeuner.

Le chef de la police se moucha bruyamment dans un large mouchoir de soie.

—Avez-vous vu quelqu'un, Kettering?

Le vieillard tourna un coin de son tablier entre ses doigts.

...J'ai vu McFee qui partait pour le village avec un sac de pommes de terre dans sa brouette. Il devait être...

— Et ensuite?

— La dame étrangère qui habite au « Compas Marin ». Elle était fraîche comme une pervenche...

Sir Wilfrid parut surpris.

— Quelle heure était-il?

— L'église du village sonnait sept heures, Monsieur. Elle regardait autour d'elle, comme si elle cherchait quelque chose...

Le regard du chef de la police croisa celui de McFee.

— Et alors?

— Alors, elle s'est coulée dans les arbres et a disparu en moins de temps qu'un écureuil.

Sir Wilfrid contemplait l'encrier posé sur le bureau.

...Vous n'avez vu personne d'autre avant l'heure du petit déjeuner?

— Que si, protesta le vieux en branlant du chef avec véhémence. Mr. Nettleton. Même que c'était lui le plus matinal de tous. A six heures, il allait et venait dans le jardin en fumant des cigarettes et en se passant la main dans les cheveux. Oui, il était debout à six heures... même qu'il faisait pitié à voir... Il était blanc comme un fantôme et agité au possible.

L'attitude de Sir Wilfrid s'était faite de plus en plus officielle, au fur et à mesure que se déroulait ce récit. L'autorité lui sortait maintenant par tous les pores. Il questionna le vieux à fond et, enfin, le renvoya ne pouvant plus rien en tirer d'intéressant.

Kettering adressa à la compagnie une espèce de sourire de connivence et s'en alla d'un pied traînant.

Les quatre hommes n'eurent que le temps de commenter les révélations qui venaient de leur être faites car Mrs. Bernard-Moss, écartant l'agent de service, pénétrait dans le bureau.

Elle avait bien changé. Jusqu'alors si maîtresse d'elle-même, elle semblait enfin sur le point de se laisser complètement aller. Ses yeux mordorés avaient une fixité hagarde et elle paraissait avoir vieilli de plusieurs années.

Elle alla droit à Sir Wilfrid, s'accrocha des doigts au rebord du bureau.

— Il faut me dire ce qui se passe, fit-elle d'une voix qu'elle s'efforçait

d'affermir. J'étais dans la chambre de Mrs. Dodd... à essayer de me reposer...

Elle passa la main sur son front d'un geste saccadé.

...Mais je ne peux pas... Dès que je ferme les yeux... je revois... la casquette violette... sur les rails...

Elle se tut, accablée, et parut oublier tout à fait la présence des quatre hommes. Puis, relevant la tête.

...Excusez-moi, dit-elle, j'ai tort de me laisser aller... mais c'est tellement terrible qu'Irving aussi... je m'étais mise à l'aimer de tout mon cœur... et maintenant...

Elle alla s'asseoir, n'en pouvant plus.

...Vous avez sans doute des questions à me poser? Faites-le. Je suis prête.

L'expression de Sir Wilfrid s'était adoucie. En quelques mots, il expliqua à la jeune femme combien il était regrettable qu'elle et Mr. Dodd aient cru pouvoir laisser l'enfant reprendre ses sorties matinales. Peut-être s'agissait-il d'une mort purement accidentelle. Le Dr. Woodhouse n'avait pas encore fait son rapport. D'autre part, Kettering, interrogé, prétendait l'avoir vue, elle, Mrs. Bernard-Moss, longer le jardin de l'école, ce même matin...

— C'est une pure formalité, conclut-il, mais vous m'obligeriez en me donnant l'emploi de votre temps, ce matin, avant que vous ayez rencontré McFee.

L'Américaine acquiesça d'un signe de tête. Elle tourmentait nerveusement son collier d'ambre.

— Je me suis levée très tôt, dit-elle.

A mesure qu'elle parlait, elle recouvrait, semblait-il, un peu de son calme habituel.

...Il faisait si beau temps! J'ai dû quitter l'auberge vers six heures. Je n'avais pas de but précis. Alors, j'ai pris le chemin de l'école, pensant que, peut-être, je verrais Irving.

Le chef de la police leva la tête mais il n'interrompit pas le récit.

...Je suis arrivée jusqu'au porche. Je n'ai vu personne; alors, j'ai flané quelque temps dans le petit bois en bordure du jardin, puis j'ai repris le chemin du village mais, en route, j'ai coupé à travers prés... Les fleurs étaient trop tentantes. J'ai trouvé une orchidée, qu'on appelle Sabot de Vénus. Je savais qu'elle ferait plaisir à... à Irving. Je l'ai cueillie et j'ai rebroussé chemin vers l'école, toujours dans l'espoir de le voir. En route, j'ai rencontré McFee.

Sir Wilfrid se pencha vers Mrs. Bernard-Moss.

— Vous dites que vous espériez rencontrer Irving. Etait-il convenu que vous vous promèneriez avec lui ce matin?

Mrs. Bernard-Moss regardait ses mains.

— Oh! non.

— Pourtant, vous pensiez le rencontrer. Vous saviez donc qu'il sortait parfois sans vous?

— Oh! non... c'est-à-dire... si... je le soupçonnais bien un peu...

Sa voix avait l'accent du désespoir.

...Quand je songe au danger que j'ai fait courir à cet enfant, je sens que je ne me pardonnerai jamais... Je vous en prie, n'accusez surtout pas Mr. Dodd. Mais tout, ici, était si charmant! Cela doit vous paraître bizarre mais j'en étais réellement venue à croire que cette affaire Heller n'était qu'un mauvais rêve... Oui... Malgré la mort d'Eric, je com-

mençais à penser que cette horreur était finie. Comme j'avais tort, mon Dieu!

Epuisée, elle se laissa aller contre le dossier de son siège mais Sir Wilfrid revint à la charge :

— Vous êtes tout à fait sûre de n'avoir pas donné rendez-vous à Irving, ce matin?

— Oui, oui, tout à fait sûre. Hier, je ne l'ai même pas vu. Si je suis allée à l'école, c'était à tout hasard... Irving n'en faisait souvent qu'à sa tête, malheureusement... Il lui arrivait de sortir seul, bien que je lui aie demandé de ne pas le faire...

Mrs. Bernard-Moss tira son mouchoir, se leva.

...Excusez-moi, je vous prie... Je répondrai à vos questions plus tard, mais maintenant...

Etouffant ses sanglots, elle quitta la pièce au plus vite.

Le bruit de ses pas se faisait encore entendre dans le couloir quand la porte se rouvrit. Un policeman corpulent parut sur le seuil.

— C'est Harrison, Monsieur, déclara Saunders. C'est lui qui a été chargé d'enquêter auprès des paysans pour savoir s'ils n'avaient pas vu un écolier quitter l'école.

Interrogé par Sir Wilfrid, Harrison déclara s'être adressé à tous les habitants du voisinage. Plusieurs d'entre eux travaillaient aux champs proches de l'école, depuis cinq heures et demie du matin. Certains avaient vu Mrs. Bernard-Moss, Mr. McFee, Mr. Nettleton. Personne n'avait vu d'écoliers. On envoya l'agent poursuivre ses recherches et on convoqua Mr. Heath.

Le professeur de mathématiques avait été chargé par Mr. Dodd d'interroger les élèves sur la sortie de Moss et sur les projets qu'il pouvait avoir pour la matinée.

— J'ai interrogé tous les élèves, Monsieur, en particulier ceux du dortoir de Moss. Il n'y en a qu'un qui ait vu Moss sortir du dortoir.

Le chef de la police eut un soubresaut.

— Vous dites qu'un élève a « vu » sortir le petit Moss?

— Oui, Monsieur, déclara Mr. Heath en joignant les talons. Winch cadet. Il s'est éveillé vers six heures moins un quart. Dans l'alcôve qui fait face à la sienne, Moss s'habillait pour aller chercher un nid de hérons dont quelqu'un lui avait parlé la veille. Mais il n'a pas voulu nommer ce quelqu'un. Il a fait promettre à Winch de ne rien dire aux autres et il est parti. Désirez-vous interroger vous-même l'enfant?

— Non, fit Sir Wilfrid en tiraillant sa moustache. Moss serait donc sorti du dortoir et personne ne l'aurait vu ensuite...

Il tourna vers le professeur de mathématiques un regard furibond.

...Et vous? Que faisiez-vous ce matin?

La face bronzée de Mr. Heath était l'image même de la déférence.

— Je dormais, Monsieur. Je ne me suis éveillé qu'à huit heures.

D'un signe de tête, Sir Wilfrid désigna la porte et le professeur de mathématiques sortit. Sir Wilfrid, alors, se tourna vers McFee.

...Vous n'avez pas, par hasard, repéré sur la victime des vestiges d'œuf d'oiseau?

— Non, Monsieur. Je n'ai trouvé que le papillon et j'aimerais bien en savoir plus long sur ce nid de hérons.

Sir Wilfrid saisit son monocle mais le laissa brusquement retomber car la porte venait de s'ouvrir, livrant passage au Dr. Woodhouse. Une vive agitation se décelait dans le regard du médecin.

— Eh bien, Woodhouse, vous avez examiné le corps? demanda Sir Wilfrid en se levant.

— Oui.

— Et vous concluez?

— Simplement que l'enfant n'est pas mort écrasé, dit-il.

Il y eut un silence. Les quatre hommes écarquillaient des yeux incrédules.

— Grands dieux! s'écria enfin Sir Wilfrid, vous en êtes absolument sûr, Woodhouse?

— Absolument. Je pourrais invoquer au moins quatre raisons qui le prouvent médicalement. Irving Moss est mort vers six heures et demie. Je ne peux bien entendu fixer le lieu du décès ni en déterminer exactement la cause, mais je peux affirmer que c'était une bonne heure avant que le train lui passe dessus.

— Il a pu être écrasé par un train plus matinal, hasarda Mr. Dodd. Avant que le rapide de Londres... passe à son tour.

— Non, Monsieur le Directeur, interrompit l'inspecteur Saunders, heureux de placer enfin son mot. Mon fils est employé à la gare de Saltmarsh. Il n'y a pas de train sur cette ligne entre le convoi de marchandises de quatre heures et le rapide Exeter-Londres.

— Je le pensais bien, dit McFee en s'approchant à son tour du bureau. Voyez-vous, tout cela était de la mise en scène et nous nous en doutions au fond, sans que le docteur nous le dise, que le petit avait été assassiné et par la même personne que son frère. Mais, maintenant, nous pouvons à peu près reconstituer comment le crime a été commis. Le meurtrier a pris la victime à part, hier soir, et l'a appâtée avec cette histoire de nid de hérons. Irving, naturellement très alléché, a sauté sur l'idée de se lever avant le déjeuner pour aller chercher ce nid.

— Mais comment diable a-t-il atteint la voie ferrée sans que personne l'ait vu? demanda Sir Wilfrid.

— Du moment qu'il ne sortait pas avec sa mère, il lui fallait prendre joliment garde de ne pas se laisser voir.

McFee passa la main à travers ses cheveux.

...Nous nous trouvons en présence d'une intelligence diabolique, Sir Wilfrid. La personne qui a tué Irving est au courant de la vie de l'école. Elle sait qu'il me faut aller au village tous les vendredis; elle sait l'heure du rapide d'Exeter. Mais sa science n'est pas sans défaut : elle a cru pouvoir nous convaincre que sa victime est morte écrasée par le train... Autrement dit, elle ne connaît rien à la médecine.

— Je ne vois pas en quoi cela peut nous aider beaucoup, interrompit le chef de la police. Voilà ce qui arrive quand une affaire n'est pas menée régulièrement. Je n'aurais jamais dû consentir à toutes ces cachotteries et laisser l'initiative à un détective privé.

— Sir Wilfrid, répondit McFee sur un ton quelque peu ironique, vous l'avez dit vous-même, il ne sert à rien de discuter sur ce que chacun aurait dû faire ou ne pas faire.

— Quoi qu'il en soit, interrompit le directeur qui s'était approché de la fenêtre, je serai obligé de fermer l'école si cette horrible affaire n'est pas immédiatement éclaircie. Je suis désolé, Sir Wilfrid, que vous regrettiez d'avoir cédé à ce mouvement de sympathie envers moi, mouvement qui vous a fait cacher au public les circonstances de la mort d'Eric. Je vous serai éternellement reconnaissant de votre geste,

bien que je comprenne, hélas! à présent qu'un peu plus de sincérité eût peut-être empêché ce deuxième drame.

Il parlait d'une voix sourde.

...Enfin, le trimestre touche à sa fin. Peut-être qu'après les grandes vacances tout sera oublié.

— Je le souhaite, dit Sir Wilfrid d'un ton bourru. Mais maintenant, au travail.

Continuant instinctivement de se tourner vers McFee pour recueillir ses indications :

...Que faut-il faire?

— S'occuper de ce nid de hérons. Tâcher de savoir par un des élèves où il se trouve.

Pris de court, Sir Wilfrid regarda fixement Mr. Dodd sans rien dire. Puis, tout à coup, ses yeux brillèrent.

...Et si nous nous adressions à mon brave Dereck, Dodd? Qu'en pensez-vous? Il s'y entend, je crois? ajouta-t-il avec fierté.

— En effet excellente idée.

— Saunders, voulez-vous envoyer le policeman...

— J'irai moi-même le chercher, dit McFee, en se dirigeant vers la porte. Ça fera moins d'histoires...

Il sortit et revint quelques minutes après avec Dereck. Le pauvre garçon était manifestement bien gêné. Sir Wilfrid ne paraissait pas non plus très à l'aise.

— Hum... Dereck, nous avons quelques petites questions à vous poser. Avez-vous idée de l'endroit où peut se trouver le nid de hérons le plus proche?

— Un nid de hérons?

Les yeux de l'enfant cessèrent de clignoter.

...Il n'y a pas de hérons, par i...ici, Pè...père, dit-il, surpris On en... en trouve là-bas de l'au... l'autre côté de Saltmarsh, dans les... les marais... Mais pas ici.

Sir Wilfrid se mit à la recherche de son monocle.

— Vous en êtes sûr?

— Très sûr.

L'enfant semblait vexé qu'on mît en doute ses connaissances en histoire naturelle.

...Il fau...faudrait aller à plus de dix...dix milles pour en trou... trouver.

— Donc, notre ami qui ne connaît rien à la médecine ne connaît pas grand chose aux oiseaux, non plus dit McFee à mi-voix.

Il avait l'air absorbé comme s'il suivait le fil d'un raisonnement parsonnel.

Derek Pemberly s'était approché du bureau et regardait la papillon posé sur la feuille de papier buvard.

— Qu'est-ce que c'est?

D'un geste, Sir Wilfrid écarta son rejeton.

— Attention, il ne faut pas y toucher, dit-il.

— Pardon, Sir Wilfrid! s'écria McFee. Puis-je poser une question à votre fils?

— Certainement.

Le détective s'approcha du bureau et, à l'étonnement du chef de la police, se saisit du papillon.

— Pemberly, est-ce que vous ne trouvez rien de drôle à ce papillon?

Avec une extrême délicatesse, l'enfant prit l'insecte entre ses gros doigts.

— Ce n'est qu'une...qu'une Belle-Dame.

— Mais pourriez-vous nous dire quand il a été tué?

— C'est di...difficile à...à savoir au...au juste...

Pemberly manipulait tendrement le corps de la Belle-Dame.

...Il y a une se...semaine environ, Monsieur. Le...le corps ne...ne devient pas...pas dur avant.

— Croyez-vous qu'il vienne d'une collection?

Derek renifla l'insecte.

— Il...il n'a pas é...été en...encore tout...tout à fait pré... préparé, Mon...Monsieur, mais il sort d'u...une boîte quand mê...même. Il... il sent le...le camphre. Et voy...voyez, le trou de l'é...épingle.

Toute la compagnie contemplait Dereck avec stupeur. McFee reprit le papillon et le posa soigneusement sur le bureau en se tournant vers Sir Wilfrid avec un sourire.

— Vous voyez, Messieurs, s'écria-t-il, notre ami ne connaît pas non plus grand chose aux papillons.

CHAPITRE XV

IMBROGLIO TRANSATLANTIQUE

Après le départ de son fils, Sir Wilfrid se mit sérieusement à l'œuvre. Les bonnes apeurées furent longuement interrogées et renvoyées à leurs balais dans un état de fol énervement. La cuisinière et Mrs. Blouser y passèrent aussi. Le tout sans résultat. Convoqué à nouveau, Mr. Heath, maintint qu'il avait dormi jusqu'à huit heures. Une déposition similaire fut arrachée à Mlle Santais, qui jura, avec une ardeur toute française, qu'elle n'avait pas quitté son lit avant le premier coup de cloche du déjeuner. Et sans doute avait-elle protesté au delà de ses forces car elle s'évanouit sitôt sortie du cabinet directorial.

— Eh bien! Messieurs, constata Sir Wilfrid, il nous reste encore Nettleton à questionner. Si nous n'arrivons pas à lui tirer quelque renseignement, il faudre admettre qu'après avoir fait notre possible, nous ne serons pas plus avancés qu'il y a un mois.

— Ce n'est pas tout à fait mon avis, Sir Wilfrid, déclara McFee. Certes, il est terrible que nous n'ayons pu empêcher ce deuxième drame mais, du moins, nous permet-il de nous faire une idée plus claire de la personnalité du meurtrier.

Le chef de la police eut un grognement découragé.

— Nous savons que notre homme est très ingénieux, poursuivit McFee, mais qu'il est assez borné néanmoins. Il a, chaque fois, essayé de donner à son crime les apparences d'un accident et il ne s'y est très bien pris dans aucun des deux cas. Il a voulu aujourd'hui nous faire croire qu'Irving était mort écrasé sous un train : il ne s'est pas avisé qu'un examen médical ferait rapidement justice de cette éventualité; il n'a pas prévu davantage que nous nous apercevrions qu'Irving possédait depuis huit jours le papillon prétendûment poursuivi jusque

sous les roues du train, ni qu'il n'existait aucun héron dans le voisinage et que son histoire de nid serait par conséquent, percée à jour... C'était commettre beaucoup d'erreurs et cela doit nous donner quelque idée du genre de personne à qui nous avons affaire.

— Nous sommes bien bas s'il nous faut avoir recours à la psychologie! s'écria Sir Wilfrid. Ce sont des faits concrets dont nous avons besoin!

— Eh bien! dit McFee avec un sourire, que n'interrogez-vous, au plus tôt, Mr. Nettleton? Si c'est du concret qu'il vous faut, j'ai idée qu'il pourrait vous en fournir.

— Je l'ai gardé exprès pour la bonne bouche, riposta le chef de la police.

Il donna l'ordre d'aller chercher le professeur d'anglais.

Pâle mais décidé, Mr. Nettleton pénétra dans le bureau. Il parut sensible à l'hostilité ambiante car il se mit immédiatement sur la défensive. Il s'assit et ouvrit son étui à cigarettes.

— Vous désirez me parler, Sir Wilfrid?

Le chef de la police commença en ces termes :

— J'ignore si vous savez ou non qu'Irving Moss a été assassiné ce matin, dit-il. En outre, nous avons lieu de croire qu'Eric a également été victime d'un assassinat prémédité lorsqu'on l'a trouvé, il y a quelques semaines, dans le placard à linge, tout près de votre porte.

Sir Wilfrid s'arrêta comme s'il débattait en lui-même quel pourcentage de vérité il convenait de communiquer à cet impassible jeune homme.

...Ecoutez-moi bien, Mr. Nettleton, reprit-il. L'affaire est des plus graves. Ce matin, entre six et sept heures, le jeune Moss se trouvait sur la voie du chemin de fer, à une demi-mille de l'école. Je sais qu'entre six et sept heures vous étiez dans le jardin de Mr. Dodd. Avez-vous vu l'enfant ou quelque personne suspecte?

Mr. Nettleton laissa échapper une spirale de fumée.

— J'étais, en effet, au jardin, répondit-il, et j'ai un vague souvenir d'y avoir aperçu Kettering et McFee; mais je n'ai pas vu Irving. Si je l'avais vu, je l'aurais certainement renvoyé au dortoir. Mais il peut avoir cherché à m'éviter, tous les élèves sachant qu'il est contraire au règlement de sortir avant le déjeuner. D'autre part, je dois avouer que je n'étais guère réveillé : je ne m'étais pas couché de la nuit.

— Bonté divine, Monsieur, est-ce là votre habitude?

— Depuis quelque temps, oui.

Le jeune homme croisa ses jambes au pantalon soigneusement repassé.

...J'avais un travail en train... que j'ai terminé ce matin, à six heures. Il n'était plus temps de dormir, je suis sorti alors respirer l'air du matin.

— Après quoi, vous avez pris votre bicyclette pour pédaler jusqu'à Craiglea?

— Oui, plus tard, vers sept heures. J'avais un envoi à faire par la poste.

— Le bureau de poste n'ouvre qu'à neuf heures, fit McFee qui, debout devant la fenêtre, observait le professeur d'un œil énigmatique.

Mr. Nettleton se tourna vers lui.

— Un bon point au portier, murmura-t-il railleur. Vous avez raison. Je n'ai pas fait partir mon paquet moi-même; je savais que je serais pris toute la matinée par mon travail; aussi l'ai-je laissé au

garçon du « Compas Marin », avec de l'argent, pour qu'il le mette à la poste dès qu'elle serait ouverte.

— Au « Compas Marin », remarqua doucement McFee. C'est l'auberge où habite Mrs. Bernard-Moss.

— Parfaitement.

— Vous n'avez pas vu Mrs. Bernard-Moss, dans le jardin, ce matin?

— Non. Je ne l'ai vue qu'en revenant du village. J'arrivais à hauteur du tournant quand le rapide s'est arrêté. J'ai lâché ma machine, pris à travers champs et j'ai vu Mrs. Bernard-Moss qui courait sur la voie ferrée. Je l'ai appelée mais elle ne m'a pas entendu.

Sa figure s'assombrit.

...J'ai été le seul, si je ne me trompe, à lui porter secours quand elle s'est trouvée mal.

— Bien, bien, interrompit Sir Wilfrid. Que portiez-vous donc de si pressé à la poste?

— Je crois que cela ne peut vous intéresser en rien.

Mr. Nettleton ne quittait pas McFee du regard comme s'il eût flairé en lui l'adversaire redoutable.

...En tous cas, cela n'a aucun rapport avec le crime.

— Alors, pourquoi ne pas vous expliquer franchement? demanda McFee non sans une nuance de sarcasme. Ce n'est sûrement rien dont vous ayez honte?

— Au contraire, c'est quelque chose dont je suis assez fier, rétorqua l'autre. C'est un roman que je viens d'achever.

— Et vous étiez pressé, oh combien! de l'expédier à quelqu'un?

— Oui.

Mr. Nettleton passa sa main sur sa blonde chevelure immaculée.

...J'y travaille depuis mon arrivée à Craiglea, tous les soirs dans ma chambre. J'ai fini de l'écrire, il y a quelque temps, et l'ai soumis à un éditeur.

Il sourit.

...L'éditeur l'a accepté à la condition que j'y fasse quelques remaniements. C'est à ces retouches que je travaillai, la nuit dernière, et ce matin, comme j'avais fini, il me tardait de renvoyer le manuscrit.

— Vous n'aviez pas d'autre raison pour être si pressé? dit McFee en haussant les sourcils.

— Si, mais des raisons toutes personnelles.

McFee s'approcha du professeur d'anglais.

— Il serait intéressant de lire ce roman, dit-il. Vous en avez sûrement une copie?

— Non... J'avais deux exemplaires. L'éditeur a gardé le premier et je lui ai renvoyé le second après l'avoir remanié.

— C'était vraiment un exemplaire de votre roman que vous vouliez mettre à la poste ce matin?

— Certainement. Pourquoi?

— N'était-ce pas plutôt une lettre pour les Etats-Unis?

McFee tira de sa poche la feuille de journal que Lucas lui avait donnée la veille.

...Une lettre pour Saint Paul, signée Dave Harvey?

Le professeur d'anglais demeura de prime abord, interdit, puis il sourit :

— Où avez-vous déterré cette vieillerie? demanda-t-il et il considéra l'effigie de plus près. Je vous félicite de m'avoir reconnu là-dessus, McFee... « Pop et toute la bande »...

Courroucé, Sir Wilfrid lui arracha le feuillet.

— McFee, vous ne m'avez jamais parlé de cela!

— Je ne l'ai trouvé qu'hier, répliqua McFee, sans cesser d'observer Nettleton. Je n'ai pas eu, depuis, l'occasion de faire un rapport.

Sur un ton agressif, le chef de la police s'adressa au professeur :

— Mr. Nettleton, est-ce bien là votre portrait?

— Oui, ou, plutôt, c'était mon portrait il y a quelques années.

— Et vous êtes Américain?

— A proprement parler, oui.

— Vous vous comportez comme un Anglais, vous parlez comme un Anglais... Je vous prenais moi-même pour un compatriote!

Le professeur salua.

— Merci, Sir Wilfrid, pour ce compliment. C'est que je me suis bien appliqué. On m'a même reproché dernièrement d'être trop Anglais.

— Mais ce n'est pas possible, intervint Mr. Dodd, absolument éberlué. Ce jeune homme m'a été spécialement recommandé par mon ami Rolandson, directeur du collège d'All Saints. Sur votre demande, Sir Wilfrid, j'ai écrit dernièrement pour me renseigner plus complètement et mon ami Rolandson m'a répondu que son protégé avait été un de ses plus remarquables élèves et qu'il connaissait personnellement son père et sa mère.

— Il les connaît très bien, en effet, dit doucement Nettleton. Peut-être a-t-il rougi de le mentionner mais le fait est qu'il est mon oncle.

— Votre oncle?

— Oui. Vous savez que votre ami Rolandson est très distrait. Il aura sans doute oublié de vous signaler que je suis son neveu et un étranger indésirable, par-dessus le compte. Le Dr. Rolandson est le frère de ma mère. Celle-ci a eu le mauvais goût d'épouser un riche brasseur d'affaires américain, Nathaniel Harvey, de la fabrique d'automobiles Harvey et Harvey. J'ai remarqué que vous aviez une voiture de cette marque, Sir Wilfrid, à propos. Ce qui n'est guère patriotique... quand tout le monde vous répète d'acheter anglais.

Le chef de la police jeta un coup d'œil effaré à la fenêtre comme s'il s'attendait à voir sa voiture faire irruption dans les plates-bandes du directeur.

— Harvey! s'écria-t-il. Vous n'allez pas prétendre que votre père est le fabricant des voitures de cette marque? Jeune homme, essayez de trouver mieux comme faribole!

— Je regrette que vous ayez plus confiance dans les voitures de mon père qu'en moi.

Nettleton secoua la cendre de sa cigarette.

...Pendant des années mon souhait le plus cher a été de ne plus jamais voir une seule Harvey : je ne suis venu ici que pour les fuir. Quand j'ai eu terminé mes études à Oxford, mon père voulait me prendre dans ses affaires et employer mon pauvre talent littéraire à fabriquer des réclames pour ses voitures. Cela ne me disait rien du tout. Je voulais écrire, vivre d'un métier qui me plairait, dans un pays qui me plairait. Nous nous sommes disputés ferme, mon père et moi. Il m'a traité de loufoque et m'a dit d'aller au diable. Révolté, je changeai de nom et je revins en Angleterre, à Oxford; je confiai au Dr. Rolandson que je n'avais pas un dollar et il eut la bonté de me recommander à vous, Monsieur le Directeur.

Le jeune homme leva sur Mr. Dodd un regard d'excuses.

...J'espère que vous n'avez pas l'impression que je vous ai trompé,

Monsieur, car j'ai fait de mon mieux ici pour vous donner satisfaction.

Les lèvres de Mr. Dodd remuèrent, mais il ne dit rien.

Le professeur d'anglais se leva.

...Voilà, Messieurs, l'histoire de ma vie, dit-il, solennel, à son auditoire ébaubi. Si mon roman se vend bien, Papa s'amadouera complètement. Il penche fortement déjà de ce coté, si nous en jugeons par le dramatique appel surmonté de mon portrait que voici... Je pourrai m'en retourner à Saint Paul, Minnesota, et conclure, avec les honneurs de la guerre, un traité de paix.

McFee avait écouté toute l'histoire sans faire le moindre commentaire.

— Je suis heureux que vous vous soyez montré franc avec nous, Mr. Harvey, dit-il. Par mon agence, je connaissais déjà une partie de vos aventures. Vous avez néanmoins négligé quelques détails : il y a trois ans, avant votre départ pour Oxford, vous avez passé une huitaine de jours en prison, pour avoir mené un chahut d'étudiants. Vous avez eu également des ennuis quand vous avez monté à Dennisville ce théâtre dit d'Art Russe, au nom d'une prétendue Ligue d'Américains Libres.

Nettleton eut une moue de mépris.

— Des folies de jeunesse, McFee! Vous n'allez tout de même pas me jeter ces peccadilles à la tête, maintenant que j'arrive à l'âge mûr de vingt-cinq ans? C'est que nous embrassons nos causes avec ardeur, nous autres Américains, surtout quand nous sommes jeunes!

— Possible, Mr. Harvey, répartit McFee avec un sourire qui exprimait presque de la sympathie. Mais c'est une ardeur que vous n'êtes pas censé exporter en Angleterre. De plus, il n'est pas permis à un Américain de prendre un emploi dans ce pays.

— Alors, nous sommes tous les deux dans le même panier, il me semble. Moi, un Américain qui exerce illégalement le métier de professeur. Vous, un Américain qui exerce illégalement le métier (plus complexe) de détective-portier.

Sir Wilfrid, dont les regards stupéfaits allaient de l'un à l'autre des deux interlocuteurs, intervint :

— Et comment savez-vous, que McFee est un détective américain? demanda-t-il, triomphant. Hein?

Avec une lueur d'amusement dans ses yeux bleus, Nettleton considéra de haut en bas la belle silhouette virile du détective.

— C'est visible à l'œil nu, répondit-il. McFee a l'air incroyablement Américain. Et puis, comme Judas, sa langue le trahit et j'ai toujours pensé qu'il n'était pas portier — il cire trop mal les souliers.

Personne ne dit mot pendant quelques instants. Nettleton et McFee se mesuraient du regard. Sir Wilfrid rompit enfin le silence.

— Quoi qu'il en soit, Mr. Nettleton... Mr. Harvey, votre histoire à besoin d'être corroborée avant que je puisse l'accepter entièrement.

— Oh! elle est vraie, son histoire, murmura McFee, à la surprise de l'assistance.

— Comment? Vous ajoutez foi à ces extravagances?

— Mais oui. Les faits sont exacts. Nous avons bien affaire au fils de Nathaniel Harvey. Je suis né dans la même région que lui et son visage, depuis que je suis ici, me disait quelque chose. Dès que j'ai vu son portrait dans le journal, tout s'est éclairé. Mr. Harvey est donc le fils d'un homme très riche mais qui l'a mis à la porte, il le reconnaît lui-même.

— En effet, dit Sir Wilfrid.

S'adressant à Harvey avec la dureté commune aux fonctionnaires anglais qui ont affaire à des étrangers suspects :

...Jeune homme, vous vous trouvez dans une situation des plus fâcheuses. Votre chambre touche au placard dans lequel nous avons découvert le cadavre d'Eric Moss; vous êtes le seul membre du corps enseignant présent sur les lieux au moment de la disparition d'Irving Moss. Vous êtes Américain et c'est un Américain que nous recherchons. De plus, en tant qu'étranger, vous avez transgressé les lois de ce pays en vous faisant embaucher sous la fausse qualité de sujet britannique. Jusqu'à ce que j'aie eu le temps de tirer ces questions au clair, je me vois forcé de vous enjoindre de ne pas vous éloigner de l'école.

— Bien, Sir Wilfrid. Mais je ne suis pas un assassin. Avec votre permission, je téléphonerai à mon père. J'aimerais lui faire confirmer quelques détails.

— Oui, Mr. Dodd. Mon père prendra volontiers le montant de la communication à sa charge, si j'en juge par ce pressant appel et cette image qui, soit dit en passant, m'avaient échappés l'un et l'autre, jusqu'à ce que McFee me les ait si obligeamment signalés.

Et le professeur d'anglais se dirigea vers la porte.

— N'ayez pas peur, reprit-il, je ne m'enfuirai pas. Vous me trouverez au téléphone, sur le palier du premier étage. Du reste, je vous invite tous à m'accompagner et à écouter la conversation, si le cœur vous en dit.

Il promena sur l'assemblée un regard circulaire qui s'arrêta sur McFee.

...Si Papa me dit quelque chose d'intéressant je vous en ferai part, cher compatriote.

McFee consultait un calepin. Il leva les yeux.

— Je compte téléphoner aussi, Mr. Harvey. Ce serait drôle si nous étions tous deux en quête du même renseignement.

Le professeur d'anglais ferma à-demi les paupières laissant à peine filtrer au travers l'éclair de ses yeux bleus.

— Vous commencez donc à vous faire une idée du véritable auteur du crime?

McFee sourit :

— Une idée? Peut-être...

CHAPITRE XVI

UN SCANDALE A L'ECOLE

La mort d'Irving Moss mit Craiglea en révolution. Ce fut en vain qu'on tenta de tenir en main les élèves. Un va-et-vient continu de policemen et d'automobiles, les remous de l'agitation ambiante auraient suffi à rendre impossible le maintien de la discipline scolaire. Et pour comble, les professeurs furent appelés un à un dans le bureau du directeur!

Il ne se trouva guère d'élèves qui ne fissent dans leur esprit un rapprochement entre le drame du jour et la mort d'Eric Moss. Des souvenirs se rapportant au premier événement affluèrent aux mémoires et prirent des proportions démesurées. Le petit Winch qui avait vu Irving quitter

le dortoir devint le héros du jour. Il ne se lassait pas de répéter son histoire à ses condisciples éblouis. L'air était plein de conjectures sanglantes.

Seul, John Lucas restait impassible dans ce bouillonnement. Pour lui, le petit Winch et tous les autres constructeurs d'hypothèses n'étaient que des amateurs. Le moment viendrait où le détective lui communiquerait la vérité, toute la vérité.

« S'ils savaient seulement ce que je sais, Winch et toute la bande », se disait-il, « ils ne feraient pas tellement les malins. »

Ainsi, quand-tous les élèves de sa division ergotaient indéfiniment sur le départ subit de « Nettle », à la suite du policeman. Lucas restait à part avec, aux lèvres un sourire à la Mona Lisa. Le carnet noir était ouvert devant lui, sur son bureau. Il y griffonnait des hiéroglyphes, quelque chose comme :

« frt nat zakwut quo ddle thle... »

La situation était maintenant tout à fait critique c'était l'heure de recourir au plus secret des chiffres.

La vie de l'école était complètement déréglée. Mrs. Dodd se vit confrontée avec la tâche de maintenir un peu d'ordre d'autant plus que son mari était toujours en conférence avec les autorités. Elle avait été beaucoup plus affectée par le deuxième crime que par le premier. Son visage empreint de bonté était tout tiré, son chignon plus croulant que jamais et elle s'agitait par toute la maison, donnant l'impression de ne venir à bout de rien; mais elle n'en accomplissait pas moins des miracles. Quand Mlle Santais s'évanouit, après son colloque avec Sir Wilfrid, Mrs. Dodd monta elle-même sur la brèche. Avec autorité, sinon avec une absolue compétence grammaticale, elle reprit la leçon de français abandonnée.

Jusqu'à Sophie qui avait été enrolée par son intrépide maman. Force lui avait été de s'improviser, à deux reprises, professeur de géographie en remplacement de Mr. Heath.

Aussi n'eut-elle pas le loisir d'arrêter son esprit sur les événements du matin avant la récréation. La soudaineté du drame l'avait laissée engourdie, mais, une fois les élèves lâchés dans la cour ensoleillée, Sophie alla s'étendre sur son lit, un mouchoir mouillé sur ses yeux brûlants.

Son père était enfermé dans son bureau avec les policiers. De temps en temps, des éclats de voix partaient du bureau situé à l'étage au-dessous et lui arrivaient par la fenêtre ouverte. Comme elle avait envie de parler à McFee... besoin de sentir auprès d'elle cette force, cette rassurante personnalité...

Toc, toc, à la porte... Sophie se redressa, pleine d'espoir; mais se laissa retomber en arrière comme sa mère entrait.

— Oh! c'est vous, maman. Y a-t-il du nouveau?

Mrs. Dodd s'assit sur le bord du lit.

— Non, mon enfant, non.

Sa voix était sans timbre lasse.

...Reposez-vous un peu. Nous allons avoir un tas de choses à faire. Ecrire aux parents, notamment, cet après-midi... pour annoncer que nous fermons l'école avant la fin du trimestre.

— Va-t-il vraiment falloir fermer? demanda Sophie qui s'assit sur son lit.

— Eh! oui, mon enfant, à moins que d'ici demain cette affaire soit éclaircie. Tout ce que nous pouvons espérer, c'est qu'en septembre, on

aura oublié. Lady Adela a déjà téléphoné de Saltmarsh, elle s'inquiète pour Norman. Je n'ai su quoi lui dire. Il y a eu aussi un télégramme de Mrs. Rogers.

— C'est incroyable ce que les mauvaises nouvelles se répandent vite...

— Oui, c'est vrai les autres parents ne vont pas tarder à demander des explications, eux aussi. Si seulement la police trouvait une piste sérieuse!

Mrs. Dodd se leva, s'efforçant de sourire.

...Mais il nous faut tenir bon, mon enfant. Je vais voir si Mlle Santais se sent assez bien pour faire son cours. Et vous, j'ai bien peur que vous ayez à vous charger des élèves de Mr. Nettleton. Je ne sais pas ce qu'il est devenu. Mais vous n'aurez pas besoin de vous donner beaucoup de peine, il suffira que vous leur fassiez la lecture, « Hamlet... Les chasseurs de lions » ou n'importe quel autre classique...

Sa mère partie, Sophie s'approcha du miroir et se donna un coup de peigne puisqu'il lui fallait prendre la classe de Mr. Nettleton... Mr. Nettleton! Comme elle était restée longtemps éveillée, la nuit dernière, à se demander et à se redemander ce que pouvait bien signifier cette étrange photographie de journal que Lucas avait découverte! Que le professeur d'anglais fut ou non mêlé à quelque sombre histoire, un fait était en tout cas certain : il était étranger... et, à ce titre, il faisait sourdre en elle un peu de cet émerveillement réservé jusqu'alors au seul McFee.

Etait-il vraiment sincère le jour où il lui avait demandé de l'épouser? Ou ne voyait-il en elle qu'un pion dans le jeu incompréhensible qu'il jouait? Et Mrs. Bernard-Moss? Quels étaient ses rapports avec cette trop charmante visiteuse d'Amérique? Quelle sarabande de pensées! La tête de Sophie se remit à lui faire mal.

Comme elle sortait de sa chambre, elle entendit sur le palier une voix familière et, cependant, un peu différente... Harvey Nettleton était assis à la petite table du téléphone et parlait avec beaucoup de surexcitation dans le récepteur : ... « Sûr... tout ce que vous voudrez... O. K., Pop... Et vous vous en occuperez immédiatement... Oui... N'oubliez pas de vous mettre en contact avec le père Bernard-Moss... Comment? oh! nom de nom! ne coupez pas!... Allô? Allô, New-York? Oui, vous nous avez coupés... Comment? Non... Tant pis... j'ai fini...

Il remit le récepteur en place et jeta un coup d'œil à Sophie qui le regardait avec saisissement.

...Hello! Vous arrivez juste un peu trop tard pour faire connaissance avec mon père.

— Votre père! Mais qu'est-ce que...

Il s'approcha d'elle, l'air très sérieux.

— Miss Dodd, j'ai quelque chose à vous dire.

— Je regrette.

Le visage de Sophie se ferma à ses mots.

...Mère m'a chargée de faire votre classe.

— Au diable la classe il faut que vous m'écoutiez. Oh! ne vous inquiétez pas... Cela n'a rien à voir avec la dernière fois...

Il lui prit le bras.

...Je suis dans un fichu pétrin. Il faut que vous m'aidiez. C'est votre chambre, n'est-ce pas? Nous pourrons y parler tranquillement.

Avant que la jeune fille eût le temps de se reconnaître, il la fit entrer dans la chambre, referma la porte et s'adossa contre.

...Bon. Pour commencer, je ferai peut-être bien de vous expliquer ce coup de téléphone...

— Inutile. Je sais que vous êtes Américain, si vous comptiez me l'apprendre...

— Ah! Je vois que vous êtes toujours très liée avec le portier!

— Pourquoi avec le portier?

Sophie était très maîtresse d'elle-même.

...En fait c'est Lucas qui a trouvé la photographie dans votre chambre. Vous ne devriez pas mettre vos élèves en pénitence chez vous, si vous ne voulez pas qu'ils fouillent dans vos affaires.

— Ainsi, le jeune Lucas tiendrait le grand premier rôle dans votre petit trio de limiers?

Les yeux de Harvey scintillaient d'amusement, mais ils redevinrent graves devant l'expression glacée de la jeune fille.

...Sophie vous n'allez pas croire...

— Je ne vois pas pourquoi j'aurais confiance en vous, dit Sophie en se dirigeant vers la fenêtre. Votre vie ici a été très mystérieuse, n'est-ce pas? Non seulement vous avez caché des choses à la police, mais vous me les avez cachées à moi aussi et... et...

Elle se tourna vers lui le regardant bien en face.

...et une fois, vous avez prétendu que vous m'aimiez...

Elle était très belle ainsi, une flamme de colère aux joues. Le jeune homme s'avança vers elle.

— Sophie, je...

— Non de grâce! ce n'est pas le moment de parler de nous. Il y a tellement d'autres choses...

— Mais il faut que je vous parle de moi, Sophie! Il lui saisit la main, la pressa brutalement.

...Dans quelques minutes, je vais être arrêté.

Sophie perdit le souffle.

— Vous...

— Oui, parfaitement. Arrêté, jeté en prison. Ce vieil imbécile de Pemberly m'accuse d'avoir assassiné Eric et Irving Bernard-Moss. Il ne l'a pas dit expressément, mais je l'ai bien vu dans ses yeux, D'une minute à l'autre, l'inspecteur Saunders va frapper à cette porte.

— Mais il y a McFee... il vous aidera...

— Aucune aide à espérer de votre ami McFee. Il ne peut pas plus que nous aller à l'encontre de la police... en admettant qu'il le souhaite.

Sophie le regardait. Derrière un voile de fumée de cigarettes, le visage d'Harvey était pâle, humble presque. Cette expression nouvelle le rendait plus attirant. Elle lui parla avec plus de douceur.

— Mais vous n'avez sûrement rien à voir là dedans.

Avec vivacité avec ardeur, il se mit aussitôt à lui répéter les explications qu'il avait, peu auparavent, fournies à la police. Quand il parla de son roman, les lèvres de Sophie s'entrouvrirent avec intérêt. Parfois, la jeune fille semblait sur le point de poser une question, mais Harvey continuait comme s'il avait eu peur que le temps d'achever lui manquât. Enfin, il se tut et il alluma une nouvelle cigarette.

La chambre semblait très silencieuse tandis que les deux jeunes gens se considéraient avec intensité.

— Je veux vous croire, dit Sophie à voix basse. Mais s'il n'y avait pas d'autre mystère, pourquoi ne m'avoir pas tout dit plus tôt?

Nettleton regarda ses ongles :

— Vous ne sembliez pas tenir à moi. Alors pourquoi vous aurais-je ennuyé avec mes petits secrets?

— Et puis, il y a encore quelque chose...

— Myra Bernard-Moss?

Sophie rougit.

— Oui, votre attitude m'a semblé bizarre...

— Bizarre? Absolument pas! Mrs. Bernard-Moss m'a reconnu quand je lui ai été présenté sur le terrain de jeux et elle a eu la gentillesse de ne pas me trahir.

— Vous l'avez connue aux Etats-Unis?

Harvey passa la main sur ses yeux.

— Oui. Pour ne rien vous cacher, elle a été mon premier amour... Mais qui n'a rien eu de très sérieux. Nous nous étions embarqués tous les deux dans une folle entreprise de théâtre d'avant-garde, mais maintenant qu'elle a épousé un magistrat, elle tient beaucoup à ne pas laisser savoir qu'elle a fait autrefois du théâtre... Voyez-vous, elle a des ambitions mondaines.

— C'est, sans doute, pour cette raison qu'elle était chez vous, la nuit où Eric fut assassiné? demanda Sophie avec une ironie inconsciente.

Nettleton parut surpris.

— Notre portier semble avoir fait les choses à fond, dit-il.

Puis avec un sourire :

...Ou est-ce encore à Lucas que je suis redevable de ce bon office?

La jeune fille fit un signe affirmatif en souriant aussi.

— Myra a gardé des habitudes assez libres, contractées au cours de sa vie d'artiste, expliqua Harvey, mais elle demeure, sous ces apparences aussi froide et respectable que la cathédrale de Saltmarsh. Votre mère lui avait fait visiter l'établissement et elle savait où me trouver pour me parler un peu seul à seul. Avouez que j'aurais été plutôt mufle en signalant à la police la charmante visite qu'elle m'a faite en toute spontanéité...

Sophie jeta un coup d'œil vers la porte.

— Vite! Vous avez dit que vous aviez besoin de mon aide? Que puis-je faire?

— Je n'ai plus le temps de vous l'expliquer. et je vous compromettrais en restant chez vous.

Harvey ouvrit la porte et entraîna la jeune fille hors de la chambre.

...Pour l'amour du ciel, dit-il d'une voix altérée comme l'inspecteur Saunders et un policeman apparaissaient au bout du corridor, faites du charme à l'inspecteur afin qu'il nous laisse cinq minutes seuls. Je me moque d'être arrêté, mais...

Sa voix ne fut plus qu'un murmure.

...Je crois que j'ai une idée.

Il fut interrompu par Saunders :

— Je regrette, Mr. Nettleton... c'est-à-dire, Mr. Harvey, dit-il, mais je suis obligé de vous arrêter pour avoir violé la loi de 1922, concernant la réglementation du travail des étrangers. Sir Wilfrid désire que vous me suiviez à Saltmarsh le plus tôt possible.

CHAPITRE XVII

LES RIVAUX

— Très bien, Inspecteur, répondit Harvey avec calme. Miss Dodd...

Il se tourna vers Sophie avec une politesse exagérée.

...Il faut que je vous prie d'être assez aimable pour vous charger de ma classe, pendant que je serai... retenu à Saltmarsh.

— Oh! mon Dieu! fit Sophie avec une moue de consternation presque théâtrale. Je ne saurai jamais m'en tirer! Expliquez-moi au moins un peu ce qu'il me faudra faire...

— Je doute que ce soit possible, dit Harvey. Nous ne pouvons faire attendre Sir Wilfrid.

— Ne pouvez-vous nous accorder dix minutes? demanda Sophie avec une détresse bien simulée. Les livres de devoirs à donner sont là, dans la salle de musique et...

— Je regrette, interrompit l'inspecteur, mais...

— Oh! je vous en prie, Mr. Saunders! Nous avons « tant » d'ennuis déjà...

Sophie semblait avoir hérité soudain de l'aptitude de sa mère à parler avec des effets d'italique.

...Ce ne serait pas bien d'interrompre encore le travail des enfants... Ne consentirez-vous « vraiment » pas à laisser Mr. Nettleton me donner quelques indications?

— Mon Dieu...

Sans aucun doute, l'inspecteur faiblissait.

— Cela ne prendra pas dix minutes. La salle de musique est juste au fond du couloir.

— Bien Miss Dodd.

Le brave Saunders qui avait connu Sophie toute petite cligna gravement de l'œil pour montrer qu'il n'était pas dupe de cette histoire de travaux scolaires.

...Mais je ne vous accorde pas plus de dix minutes.

Il tira de son gousset une énorme montre.

Sophie et Harvey coururent à la salle de musique. Avant presque de fermer la porte, le jeune homme tout haletant, commença de parler :

— Ecoutez, vous avez suivi d'assez près tout ce qui s'est passé ici... Avez-vous assez confiance en moi pour me résumer le plus vite possible ce que vous savez et ce que j'ignore? Je voudrais voir si cela colle avec mon idée.

Sophie eut un moment d'hésitation. Serait-ce trahir McFee que de raconter au professeur d'anglais les quelques détails que lui et elle avaient découverts ensemble?

Elle regarda Harvey dans les yeux... ces yeux bleus si sérieux... et, avant de se rendre compte, elle se mit à raconter tout ce qu'elle savait sur la mort d'Eric Moss : les pérégrinations nocturnes de Lucas, l'histoire des Heller, les mystérieuses allées et venues de Mlle Santais...

Elle ne fut interrompue qu'une fois : quand elle parla de l'infirmière en gris de Lucas. Harvey s'exclama, surpris :

— Il est certain, ce gosse, d'avoir entendu un bruissement de jupe?

— Il l'a affirmé et il est loin d'être sot.

Quand elle eut terminé, le professeur d'anglais resta immobile, comme perdu dans ses pensées.

— Cela cadre, murmura-t-il enfin. Oui... A un seul détail près... Quant à cette histoire Santais!

— Vous ne pensez tout de même pas que...

— Je ne pense rien. Je n'en ai pas le temps... Il nous faut agir maintenant, et vite!

— Mais que puis-je faire?

— Ecoutez, Sophie, la solution du mystère est en Amérique. Je viens de parler avec mon père. J'attends de lui un câblogramme très important, aujourd'hui ou demain. Je vous demande de monter la garde et de le prendre. Ensuite, vous me téléphonerez au bureau de police. Il faudra vous débrouiller pour me joindre. Si je ne me trompe fort, d'autres personnes recevront aussi des câblogrammes, demain. Si vous pouviez les intercepter, je crois qu'ils nous donneraient la clef du mystère.

— Mais je ne pourrai pas...

— Si, vous pourrez, insista-t-il. C'est une question de vie ou de mort et ma seule chance de m'innocenter.

Les yeux de Sophie se voilèrent.

...Autre chose. Je vous ai dit que la solution du problème se trouve sans doute en Amérique. Ces hebdomadaires qui sont chez moi constituent, mon père excepté, notre unique lien avec Outre-Atlantique. Ne pourriez-vous les parcourir pour voir s'ils ne contiennent pas quelques renseignements?

— Quel genre de renseignements?

— Oh! je ne sais pas. Lucas y a bien trouvé quelque chose sur le compte des Heller.

— Bien je ferai de mon mieux.

Des pas dans le couloir. Sophie courut prendre un livre sur une étagère, tout en disant très haut :

— J'ai compris... le complément, le sujet, l'attribut et ensuite...

Elle n'acheva pas sa phrase car Harvey, qui l'avait suivie, lui tournait doucement la tête vers lui et la baisa sur les lèvres. Quand la porte s'ouvrit devant l'imposant Saunders, il s'était déjà écarté et disait avec calme :

— Au cas où vous auriez quelques difficultés, je ne doute pas que l'inspecteur ne me permette de répoindre à un coup de téléphone venant de vous.

. . . . . .

Comme le bruit des pas allait décroissant dans l'escalier, Sophie resta un moment indécise. Un ressort semblait avoir cédé dans son cerveau et, petit à petit seulement, ses pensées reprirent un peu de cohésion. Alors, elle s'élança chez Harvey Nettleton, se saisit du paquet de journaux qui était sous l'armoire et revint chez elle.

Elle venait juste de glisser tout le tas sous son lit quand sa mère entra.

— Sophie, mon petit, Mrs. Bernard-Moss s'est un peu reposée dans ma chambre. Elle se sent plus solide et désire retourner à l'auberge.

Elle attend un câblogramme de son mari. Si vous vouliez l'accompagner... Elle est bien ébranlée, la pauvre femme.

— J'y vais, maman, dit Sophie, la pensée ailleurs.

Elle n'était pas fâchée, après tout d'avoir l'occasion de quitter l'atmosphère étouffante de l'école. Elle descendit dans le hall.

Bientôt Mrs. Bernard-Moss descendit l'escalier au bras de Mrs. Dodd. L'œil critique de Sophie distingua aussitôt un touche de rouge soigneusement posée sur chacune des joues de l'affligée.

— C'est très gentil de votre part, Sophie... Je suis désolée de vous déranger.

— Mais vous ne me dérangez pas du tout. Un peu d'air nous fera, au contraire, du bien à toutes deux.

Elles se mirent en route, Sophie, fraîche et charmante comme une fleur sauvage des prairies anglaises, Myra Bernard-Moss, belle et exotique comme un lotus.

Elles avaient à peine eu le temps d'échanger quelques paroles embarrassées quand McFee les rattrapa. Il insista pour les accompagner jusqu'au « Compas Marin ».

— Je suis, dit-il avec un regard de compassion vers l'Américaine, désolé de ce qui s'est passé. J'ai l'impression de n'avoir pas fait mon devoir vis-à-vis de votre mari et de vous-même. J'ai agi pour le mieux... Mais ils ont été plus forts que nous...

Les doigts de Mrs. Bernard-Moss se serrèrent sur le bras du détective où elle s'appuyait déjà.

— Il ne faut pas vous faire de reproches. Nous avons agi pour le mieux... Mais n'en parlons pas pour l'instant... Je ne peux pas le supporter.

Ils gardèrent le silence jusqu'à l'auberge. Le petit salon de Mrs. Bernard-Moss était au rez-de-chaussée, ses portes-fenêtres ouvraient sur une cour pittoresque. En y entrant, Sophie entendit des voix d'hommes qui commentaient dans le bar, le nouveau drame de l'école. Frissonnante, elle ferma la porte.

Mrs. Bernard-Moss proposa des rafraîchissements, mais personne n'accepta. Sophie était pressée de revenir seconder sa mère. Enfin, elle reprit avec McFee le chemin ombragé qui menait à l'école.

— Savez-vous ce qui est arrivé à Harvey? commença Sophie.

McFee eut un signe de tête.

— Je regrette, mais ce n'est pas ma faute. Il est préférable qu'il soit à l'écart pour l'instant.

— Mais, personne ne peut le croire coupable.

— Personne n'est arrivé à mettre sur pied une hypothèse solide. Il ne faut pas oublier, néanmoins, que du point de vue de Sir Wilfrid, il a enfreint la loi.

Sophie, l'observant tandis qu'il parlait, constatait que sa voix accusait de la fatigue, que son visage rude était creusé, son expression abattue. C'était peut-être la fin de sa carrière, ce second crime...

— Miss Dodd...

La voix du détective coupa le fil de ses réflexions.

...Je sais que j'ai toutes les apparences d'un incapable dans cette affaire; mais je ne veux pas que vous — vous surtout — me teniez pour battu.

Sophie leva les yeux sur lui avec sympathie. Ele pensa qu'un peu d'humilité ne lui allait pas mal. Comme à Harvey, une heure plus tôt...

— Mais non, vous n'êtes pas battu, murmura-t-elle.

— J'ai quelque chose à tenter hors de l'école, ce soir. Je me demandais si vous ne pourriez pas m'aider.

Sophie se souvint avec mélancolie de sa promesse à Harvey. Elle se souvint de ses pauvres parents s'efforçant en vain de tenir en main les élèves, avec un personnel si fâcheusement diminué.

— C'est qu'il me faut rester à la maison, ce soir, dit-elle. Je ne peux guère laisser mes parents seuls, à un pareil moment. Mais, si c'est important...

— Non ce n'est pas très important. Je comprends votre situation... Et merci, pour votre confiance en moi.

Son bras touchait légèrement l'épaule de la jeune fille et, durant un instant, il plongea le regard de ses yeux sombres dans le beau regard gris qui se levait sur lui.

...D'ailleurs, ce n'est pas une besogne absolument sans danger et, maintenant que j'y pense, je ne vous aurais pas laissé accepter, même si cela vous avait été possible.

Sophie s'arrêta au bas des marches du perron de l'école.

— J'ai, moi aussi, une petite besogne en train, murmura-t-elle et, s'il en sort quelque chose, je vous avertirai immédiatement.

Comme elle parlait, la sonnerie du téléphone retentit.

— Oh! excusez-moi, il faut que j'aille voir qui c'est, dit-elle. Sans doute, encore des parents...

McFee gravit les degrès à sa suite.

...Allô... Allô... Mrs. Bernard Moss? Oui... Vous voulez parler à McFee? Un instant... Il est là.

Sophie tendit le récepteur au détective.

— Allô? Oui, c'est moi, McFee... Vous êtes sûre de l'avoir perdu?... Où? Il était dans votre sac quand vous vous reposiez dans la chambre de Mrs. Dodd... Merci de m'avoir averti.

Il remit l'écouteur en place et se tourna vers Sophie avec un curieux sourire.

...Juste ce que je pensais, murmura-t-il. Après onze heures, ce matin, quelqu'un a volé le revolver de Mrs. Bernard-Moss, ici, à l'école.

CHAPITRE XVIII

« IL EST UNE TAVERNE DANS LA VILLE ».

Le reste du jour fut une manière de cauchemar pour les adultes de l'école. Pour les enfants, ce fut une sorte de congé exceptionnel. Tandis que des maîtres irritables vaquaient, comme ils pouvaient, à leurs occupations, les élèves bouillonnants d'énervement ne tenaient pas en place. Le bruit courait parmi eux que McFee n'était pas un portier mais un détective déguisé. Dereck Pemberly avait vu Mr. Nettleton jeté dans une automobile par son père aidé de deux policemen. Plus de doute : un crime avait été commis parmi eux, plus phénoménal que les plus sensationnels épisodes de leurs romans policiers

favoris! Chaque élève attendait avec impatience le moment d'être appelé comme témoin.

Mais encore une fois, le côté dramatique de l'affaire ne prenait pas le même tour pour les grandes personnes. Mr. et Mrs. Dodd avaient passé la journée à écrire des letrres qui représentaient peut-être la fin de leur carrière scolaire. Les professeurs luttaient sans espoir de vaincre contre des classes rétives à toute discipline. Mr. Heath semblait le plus épuisé de tous. Son teint bronzé tournait à l'ocre, ses épaules avaient perdu leur carrure militaire. Rien qui évoquât un calembour n'était sorti de ses lèvres, de tout le jour. Seule la perspective d'aller passer la soirée au « Compas Marin » semblait le réconforter un peu.

Mlle Santais, elle, semblait remise de son indisposition du matin. Elle montrait même une énergie certaine, encore qu'un peu fiévreuse.

Après de consciencieux efforts, il lui avait fallu renoncer à empêcher les élèves de parler du crime et elle leur avait permis de le faire — à la condition qu'ils s'en tirent en français. D'où une abominable cacophonie de jeunes voix, un brouhaha dont l'étrangeté s'accordait bizarrement avec l'atmosphère de désordre et d'inquiétude.

Le seul Lucas demeurait imperméable à l'effervescence générale : son crayon courait sur les pages du carnet noir, sans qu'il prêtât aucune attention à la folle conversation qui bourdonnait à ses côtés :

— Croyez-vous que Moss cadet a vraiment été assassiné... Comment?... Pemberly prétend que Nettle a été arrêté par son père...

Le tapage devint presque assourdissant quand la porte s'ouvrit et qu'on vit McFee paraitre. Aussitôt, un silence de mort tomba sur les rangs des petits garçons. Il gagne la chaire, suivi par des yeux brillants de curiosité.

— Mademoiselle, dit-il tout bas, puis-je vous parler un instant, dans la pièce à côté?

Mlle Santais leva sur McFee des yeux profondément cernés.

Elle se leva hésitante.

— Je ne peux laisser ces enfants tout seuls. Ils sont très dissipés, ce soir.

— Oh! cela peut s'arranger...

McFee promena un regard inquisiteur sur les élèves. Son regard rencontra enfin celui de Lucas. Le détective fit signe au petit d'approcher.

Comme Lucas se dirigeait vers la chaire, son cœur lui gonflait la poitrine. Peut-être avait-il choisi ce moment pour proclamer devant les autres comment lui, Lucas, avait contribué à résoudre un mystère en apparence insoluble?

Mais il fallut en rabattre.

— Lucas, dit McFee d'une voix brève, j'ai besoin de parler avec Mlle Santais, dans la pièce voisine. Vous êtes un des plus grands. Je vous demande de maintenir l'ordre pendant l'absence de votre professeur et de l'appeler immédiatement, s'il y a du grabuge.

— Oui, McFee... Monsieur.

— Bon.

McFee prit le chemin de la porte, au milieu d'un silence inouï, si l'on peut dire. Mlle Santais allait sortir derrière lui quand une petite voix flûtée lança d'un des bancs du fond :

— Il va arrêter Mademoiselle!

Il y eut quelques éclats de rire mal étouffés puis, comme la porte

se refermait, la voix de Lucas, assis derrière la chaire, s'éleva, magistrale :

— Fermez votre bouche, Winch! Un peu de silence!

. . . . . .

Sans un mot. Mlle Santais s'assit devant un des pupitres de la classe voisine et leva sur McFee un regard sombre :

— Vous désirez?

— Vous parler, oui.

Le ton du détective était sérieux, son débit rapide.

— Vous reconnaîtrez que j'ai été beau joueur avec vous, au sujet de ce que vous savez? Je n'en ai soufflé mot à personne.

Mlle Santais eut un signe d'assentiment.

....Je vous ai dit que j'aurais sans doute besoin de votre aide. J'en ai besoin maintenant. C'est au sujet de Mrs. Bernard-Moss.

Les pupilles de Mlle Santais se dilatèrent.

— Oui? fit-elle.

— Je me trouve savoir qu'elle court un grand danger. Je ne voudrais pas l'effrayer. Elle a déjà été assez secouée aujourd'hui.

— Et qu'ai-je à voir là dedans?

Des glaçons semblaient cliqueter dans la voix de la maîtresse de français.

— Voici. Il faut absolument que je pénètre chez Mrs. Bernard-Moss, ce soir. Et il faut que vous m'aidiez.

— Comment?

— Après neuf heures, une fois les élèves au lit, nous irons à l'auberge. Moi, je resterai dehors, devant les portes-fenêtres qui ouvrent sur la cour de derrière. Vous demanderez à voir Mrs. Bernard-Moss et vous vous débrouillerez pour l'entraîner hors de son petit salon aussi vite que possible. Sous le prétexte que vous voudrez.

Mlle Santais haussa ses épaules minces.

— Cela ne me paraît pas très régulier.

— Il n'est pas régulier, non plus, d'obtenir un emploi en donnant une fausse identité, Miss Wilkinson. Il s'agit d'un cas de vie ou de mort. Evidemment, je pourrais avoir recours à un policeman, mais, comme je vous l'ai déjà dit, je ne veux pas effrayer Mrs. Bernard-Moss étant donné l'état nerveux où elle se trouve. De plus, c'est de vous que j'entends me servir.

La maîtresse de français haussa de nouveau les épaules.

— Je n'ai sans doute pas le choix, fit-elle. C'est donc entendu. Maintenant, il y a une question que j'aimerais vous poser. Qu'a-t-on fait de Mr. Nettleton?

L'ébauche d'un sourire flotta autour des lèvres de McFee.

— Ne vous inquiétez pas au sujet de Nettleton, dit-il. Vous savez aussi bien que moi qu'il ne lui arrivera rien de pis que ce qu'il mérite.

. . . . . .

Peu après le dîner, la pluie commença à tomber. Il n'y eût bientôt plus de poussière dans les sentiers de Craiglea et de petites mares boueuses se formèrent près du portail de l'école.

Neuf heure sonnèrent. A la jonction de l'allée de l'école et de la route de Saltmarsh, une femme menue, en imperméable noir, se tenait recroquevillée sous les ormeaux. Elle sortit de l'ombre quand un homme de haute taille qui venait de l'école s'approcha.

— C'est vous? Parfait.

McFee secoua la pluie de ses épaules.

...Alors, en route, mais prenons par les chemins de traverse, car il est inutile qu'on nous voie.

Ils prirent donc à travers prés, rapidement et sans rien dire. L'herbe mouillée frôlait leurs pieds. Bientôt les lumières du village clignotèrent devant eux. Empruntant toujours des chemins détournés, ils atteignirent les derrières de l'auberge et s'arrêtèrent un instant à l'ombre d'écuries abandonnées. Le bruissement régulier de la pluie enveloppait tout. McFee saisit le bras mince de la maîtressee de français et, lui désignant les fenêtres éclairées :

— Cette lumière, la plus éloignée, vient de la salle commune; l'autre, plus près, est celle du petit salon de Mrs. Bernard-Moss. Mais peut-être que Mrs. Bernard-Moss n'y est pas... Allons voir. Il avança d'un pas mais s'arrêtant soudain :

...Vous savez ce que vous allez lui dire? N'oubliez pas que j'ai besoin de rester dans la pièce pendant un bon quart d'heure.

— Oui.

Il y avait de la malice dans la voix de Mlle Santais.

...Je viens la voir de la part de Mr. Nettleton.

— Bon.

A la faveur des ténèbres qui s'épaississaient autour des murs de la vieille auberge, ils s'approchèrent des fenêtres ouvertes de Mrs. Bernard-Moss.

McFee et Mlle Santais, arrivés tout contre les vitres du petit salon voyaient à travers les longues feuilles humides de l'aspidistra, posé devant la fenêtre, Mrs. Bernard-Moss allongée sur un divan, en charmant négligé mauve, un magazine aux doigts.

McFee tira sur la manche de l'imperméable noir et, se penchant vers Mlle Santais, il lui dit à l'oreille :

— Tout va bien. La porte-fenêtre est ouverte, je pourrai entrer. Vous faites le tour, pénétrez par la grande porte et demandez Mrs. Bernard-Moss.

Mlle Santais resta un moment immobile, la face tournée vers le paisible tableau qu'offrait, dans son petit salon, Mrs. Bernard-Moss. Puis, elle s'éloigna sur la pointe des pieds.

— Nom de nom! marmotta McFee.

On venait d'ouvrir à toute volée la porte de la salle commune et un grand demi-cercle de lumière s'étalait dans la cour. Au milieu de cette flaque rutilante se tenait Mr. Heath, seul, un brin titubant. Il avança d'un pied mal assuré et fit halte. Impossible de deviner s'il avait aperçu ou non la silhouette du détective collée contre le mur. Egalement impossible de dire ce qu'avait vu Mrs. Bernard-Moss qui se souleva sur son divan pour regarder à travers sa fenêtre, au delà du feuillage de l'aspidistra.

Les voix qui sortaient de la salle commune étaient maintenant très bruyantes — si bruyantes qu'elles étouffèrent un son qui déchira soudain l'obscurité. Quelque part — dans le cercle lumineux presque — un coup de revolver était parti avec un bruit d'explosion étouffée. Puis, il y eut un cri de douleur.

— Oh, mon Dieu!

McFee vacilla contre le mur de brique, puis, avec une faible plainte, il tomba.

— Qu'est-ce que c'est?

L'Américaine ouvrait la porte-fenêtre toute grande. Ses yeux s'écarquillèrent d'abord sur le paysage ruisselant puis, s'abaissant, entrevirent le corps étendu de McFee.

...Au secours! Au secours!

D'un bond, elle fut dehors, son peignoir mauve tout flottant dans l'air de la nuit; elle s'agenouilla près de la forme inanimée et tirailla maladroitement sur le col du détective.

Elle se mit à crier : Ils l'ont tué! Ils l'ont tué!

Dans l'auberge, les consommateurs continuaient à chanter à plein gosier. Ils n'avaient rien entendu et leur joyeuse cacophonie semblait narguer les cris de Mrs. Bernard-Moss.

Mrs. Bernard-Moss se retourna en tressaillant. Le gravier craquait légèrement derrière elle, un homme s'approchait! Mr. Heath!

— Portez-le chez moi, vite! supplia Mrs. Bernard-Moss.

A eux deux, ils traînèrent le corps dans le petit salon et refermèrent la porte-fenêtre. La chemise du détective était tachée de sang à l'épaule gauche. Mr. Heath s'attaqua aux boutons qui lui résistèrent. Mrs. Bernard-Moss trempa son mouchoir dans l'eau et se mit à bassiner le front de McFee. Un instant son regard croisa celui du professeur de mathématiques mais on frappait à la vitre à petits coups d'abord et puis à coups plus forts, enfin à coups si violents qu'ils ébranlaient toute la porte- fenêtre.

— Ouvrez! Ouvrez donc!

Heath alla ouvrir la porte — non sans mettre en danger le pot contenant l'aspidistra. Sombre et décidée, Mlle Santais apparut dans son imperméable luisant.

— Que se passe-t-il? J'ai entendu un coup de feu...

Elle vit McFee, et bouscula Mr. Heath pour s'approcher du détective. Elle se mit aussitôt en devoir d'arrêter le flot de sang qui coulait d'une plaie assez laide que McFee avait à l'épaule.

...Vite, Mr. Heath, du cognac. Il est seulement évanoui. La balle n'a pas touché le cœur, il n'est pas mort.

Aussitôt arrivée, la maîtresse de français prenait en main la situation.

...Vous, Madame, dit-elle à l'Américaine affolée, de la teinture d'iode. Vite.

Ni Mr. Heath, ni Mrs. Bernard-Moss ne manifestèrent de surprise à cette soudaine apparition de Mlle Santais. Bien contents, sans doute, de se laisser diriger, tous deux s'empressèrent de quitter la pièce comme il leur était ordonné.

Avec une sureté de main presque chirurgicale, Mlle Santais s'occupa de la blessure. Les paupières de McFee battirent; il ouvrit à-demi les yeux.

— Que s'est-il passé? murmura-t-il.

— Quelqu'un a tiré sur vous.

— Sommes-nous seuls.

— Oui.

Par un effort quasi-surhumain, le détective parvint à s'asseoir.

— Ne vous tourmentez pas à mon sujet, dit-il. Je ne suis pas touché sérieusement. Aidez-moi à me mettre debout... Ensuite, faites le guet à la porte et avertissez-moi si on vient.

Docile, Mlle de Santais passa un bras autour de la taille de McFee qui parvint à se relever; il lui désigna alors la porte. Elle alla se mettre en faction. McFee décochait des regards par toute la pièce.

En vacillant, il gagna la porte-fenêtre et jeta un coup d'œil derrière les rideaux. Puis, il releva du pied un coin du tapis et le remit en place.

...Diable! marmotta-t-il.

Mlle Santais le vit s'approcher de l'aspidistra.

...Je l'ai! cria-t-il.

— Quoi? Qu'est-ce que vous avez?

Mlle Santais s'approcha en courant. A demi enfoncé dans la terre du pot, se trouvait un mignon petit revolver à crosse de nacre.

McFee extirpa le bibelot avec précaution.

— Il est encore chaud, murmura-t-il.

— Mais qu'est-ce que c'est? souffla Mlle Santais.

McFee lui jeta un regard étrange, scrutateur.

— Ce que c'est? C'est le revolver qui vient de m'envoyer une balle. Le revolver de Mrs. Bernard-Moss. Celui qu'on lui a volé, ce matin, à l'école.

Il glissa l'arme dans sa poche. La porte s'ouvrait devant Mrs. Bernard-Moss qui apportait un flacon de teinture d'iode et une bande de pansement.

— Oh! Mr. McFee, s'écria-t-elle, je suis bien contente que vous ne soyez pas gravement blessé! Mais... Croyez-vous indiqué de vous tenir debout?

Mr. Heath arrivait à son tour.

...J'apporte un verre de cognac bien tassé.

Mais personne ne prenait garde à lui. La maîtresse de français se penchait sur l'épaule gauche de McFee et Mrs. Bernard-Moss se tenait, très sérieuse, à côté d'elle.

...Pas d'amateurs pour le cognac?

D'une main tremblante, Mr. Heath porta le verre à ses lèvres.

...Adjugé. A ma santé, alors! Et si quelqu'un en veut d'autre, qu'il se dépêche. L'heure de la fermeture va sonner.

Mais on continua à ne prendre nullement garde à lui. Dehors, dans les ténèbres, une horloge dans le village se mit à sonner dix heures.

CHAPITRE XIX

MAUVAISES NOUVELLES

Le jour suivant était un samedi. Au petit déjeuner, Mr. Dodd annonça que toute l'école partirait en excursion à la Combe de Saltmarsh. Il y aurait un pique-nique, on passerait la journée entière dehors. Dans leur enthousiasme les élèves oublièrent en partie les sérieux problèmes de l'heure et les classes du matin furent, en conséquence, un peu plus calmes que celles de la veille.

McFee s'était levé de bonne heure bien qu'ayant souffert pendant la nuit. Sophie lui proposa de l'accompagner au cabinet du Dr. Woodhouse. Il la remercia mais refusa. Il avait trop à faire, dit-il. Il lui fallait se rendre à Saltmarsh pour parler sans retard à Sir Wilfrid. Une fois en ville, il passerait voir un médecin, s'il en avait le temps. Avant de partir il fit à sa collaboratrice un récit abrégé des événe-

ments de la nuit précédente et laissa entendre que mieux valait en parler le moins possible et faire passer sa blessure pour un accident.

Il y avait presque une lueur de triomphe dans ses yeux lorsqu'il prit congé de la jeune fille. Dans le grand hall, il rencontra Mr. Dodd qui sortait aussi, un paquet de lettres à la main. Il allait expédier ces missives aux parents, expliqua-t-il, pour annoncer que l'école fermerait quinze jours avant la date habituelle.

McFee le regarda d'un œil compatissant.

— Et si on éclaircissait aujourd'hui toute l'affaire, demanda-t-il tranquillement. Serait-il indispensable encore que vous fermiez votre école?

— Non... Je ne le crois pas, dit l'autre, surpris. Si je pouvais prouver aux parents que leurs fils ne courent absolument aucun danger, je crois que ma réputation... Mais vous ne prévoyez pas une arrestation?

— Mon Dieu...

Le détective eut un sourire à fleur de lèvres.

...Une arrestation, il est peut-être un peu tôt pour en parler. Mais je pense pouvoir vous offrir du nouveau avant peu. Je désire qu'il y ait, aujourd'hui à deux heures, une réunion à laquelle vous assisterez ainsi que tous les membres du corps enseignant. Sir Wilfrid et Saunders en seront aussi.

— Tous les membres du corps enseignant! Mais c'est que Mlle Santais et Mr. Heath doivent accompagner les élèves à la Combe de Saltmarsh.

— Je regrette, Mr. Dodd, mais je tiens à ce que tout le monde soit présent. Est-ce que quelqu'un d'autre...

— Mais oui... Vous ne tenez pas, à la présence de ma femme? Je pense qu'elle et Mrs. Blouser pourront se charger des enfants.

Le directeur allait s'éloigner quand McFee le retint en lui posant une main sur l'épaule.

— Excusez-moi, mais il serait peut-être bon d'attendre pour mettre ces lettres à la poste que la petite réunion en question ait eu lieu. Qui sait? Peut-être sera-t-il alors inutile de les expédier...

Sans un mot de plus. il sortit. De sa fenêtre, Sophie le vit partir. Elle avait allégué un violent mal de tête afin de s'enfermer dans sa chambre et de parcourir les journaux américains d'Harvey. Elle n'avait pas pu la nuit dernière... Elle était trop fatiguée.

Ils étaient là devant elle, étalés maintenant et elle les scrutait avec fièvre. Des images désordonnées de la trépidante vie américaine défilaient sous ses yeux. L'heure du déjeuner n'était pas loin quand Sophie déplia le dernier journal — vieux d'une quinzaine de jours environ. Le nom de Heller soudain lui apparut — dans un sinistre petit entrefilet tassé au bas d'une page.

« Assassinat du frère de Bruno Heller.

« Le cadavre sans tête récemment trouvé dans East River a été « identifié aujourd'hui par sa famille comme étant celui de Franz « Heller, frère de Bruno Heller, le célèbre agitateur condamné à mort, « l'hiver dernier, par la Cour d'Assises du Minnesota. L'identité a été « également prouvée par les vêtements qui couvraient le cadavre. « La police croit que l'homme avait été tué avant qu'on le jetât dans « la rivière et que la mort remonterait à deux mois environ ».

Les doigts tremblants, Sophie découpa l'entrefilet. Elle le relisait encore tout effarée quand elle aperçut, du coin de l'œil, un petit télégraphiste à bicyclette dans l'allée menant à l'école.

— Le câblogramme!

Sophie courut à la porte d'entrée. Le télégraphiste lui tendit deux plis orange.

— Y a-t-il des réponses, Miss?

— Non... Merci, vous pouvez partir.

A toute vitesse, elle gravit l'escalier et se saisit du téléphone de l'étage.

...Allô? Je voudrais parler à l'inspecteur Saunders... Oh! Mr. Saunders, c'est vous!

Sa voix tremblait, mais elle parvint à l'affermir.

...Puis-je dire un mot à Mr. Nettleton? Sa classe me donne tellement de mal, si vous saviez!

— J'aurais cru les classes finies, le samedi à midi, Miss... Néanmoins, je vais voir si c'est possible...

Un silence s'ensuivit, entrecoupé de bourdonnements et de décharges au bout du fil.

— Non, non, pas encore... Ne coupez pas.

Une éternité... Enfin, la voix d'Harvey Nettleton.

— Bonjour, Miss Dodd. Alors ces devoirs de grammaire... Les avez-vous vu venir?

— Oui. On vient d'en apporter deux. Faut-il vous lire le vôtre d'abord?

— Oui, s'il vous plaît, répondit le professeur d'anglais d'un ton soigneusement détaché.

Sophie ouvrit une des dépêches posées sur ses genoux et commença de lire :

— 10... 9... 7... Oh! mon Dieu, ce n'est pas le bon! Un instant...

— Tout va bien, Sophie, dit Nettleton, cette fois d'un ton naturel. Saunders est un brave type. Il vient de cligner de l'œil et de partir. Vous pouvez y aller carrément.

Sophie ouvrit le second câblogramme et le lut de bout en bout, cette fois-ci. Sa lecture fut suivie d'un silence si prolongé qu'elle crut la communication coupée. Enfin, elle entendit de nouveau la voix d'Harvey :

— Mon Dieu! J'aurais vu juste alors!

Les yeux de Sophie étaient fixes, sans vie.

...Non, non... C'est impossible... C'est effroyable.

— Et l'autre câblogramme?

— Oui, oui... Il est bien adressé à... mais il est chiffré.

— Il faut absolument arriver à comprendre ce qu'il dit. Absolument. Ne pouvez-vous y parvenir?

— Non. Je ne lui trouve aucun sens. C'est une série de chiffres. Et, de toute façon, le temps manque... Maman m'a dit que McFee a organisé une réunion pour cet après-midi, à deux heures. Il semble tout savoir, lui aussi...

— Mais il ne peut pas savoir ces nouvelles-ci. Il faut absolument que nous arrivions à déchiffrer ce que contient ce câble. Quelqu'un vous a-t-il vu le prendre?

— Non.

— Bon. Eh bien! faites-en vite une copie et donnez-la au petit Lucas. Peut-être pourra-t-il en tirer quelque chose. C'est une chance

à courir, à un million contre un... J'ai vu un de ses carnets. Il paraît s'intéresser aux cryptogrammes et aux codes secrets.

— Bien. Je vais le faire.

Sophie parlait d'une voix altérée.

— Y a-t-il du nouveau?

— McFee... Quelqu'un a tiré sur lui et a failli le tuer... hier soir.

Sophie conta brièvement ce qui s'était passé la veille.

— Oui... oui... disait Harvey, très agité. C'est tout?

— Non...

La jeune fille tira de sa poche l'article qu'elle venait de découper dans le journal et le lui lut.

Quand elle eut fini, une exclamation étouffée se fit entendre au bout du fil.

— Fichtre! Vous devriez montrer cela à McFee immédiatement — avant la réunion de cet après-midi. Sophie... Il faut ab-so-lu-ment que vous me fassiez sortir d'ici... On ne me reproche que d'avoir enfreint cette maudite loi sur la protection du travail. C'est une question de cautionnement. Avez-vous un peu d'argent?

— Treize livres à peu près à la Caisse d'Epargne.

— J'ai peur que ce ne soit pas assez...

Elle l'entendit rire.

...Pourtant, il faut que j'assiste à cette réunion. Et des amis influents? Vous n'en avez pas à Saltmarsh?

Elle allait répondre quand elle fut assourdie par une détonation dans l'appareil.

— Allô! Allô! Allô!...

La communication était coupée.

Sophie resta un instant immobile à regarder les deux câblogrammes sur ses genoux. Puis, s'élançant dans la salle de musique, elle les copia l'un et l'autre avec grand soin. Sur quoi, elle mit celui d'Harvey dans sa poche. L'autre, elle le recolla de son mieux et, sonnant une bonne, le lui remit avec mission de le donner le plus tôt possible au destinataire.

— Les élèves sont-ils partis pour le pique-nique? demanda-t-elle ensuite à la fille qui se retirait.

— Non, Miss.

— Bon. Voulez-vous m'envoyer Mr. Lucas.

Lucas fit bientôt son entrée, l'œil pétillant de curiosité.

— Lucas, dit Sophie. Enfin, cela ne vous ennuierait pas trop de ne pas aller au pique-nique?

— Oh! non, Miss Dodd.

— Quelqu'un m'a dit que vous étiez très fort en langages chiffrés... J'ai là un message qui est trop difficile pour moi... et je me suis dit que vous...

Lucas gloussa de plaisir.

— C'est peut-être la solution de toute l'affaire. Vous devriez aller dans la chambre de Mr. Nettleton et essayer de vous en tirer...

Lucas se saisit de la copie du câblogramme et parcourut le texte d'un œil professionnel.

— Pour peu qu'il s'agisse d'un chiffre possible, affirma-t-il, je dois pouvoir en venir à bout.

Il s'en allait quand une idée vint subitement à Sophie.

— Quel est le numéro de téléphone de votre père?

— Cent douze. Il est sûrement à la maison. Il passe toujours les samedis à potasser ses sermons du dimanche.

Le petit partit et Sophie revint au téléphone.

— Le 112 à Saltmarsh? Oui... Puis-je parler à Monseigneur, je vous prie? Oh! Monseigneur, c'est vous? Je suis dans un tel embarras, si vous saviez...

La voix de l'évêque résonnait dans l'appareil, chaude et mélodieuse, comme lorsqu'il donnait sa bénédiction dans sa cathédrale de Saltmarsh.

— Je suis très peiné, ma petite fille, de cette nouvelle catastrophe à l'école...

— Ce n'est pas seulement cela, Monseigneur. On a aussi arrêté Mr. Nettleton... Je me demande si vous ne pourriez pas... peut-être...

— Mr. Nettleton? Mais il m'a toujours semblé des plus méritants. Un des très rares individus que mon coquin de fils respecte réellement...

Sophie lui expliqua avec feu la situation et une réponse lui parvint, prononcée d'une voix rassurante :

— Très bien, ma petite fille. Sitôt après le service de midi, j'irai voir ce que je peux faire.

Sophie raccrocha avec un soupir de soulagement, et aussi d'épuisement. Elle avait l'esprit travaillé par un pénible mélange de soupçons et de doutes. Avait-elle eu raison, avait-elle eu tort d'avoir agi si impulsivement? Il lui semblait qu'elle était, depuis deux jours, sous l'influence d'un étrange envoûtement. Harvey Nettleton... Dave Harvey... Elle se répétait les deux noms, machinalement. Il lui avait raconté une histoire si convaincante, si logique; Il s'était montré si persuasif et semblait sincère! Pourquoi douter de lui? Surtout maintenant qu'il avait tout si bien éclairci, en ce qui le concernait — même ses rapports avec Mrs. Bernard-Moss.

« Si seulement McFee n'était pas allé à Saltmarsh! » songea-t-elle.

Et, presque instantanément, elle oubliait le professeur d'anglais et ne pensait plus qu'à McFee. Elle sentait un désir impatient, presque insupportable, de voir le détective américain, de lui parler, d'entendre sa voix...

S'il pouvait seulement revenir avant deux heures, peut-être l'aiderait-il à remettre de l'ordre dans son esprit! Il n'y avait personne d'autre à qui elle pût parler.

Elle restait là, assise face à l'appareil du téléphone et sa tête lui faisait grand mal. Elle se leva enfin pesamment, alla ouvrir la petite armoire de pharmacie, dans la chambre de sa mère.

Sophie eut recours à l'aspirine.

CHAPITRE XX

JOHN LE DEVIN

Cependant une activité fiévreuse régnait dans la chambre de Mr. Nettleton. Assis à la table de travail, le texte du câblogramme

étalé devant lui, John Lucas griffonnait avec une ardeur passionnée sur le dos d'un brouillon du professeur d'anglais. Déjà trente précieuses minutes écoulées et aucune solution... L'écolier relisait pour la centième fois peut-être le document mystérieux.

10-9-7-14-49 stop 1-8-40-19-2-29-8-3-6 stop 14-1-8-5-6-14-6-8 stop 49-19-3-10-9 stop 1-4-5-184-8-3 stop 10-4-3-6-14-3 stop 14-13-13-8-1-14-4-6-8-5-6 Achab.

•

Lucas avait maintenant essayé les formules secrètes de sa création et celles que les héros de ses romans favoris avaient employées en leurs audacieuses entreprises. Les chiffres avaient été ingénieusement remplacés par des lettres. Des carrés cryptographiques avaient été mis en œuvre. Rien à faire! Cet exaspérant Achab persistait à n'être d'aucun secours. Mais c'était un personnage de la Bible, Achab! Fallait-il être bête! La clef de l'énigme se trouvait bel et bien dans l'Ancien Testament! Lucas se mettait la cervelle au supplice. Pour la première fois de sa vie, il regrettait de n'avoir pas mieux écouté les passages de la Bible qu'il lui fallait entendre pendant les vacances, avant de s'attabler pour le petit déjeuner.

Achab... Achab... Le nom était familier et se dérobait en même temps d'une façon enrageante. Mais à quoi bon perdre du temps à chercher? Il devait bien y avoir une Bible à l'école? Lucas courut au rayon de livres du professeur d'anglais.

Leaves of grass, Moby Dick, Wuthering Heights, Sanctuary...

— Bien entendu, Nettle n'a pas un seul livre saint!

Gagnant la porte sur la pointe des pieds Lucas fit tourner la clef dans la serrure, ouvrit et descendit d'un trot léger le couloir et l'escalier vides. Dans la grande salle d'études, il trouva sur le lutrin une lourde Bible dorée sur tranches. Il s'en empara et revint s'enfermer dans la chambre du professeur d'anglais.

Raidi par l'émotion, il parcourut l'index alphabétique des noms.

Achab! Plusieurs numéros de pages suivaient son nom.

Lucas fit voler les feuillets à la recherche du 1er Livre des Rois, XXI, 16...

Lucas dévora le passage avec une exaltation grandissante. Un complot, un contre-complot, une mort violente... C'était bien la note! Il s'attaqua ensuite aux autres passages où Achab était cité mais son enthousiasme ne tint pas. Le problème se compliquait. Il s'acharna néanmoins. Une heure durant, il suivit les traces du néfaste chef d'Israël. Enfin, il rassembla toutes les phrases où était mentionné son nom et les rapprocha du texte câblé.

Il compta les mots à partir d'Achab jusqu'au dixième, au neuvième, au septième, au quatorzième et les coucha sur le papier, en regard des chiffres correspondants. Cela donnait :

10 à 9 descendre 7 leva 14 Naboth

A descendre leva Naboth...

C'était pire que le puzzle originel. Après d'autres tentatives aussi décevantes, Lucas désespéra.

Avec un soupir, il ferma la Bible. Allons, il faudrait aller trouver Sophie — et s'avouer vaincu.

Cet instant devait être un des plus durs de la vie de John Lucas. Il avait sous la main la réussite, la gloire, les louanges et dans le même instant, elles lui échappaient.

Une dernière fois, Lucas considéra, sourcils froncés, la copie du câblogramme. Ses yeux fatigués s'hypnotisèrent sur le mot Achab qui semblait le narguer méchamment. C'était là le mot-clef, Achab. Si seulement... Lucas poussa soudain un petit grognement.

Si ce message émanait des criminels, était-il vraisemblable que ses auteurs aient adopté la Bible comme canal de leurs secrets maudits : Achab, roi d'Israël. Etait-il seul? N'y avait-il pas un autre Achab? Ah!... Ah!... Quelque chose remuait dans la mémoire. Si, il y avait un autre Achab... Lucas en avait entendu parler récemment. Et cet Achab là, il se trouvait — c'était drôle! — évoquer la nuque de Winch cadet avec ses cheveux blonds pâles...

Pourquoi ces images disparates s'associaient-elles dans sa mémoire? Pourquoi? Ah!... cela venait... Winch était placé devant lui en classe... C'était en classe que Lucas devait avoir entendu parler de cet Achab. En classe. Mais à quel cours? De géographie? d'arithmétique? de français? d'anglais?

D'anglais! Mr. Nettleton! Un livre que le professeur leur avait lu, le matin de la mort d'Eric Bernard-Moss...

La lumière, soudain, aveugla John Lucas. Ce livre sur la chasse à la baleine! Ne s'appelait-il pas Achab, ce capitaine qui pourchassait la baleine blanche? Lucas l'avait vu tout à l'heure, le bouquin, sur le rayon de Nettle. D'un saut, il l'alla quérir.

Miss Sophie ne lui avait pas dit à qui le message chiffré était adressé et Lucas n'avait pas encore pris le temps de se le demander. Mais, maintenant, il se faisait à la fois la demande et la réponse... Souvent, Mr. Nettleton leur avait dit en classe que **Moby Dick** était son livre favori. Quoi de plus naturel que de le choisir comme base d'un code secret? Lucas se rappela avec fierté qu'il avait soupçonné le professeur d'anglais dès le début. Non que Nettle ne fût un chic type... Mais il avait toujours eu quelque chose de louche. Il se rappela son rôle au cours de ces bizarres allées et venues, la nuit de l'assassinat d'Eric...

Les doigts frémissants, John Lucas posa **Moby Dick** sur le bureau et l'ouvrit au hasard. Le voilà qui lui sautait aux yeux, le capitaine Achab! Avidement, Lucas chercha la table des matières, suivit d'un pouce sale la liste des titres de chapitres : XXV-XXVI-XXVII-XXVIII... Achab! Page 149.

— Cré nom d'une pipe! J'y suis!

Transporté de joie, Lucas chercha la page 149.

CHAPITRE XXVIII

Achab.

« Durant les premiers jours qui suivirent le départ de Nantucket, « nul n'aperçut le capitaine au-dessus des panneaux d'écoutilles. Le « second et le quartier-maître se relayaient régulièrement pour « prendre le quart et les apparences auraient donné à penser qu'ils « étaient les seuls maîtres à bord. »

10-9-7-14.

Il chercha le dixième mot du chapitre... Nantucket. Le neuvième, le septième... Il obtint :

10 Nantucket 9 de 7 le 14 capitaine

Guère encourageant, ce début... Lucas le considéra avec abattement. Quand il eut achevé de transposer le tout, ce fut à désespérer. Décidément, le chasseur de baleines ne valait pas mieux que le roi d'Israël.

Mais Lucas n'allait point s'arrêter en chemin. Il flairait une piste. Peut-être était-ce, au lieu d'une question de mots, une question de paragraphes? Le dixième mot du câble correspondrait au dixième mot du premier paragraphe et ainsi de suite? Lucas se remit à l'œuvre. Résultat nul. Bon. Et si c'était une question de lettres?

Revenant au commencement du chapitre, Lucas compta les lettres jusqu'à la dixième. C'était un p. Le chiffre suivant donna un o. Le suivant un l...

P-o-l-i-c-e stop d-é-c-o-u-v-e-r-t stop...

Encore cinq minutes de fièvre et le petit garçon considérait avec saisissement la solution du problème. L'œil rond, il tira sa montre, la regarda d'un air absent. Il était trois heures et quart.

Pour la première fois de sa vie, Lucas avait laissé passer, sans s'en apercevoir, l'heure du déjeuner.

CHAPITRE XXI

MCFEE EXPLIQUE

Peu avant que Lucas eut si brillamment déchiffré le câblogramme, les personnes convoquées par McFee s'étaient réunies dans le bureau du directeur de l'école. Mr. Dodd arriva le premier, suivi de près par la silencieuse Mlle Santais et Mr. Heath. A peine le trio prenait-il place que la voiture de Sir Wilfrid débouchait au tournant de l'allée. Sir Wilfrid en descendit, accompagné de l'inspecteur Saunders et de plusieurs policemen. Le bras en écharpe, McFee ferma la marche.

Les nouveaux arrivants s'arrêtèrent dans le hall comme Sophie descendait l'escalier à toute vitesse.

— Miss Dodd?

Sophie regarda les compagnons du détective.

— Pourrais-je vous parler? A vous seul?

— Mais oui, bien sûr. Voulez-vous m'excuser un instant, Sir Wilfrid?

Le chef de la police eut un grognement affirmatif et prit, avec sa suite, le chemin du bureau directorial. McFee et Sophie restèrent seuls. La jeune fille tira de son sac la coupure de journal qui relatait la découverte du cadavre de Franz Heller.

— Voyez ce que j'ai trouvé, ce matin, dit-elle toute tremblante.

McFee lut et poussa une exclamation.

— Oh! oh! c'est intéressant, fit-il. Très intéressant.

Il lui sourit avec admiration.

...Vous n'imaginez pas combien ceci va m'aider.

— Et il y a tant d'autres choses!

Sophie le regardait intensément.

...Je voulais tellement vous parler ce matin.

— Je sais, je sais.

Il la dévisageait aussi. Une fois de plus, les yeux noirs plongèrent dans les yeux gris. Un instant, tous deux restèrent ainsi, sans rien se dire.

La voix impatiente de Sir Wilfrid les rappela aux réalités.

Ils se dirigèrent vers le bureau du directeur. En chemin, McFee posa légèrement la main sur l'épaule de Sophie.

...Nous parlerons plus tard, chuchota-t-il. Quand vous aurez entendu tout ce que j'ai à dire.

Ensemble, ils pénétrèrent dans le bureau. Tous les yeux se fixèrent sur le détective qui allait faire, chacun en avait le sentiment, des révélations sensationnelles. Il avança d'abord, de son bras indemne, un fauteuil pour Sophie et il alla ensuite prendre place devant le bureau du directeur.

...Messieurs, je crois qu'il nous faudra patienter encore un instant. J'ai convié une autre personne.

Comme il disait ces mots, la porte s'ouvrit. Mrs. Bernard-Moss parut, coiffée d'un grand chapeau bleu foncé pour porter un deuil qui la prenait au dépourvu... Elle fit un léger salut de la tête, un peu surprise, semblait-il, par une réunion aussi nombreuse. Avec l'ombre d'un sourire, elle alla s'asseoir à côté de Sophie.

— On ne nous dérangera pas? demanda McFee à Mr. Dodd.

— Non, je ne le pense pas. Ma femme et Mrs. Blouser ont emmené les enfants en pique-nique. Il ne reste plus personne ici, excepté les domestiques.

— Bien.

Le détective s'adressa à Sir Wilfrid qui lui faisait directement face, de l'autre côté du bureau.

...Il y a un policeman de garde, Sir Wilfrid?

Le chef de la police répondit affirmativement, mais il ne put se retenir d'ajouter, en guise de commentaire :

— J'ignore ce que vous nous réservez, McFee, mais j'espère que vous ne nous avez pas dérangés en vain.

— Je sais, Sir Wilfrid, dit McFee sur un ton d'excuse plus ou moins senti.

Il tira de sa poche une liasse de papiers qu'il étala sur le bureau.

...J'ai à vous faire une communication très importante et je tenais à ce que tous ceux qui sont ici l'entendent. Je crois avoir découvert qui a assassiné Eric et Irving Bernard-Moss. Je dis « je crois », car on ne peut jamais être tout à fait sûr. J'estime avoir en mains des preuves écrasantes, mais il reste quelques détails que j'aurais voulu éclaircir si j'en avais eu le temps.

» Mais celui-ci presse, précisément, Mr. Dodd m'a dit, ce matin, qu'il se verrait forcé de fermer son école si nous n'avions pas, avant la fin de la semaine, une solution au mystère. Je cours donc le risque de gâter un peu mon histoire en la révélant trop tôt afin d'éviter cet ennui à Mr. Dodd. Personne ne veut voir fermer l'école. Je ne suis pas, du reste, sans espérer aussi un peu d'aide de la part du meurtrier qui, à moins que je me trompe fort, est ici, dans l'école — et même dans cette pièce.

Sir Wilfrid laissa tomber son monocle. Les regards de Mlle Santais

croisèrent ceux de Mr. Heath et allèrent chercher ceux de Mrs. Bernard-Moss. Sophie se penchait en avant, toute vibrante d'anxiété.

...Avant de commencer, permettez-moi de résumer l'affaire. Je crois en connaître exactement les détails, mais je suis prêt à accueillir toutes les corrections.

» Le 6 juin, dix jours environ avant le match de cricket — jour de l'arrivée de Mrs. Bernard-Moss — le juge Bernard-Moss, dans le Minnesota, reçoit une lettre de Saltmarsh contenant ces mots : « **Nous sommes ici et nous attendons.** » Premier indice que quelque chose cloche à Craiglea.

— Mais, interrompit l'inspecteur Saunders qui semblait seul échapper à la tension nerveuse subie par l'assistance, nous n'avons su cela qu'après le premier meurtre — quand Mrs. Bernard-Moss nous a montré le billet.

— Parfaitement, Saunders, répliqua McFee, mais en ce moment, je cite les faits dans l'ordre où ils se sont succédé. Le deuxième incident a lieu au début de l'orage qui interrompit la partie de cricket. Mrs. Bernard-Moss, Mr. Dodd et Irving se hâtaient de rentrer quand une balle de cricket est violemment jetée contre leur groupe. Personne ne sait encore par qui.

» Puis, la nuit suivante, c'est le meurtre d'Eric. On le trouve dans le placard à linge voisin de la chambre de Mr. Nettleton. Ensuite, rien n'arrive de quelque temps. L'assassin attend que les choses se tassent. Durant cette accalmie, tous les membres du corps enseignant restent à l'école et Mrs. Bernard-Moss s'installe au « Compas Marin ». A part Sir Wilfrid et Mgr Lucas, tous ceux qui avaient passé la nuit du crime à l'école demeurent donc ici ou tout près d'ici.

McFee s'arrêta pour éclaircir sa voix.

...Donc, reprit McFee, rien ne se passe jusqu'au 13 juillet — c'est-à-dire avant hier. Avant-hier, le meurtrier entre en rapports avec Irving Bernard-Moss et lui conte une fable au sujet d'un nid de hérons. Crédule, Irving se lève, hier matin, avant l'heure réglementaire et, pendant que je suis occupé ailleurs, il quitte l'école pour aller rejoindre l'assassin. Plus tard, on le trouve mort sur la voie ferrée.

Le détective toucha son épaule blessée.

...Hier soir, j'étais à peu près sûr de mon fait. Mrs. Bernard-Moss m'ayant averti qu'on lui avait volé son revolver, j'appréhendais du danger, dans les parages du « Compas Marin ». Pour des raisons que je donnerai plus tard, il me fallait pénétrer seul dans le petit salon de Mrs. Bernard-Moss et y rester un bon moment. Miss... Mlle Santais consentit à m'accompagner pour attirer Mrs. Bernard-Moss hors de la pièce. Elle n'a pas eu le temps d'exécuter ce projet, car on a tiré sur moi, pendant que j'attendais dans la cour, près de la porte-fenêtre du salon. Mr. Heath qui se trouvait à l'auberge et Mlle Santais ont eu la bonté de s'occuper de ma blessure, qui est, heureusement, sans gravité aucune. Telles sont les péripéties de notre affaire, conclut le détective.

Personne ne dit mot. Mlle Santais parut sur le point de poser une question, mais elle se ravisa.

...Avant de poursuivre, reprit McFee, très calme, je voudrais en finir avec une hypothèse à laquelle quelques-uns d'entre vous accordent peut-être encore du crédit.

Il choisit parmi les papiers posés devant lui, la coupure de journal que lui avait remise Sophie.

...Nous avons tous admis que ces crimes étaient l'œuvre de la famille Heller. Nous nous trompions. Je le sais depuis ce matin et Miss Dodd m'a remis, à l'instant, une coupure de la **Gazette de Saint-Paul** qui confirme mes propres découvertes.

» Les Heller avaient d'excellents motifs pour désirer la mort des fils Moss. Franz et Anne étaient donc des suspects tout désignés, mais il se trouve qu'ils sont innocents. Voyez, il y a deux mois que Franz Heller est mort.

Le détective fit taire les exclamations qui s'élevèrent en lisant à haute voix le paragraphe de la **Gazette.**

...« Le cadavre sans tête récemment trouvé dans East River... »

Un lourd silence régna quand la lecture fut achevée. McFee reprit la parole.

...Comme vous le voyez, Franz Heller a été assassiné. Mais si Heller a été assassiné, il y a huit semaines, il ne peut absolument pas avoir assassiné les fils Moss.

Il marqua un temps et regarda ses auditeurs.

— Allons, allons, continuez... Qu'attendez-vous? protesta Sir Wilfrid qui n'était plus maître de sa curiosité.

— Eh bien! considérons un peu ce que nous connaissons du caractère du criminel. Je sais que vous ne faites pas grand cas de la psychologie, Sir Wilfrid, mais elle a, dans ce cas précis, une grande importance. Le premier meurtre ne pouvait pas nous apprendre grand chose. Il a eu lieu le « Jour des Parents », un jour d'affluence à l'école. N'importe qui pouvait, sans éveiller des soupçons, repérer l'emplacement du lit d'Eric; bref, le meurtrier s'est montré fort adroit en choisissant un jour aussi fertile en allées et venues.

Il s'arrêta, comme s'il s'attendait à des commentaires. Personne ne bougea.

...Le second crime permet d'y voir un peu plus clair. D'abord le meurtrier connaît très bien la victime. Il a su, aussi, lui donner à entendre qu'il possède des lumières en histoire naturelle — la seule matière au monde qui passionnait le petit. Prenez Mrs. Blouser, par exemple; le petit ne l'aurait jamais écoutée si elle lui avait parlé de nids de hérons. Du reste, elle est fort instructive, cette histoire de nid de hérons. Votre fils, Sir Wilfrid, a été assez savant pour nous apprendre que cet oiseau ne vit pas dans nos parages. Sans doute, un véritable naturaliste l'aurait su aussi. En d'autres termes, l'assassin ne connaissait pas très bien son sujet : l'épisode du papillon le confirme, du reste.

D'un grognement, Sir Wilfrid approuva ces remarques.

...De même, nous savons qu'il ne s'y connaît guère en médecine. Mais ce dernier crime prouve de façon péremptoire que l'assassin était très au courant de la vie à Craiglea...

McFee passa la main dans ses cheveux en désordre.

...Il savait qu'Irving avait l'habitude de se lever avant la cloche du déjeuner; il savait que j'allais ce matin-là au village; il savait qu'un train passait à sept heures et demie.

» Tout ceci peut nous donner une idée du criminel, mais il n'en demeure pas moins, qu'en fait, n'importe quel habitant de l'école

aurait pu commettre les deux crimes, car l'un et l'autre ont été perpétrés à une heure où chacun peut prétendre avoir été endormi.

Le détective jeta sur l'assemblée un regard circulaire.

...Si quelqu'un a quelque chose à dire, j'aimerais que ce soit maintenant... avant que nous entrions dans le vif du sujet.

Un silence gros de malaise s'ensuivit. Seuls le rompaient la respiration haletante de Sir Wilfrid et des râclements de pieds de Mr. Heath.

...Bien. Revenons au mobile du crime. Celui des Heller était de premier ordre, mais nous savons qu'ils n'ont pu exécuter la vengeance qu'ils désiraient tant. Cherchons donc ailleurs. Que savons-nous des jumeaux Moss?

Du regard, McFee interrogea chacun de ses auditeurs, tour à tour.

...Ceci : ils étaient fort riches, leur mère leur ayant laissé une très grosse fortune à sa mort, survenue il y a quelques années. Mineurs, ils ne pouvaient faire de testaments. Qu'ils meurent et leur argent revenait à leur père...

McFee appuyait sur les mots.

...J'ai vérifié tout cela. Et j'ai fait aussi des recherches au sujet du testament de leur père. Dernièrement, Mr. Bernard-Moss a établi le projet d'un second testament, où il laissait toute sa propre fortune à la jeune femme qu'il venait d'épouser, deux mois auparavant. A une femme de vingt ans plus jeune que lui, et qui, non contente d'être son héritière, entendait hériter aussi de la fortune des jumeaux... dût-elle les tuer pour y parvenir.

Il désignait Mrs. Bernard-Moss d'un regard où se mêlaient étrangement la colère et le mépris.

...Vous avez bien joué votre rôle, Mrs. Bernard-Moss, mais vous avez pourtant commis quelques impairs. Ce fut une erreur d'assassiner Eric la nuit même de votre arrivée; ce fut une erreur de vous laisser voir par le jeune Lucas comme vous traversiez le dortoir à une heure où, en tant qu'invitée de la famille Dodd, vous étiez supposée dormir, ce fut une erreur de porter une robe longue dont les froufrous furent entendus alors que vous emportiez Eric de son lit jusqu'au placard à linge...

— Mais...

— Non. Il n'y a pas de mais.

McFee tenait toujours sous son regard Mrs. Bernard-Moss dont le visage était devenu aussi blanc que les ruchés de son col.

...Vous avez combiné, non moins intelligemment, le second crime. Vous avez gagné l'affection du petit, vous avez fait semblant de vous intéresser à l'histoire naturelle, vous avez obtenu de Mr. Dodd l'autorisation de le faire sortir avant le déjeuner. Si je ne me trompe fort, vous avez dit à l'enfant que Mr. Dodd n'approuvait pas ces sorties matinales et vous lui avez particulièrement recommandé de ne pas se faire voir le matin où vous l'avez tué près de la voie ferrée. Oui, tout cela était bien combiné. Seulement, vous n'avez pas cherché à savoir s'il y avait ou non des nids de hérons dans le voisinage. Et vous n'avez pas pris la peine d'attraper vous-même une Belle-Dame.

Se tournant vers le chef de la police, frappé de stupeur :

...Ce papillon, Sir Wilfrid, a été pris dans la collection d'Irving. Un de mes élèves l'a formellement reconnu.

Sans s'interrompre, McFee désigna de nouveau son épaule blessée :

...Je ne vous reprocherai pas d'avoir tiré sur moi, la nuit dernière.

Le geste était devenu nécessaire. Car vous aviez compris que je vous tenais enfin et que le plus sûr était de vous débarrasser de moi. Mais il aurait fallu mieux viser et en finir pour de bon. Dès que vous m'avez informé de la disparition de votre revolver, j'ai deviné votre projet. Certes, vous avez parfaitement bien joué l'affolement, après m'avoir blessé. Mais jouer, c'est bien votre métier, n'est-ce pas?

— Mr. Dodd, Sir Wilfrid...

Mrs. Bernard-Moss avait enfin retrouvé sa voix; ses regards éperdus, allaient de l'un à l'autre des deux hommes.

...J'ai été actrice, c'est vrai. Mais tout le reste est faux. Oh! comment vous expliquer? Vous vous trompez, McFee... Vous faites une terrible erreur...

Elle se tordait les mains.

...Comment... Comment pouvez-vous croire? J'aime mon mari. Il a été si bon pour moi. Et ses enfants... Comment... Comment aurai-je tué ses enfants...

Sa voix se brisa. Elle se mit à sangloter avec désespoir.

Pendant ce temps, le sens des déclarations de McFee pénétrait peu à peu dans l'esprit de ses auditeurs. Sophie semblait les accueillir plus calmement que les autres. Elle paraissait fort émue mais non surprise. Mlle Santais, au contraire, était comme transfigurée. On aurait dit que, derrière le masque sombre de son visage, son vrai visage souriait.

Sir Wilfrid éclata enfin.

— Diable! McFee. Vous portez des accusations graves, très graves. Il nous faut donner des preuves à l'appui.

— Voici, dit le détective froidement.

Il tendit au chef de la police une liasse de papiers.

...Voici les copies des rapports établis aux Etats-Unis et qui concernent le testament de Mr. Bernard-Moss, son mariage, etc. Et voici un témoin à charge...

Il s'adressa à Mlle Santais.

...Miss Wil... Mademoiselle, voulez-vous, je vous prie, dire à Sir Wilfrid ce que nous avons trouvé chez Mrs. Bernard-Moss hier soir?

La maîtresse de français se leva et rivant sur l'Américaine un dur regard, elle conta l'épisode du revolver et du pot d'aspidistra.

McFee sanctionna la véracité du récit d'un bref signe de tête et tira de sa poche le petit revolver à monture de nacre.

— Cette pièce à conviction vous convainc-t-elle, Sir Wilfrid? demanda-t-il.

— Un instant, s'il vous plaît...

Avant que le chef de la police eût pu répondre, la voix de Mr. Dodd s'éleva, douce mais ferme.

...Vous oubliez la balle de cricket. Quelqu'un l'a lancée « contre » Mrs. Bernard-Moss. Elle marchait à côté de moi. Elle n'a absolument pas pu la lancer elle-même.

— C'est vrai, Monsieur, répondit le détective. Vous mettez le doigt sur le seul point faible de mon explication. Je reconnais ne pouvoir rien affirmer au sujet de la balle de cricket. Pour moi, cette balle aura été lancée par Eric Bernard-Moss. Je sais... Il n'avait pas encore parlé à sa belle-mère, mais il l'avait vue. Les petits garçons ont une sorte de sixième sens très curieux... Il leur arrive de deviner un ennemi à première vue. Je crois qu'Eric s'est instinctivement rendu

compte de ce qu'était cette femme, de ce qu'elle venait faire. Evidemment, c'était idiot de lui lancer cette balle, mais c'était un geste impulsif — un de ces mouvements subits, irraisonnés auxquels il nous arrive, à nous-mêmes, grandes personnes, de céder quelquefois.

L'inspecteur Saunders s'était levé.

— Il y a autre chose, dit-il. Cette lettre que Mrs. Bernard-Moss a reçue de Saltmarsh, avait été mise à la poste avant que Mrs. Bernard-Moss ait quitté les Etats-Unis.

McFee eut une expression méprisante.

— Inspecteur, vous me coupez mes effets! J'y arrivais! C'est exact. La lettre est partie d'ici avant que Mrs. Bernard-Moss ait quitté les Etats-Unis : Mrs. Bernard-Moss avait un complice, en effet.

Sophie poussa une exclamation et Mr. Heath se leva d'un bond.

— Toute votre histoire est grotesque! C'est une honte! Vous calomniez une femme admirable...

Il s'interrompit. Tous les regards se tournèrent vers la porte qui venait de s'ouvrir brutalement : Harvey Nettleton parut sur le seuil.

Derrière lui, s'expliquant posément avec le gros policeman de garde, se tenait Mgr Lucas, évêque de Saltmarsh.

CHAPITRE XXII

LA CRISE

L'arrivée de l'évêque et de son protégé détourna momentanément l'attention de Mrs. Bernard-Moss. Mgr Lucas s'avança, plein de sérénité.

— J'aime à croire que nous ne vous dérangeons pas, Sir Wilfrid, dit-il, mais Mr. Nettleton était très désireux d'assister à cette réunion et comme c'est sous ma propre responsabilité que j'ai obtenu son élargissement, j'ai jugé préférable de garder l'œil sur lui.

Il se tourna vers Sophie.

... Vous voyez que vous avez été obéie, ma petite fille.

Sophie eut un geste d'assentiment, mais ses regards, très troublés, ne quittaient pas Harvey qui s'était dirigé vers Mrs. Bernard-Moss.

— Qu'y a-t-il, Myra? demandait-il doucement.

— Oh! David! David! Ils m'accusent! Vous me défendrez, dites? Oh! c'est trop, trop épouvantable...

Le professeur d'anglais lança un regard glacial à Sir Wilfrid.

— Que signifie?

Secondé par McFee, le chef de la police résuma la situation. Harvey écoutait avec une attention concentrée, en posant, de temps à autre, une question à laquelle répondait généralement le détective. Le récit achevé, il ne fit pas un seul commentaire, mais s'assit à côté de Mrs. Bernard-Moss.

Alors, McFee reprit la parole.

— Je venais de vous expliquer, Sir Wilfrid, que Mrs. Bernard-Moss n'était pas seule en cause. Je trouve assez hardi de la part de son complice de venir ici, après être sorti de prison, grâce à quelque expédient... Mais je n'étais pas sans m'y attendre. Les criminels ont assez l'habitude de se soutenir entre eux et il était probable que

Mr. Harvey ne laisserait pas Mrs. Bernard-Moss, subir seule un interrogatoire.

Toute trace de couleur disparut sur les joues de Sophie. Mlle Santais, qui avait accueilli si tranquillement les accusations portées contre Mrs. Bernard-Moss, eut un sursaut en voyant le professeur d'anglais compromis à son tour.

— Bonté divine! s'écria l'évêque alarmé.

Il éleva vers le ciel sa main baguée de l'anneau pastoral.

...Vous ne voulez pas dire, Monsieur, que j'ai usé de mon influence pour faire relâcher un suspect sérieux? Je croyais qu'on reprochait uniquement à Mr. Nettleton d'avoir enfreint la loi pour la protection du travail?

— Eh oui! Monseigneur, un suspect sérieux. Un assassin, peut-être, un des acteurs du drame.

Le regard de McFee croisa celui de Harvey et le soutint, très ferme.

...Il va, bien entendu, protester du contraire. N'empêche qu'il est notre homme. L'inspecteur Saunders faisait remarquer, tout à l'heure, que la lettre envoyée de Saltmarsh à Mrs. Bernard-Moss, portait sur son cachet une date antérieure au départ de Mrs. Bernard-Moss, des Etats-Unis. En effet. Mais une date qui n'était pas antérieure à l'entrée en fonctions, à Craiglea, du professeur Nettleton. C'est Harvey qui a envoyé le billet, et cela pour deux raisons : d'abord, pour avertir Mrs. Bernard-Moss qu'il était temps qu'elle vienne; ensuite, pour commencer l'exécution d'un plan ingénieux, qui tendait à se servir des Heller comme boucs émissaires. Car voyez-vous, Dave Harvey est l'amant de Mrs. Bernard-Moss.

— Non! oh, non! non! ce n'est pas...

Sophie s'était levée mais son père la fit rasseoir.

— Sans doute n'avons-nous pu les empêcher de réaliser la première partie du plan en question, enchaina McFee, très vite. Du moins, ne viendront-ils pas à bout de la seconde. Myra Lenoir et Dave Harvey filaient donc le parfait amour. Pendant un temps, ils vécurent aux crochets du père de Harvey — jusqu'au moment où le père en eut assez; il leur coupa les vivres et laissa le couple sans le sou.

Un gémissement se fit entendre sous le grand chapeau bleu de Mrs. Bernard-Moss.

...N'ayant plus un liard au monde, que font nos gens? Myra Lenoir cherche une dupe et trouve Mr. Bernard-Moss, juge à Saint-Paul. Il ne lui faut pas plus de sept jours pour se faire épouser. Harvey, lui, part pour l'Angleterre en attendant le moment d'aviser.

Le détective tendit un journal au chef de la police.

...Voici, Monsieur, une photographie du mariage Bernard-Moss, mariage qui devait rapporter une fortune au couple Harvey-Lenoir A peine la cérémonie célébrée, la chance sourit aux deux aigrefins. Ils apprennent que le juge est en butte aux menaces d'une certaine famille Heller et qu'il a envoyé ses fils en Angleterre pour qu'on ne les enlève pas. Ils conçoivent aussitôt le plan alléchant d'assassiner les deux petits et de mettre leur crime sur le compte des Heller. Harvey est déjà en Angleterre. Son oncle, le Dr. Rolandson, est directeur d'un collège à Oxford : il n'a qu'à se faire recommander par lui pour obtenir un poste à Craiglea et, une fois dans la place, à attendre le moment propice. Quand cet instant lui paraît venu, il envoie un signal à Myra Lenoir : « Nous sommes ici et nous atten-

dons. » Bien qu'à peine de retour de son voyage de noces, Myra insiste auprès de son mari pour qu'il l'envoie en Angleterre veiller sur les enfants. Elle a déjà pris la plus grande influence sur lui; il se laisse persuader. Le plan a été combiné avec la plus extrême minutie. Eric Bernard-Moss est assassiné dans son lit, la nuit de l'arrivée de sa belle-mère. Les deux complices croyaient bon de se hâter, car ils craignaient de voir arriver Mr. Bernard-Moss. Ils ne savaient pas qu'il serait retenu aux Etats-Unis par l'affaire Langhorne. Mais quand ils voient que l'arrivée du juge est retardée, les deux associés se tiennent cois pendant quelque temps. Myra s'applique à gagner la confiance de sa seconde victime. Le premier assassinat avait été un peu risqué : la victime étouffée en plein dortoir... Quelqu'un entendit, comme je l'ai dit tout à l'heure, le frou-frou de la robe de Myra. Il s'agissait de ne pas courir les mêmes risques avec Irving. Myra se met à l'histoire naturelle. Une fois sûre de son fait, elle frappe de nouveau. Irving est trouvé mort sur la voie ferrée. Personne ne l'a vu quitter l'école, parce que sa belle-mère lui avait recommandé de faire attention. Elle lui avait dit que Mr. Dodd ne voulait plus entendre parler de sorties matinales et qu'il le renverrait s'il était découvert.

Ici, McFee s'arrêta un instant comme s'il lui était donné d'entrevoir le mécanisme d'une intelligence aussi brillante que diabolique.

...Et voilà pourquoi Harvey se promenait dans le jardin, en rêvant, disait-il, à son roman! Myra l'avait posté là afin que le petit, voyant un de ses maîtres, fît un détour et sortit sans passer devant la cabane du vieux Kettering! J'ignore lequel des deux complices a trouvé ce stratagème, mais c'est bien un des plus malins que j'aie vus employés... Enfin, Messieurs, c'était là la première partie du plan Harvey-Lenoir. Cette partie, ils l'ont exécutée. Mais leur crime n'est pas complet encore...

— Quoi? Comment? Y aurait-il encore du danger à Craiglea? s'écria Mr. Dodd.

— A Craiglea, non, Monsieur, mais en Amérique. Aussitôt leur double meurtre commis et mis sur le compte des Heller, Harvey et Myra devaient revenir aux Etats-Unis et pour tout couronner, régler le compte du juge Bernard-Moss. Les Heller serviraient encore. Quoi de plus simple que d'attribuer à ces conspirateurs mystérieux la balle qui irait frapper leur ennemi juré au volant de sa voiture, par exemple? Après quoi, Myra joue pendant quelque temps, les veuves éplorées. Puis, le « Saint Paul Chronicle » annonce, à la colonne des mondanités, le mariage de Myra Bernard-Moss, née Lenoir, et de Dave Harvey, renié par son père, le fameux fabricant d'automobiles. Tout est bien qui finit bien, voici des amoureux enfin unis et riches, non seulement de la fortune du juge mais encore de celle des deux jumeaux.

Pendant que McFee parlait, Sophie donnait des signes d'impatience. Lorsqu'il conclut, elle se leva vivement.

— Mais il est impossbile que tout ceci soit vrai... Pourquoi Mr. Harvey tiendrait-il tellement à l'argent? Son père est riche et ne l'a pas déshérité... Je l'ai entendu lui parler au téléphone...

— Peut-être l'avez-vous entendu parler à quelqu'un qu'il appelait Pop?

— Oui.

— Cela ne prouve rien. On appelle Pop nombre de personnes, en

Amérique, mais rarement son propre père. C'est plutôt un nom qu'on donne à un aîné, même s'il ne vous est pas parent. Dans le cas qui nous occupe, je pense que Harvey devait s'adresser à un certain Pop Baxter dont la réputation à Saint-Paul ne vaut guère mieux que la sienne.

Sophie resta debout une expression de perplexité et d'effarement au visage. Elle reprit, mais en s'arrachant les mots, avec un effort évident — l'effort que doit fournir tout Anglais quand il touche à un sujet qui lui est strictement personnel :

— Peut-être avez-vous raison à propos du coup de téléphone... Mais je me trouve savoir que vous faites fausse route quand vous dites que Mr. Harvey est amoureux de Mrs. Bernard-Moss... Il m'a dit, à moi...

Harvey et McFee se levèrent d'un même élan, mais ce fut le détective qui parla le premier :

— Arrêtez, Miss Dodd! Je vous en prie, pas un mot de plus!

Sophie retomba sans force sur son fauteuil et McFee se tourna vers le directeur qui regardait sa fille avec quelque anxiété.

— Je regrette, Mr. Dodd, dit-il doucement, que Miss Sophie m'oblige à parler d'un aspect de la question que j'espérais pouvoir passer complètement sous silence. Ce ne sont pas seulement des charges criminelles que nous relevons contre ce nommé Harvey. Il est également coupable d'autre chose... d'un délit que la loi ne punit pas mais qui n'en demeure pas moins une des plus basses actions qu'il ait commises. Il a traîtreusement capté la confiance d'une jeune fille et il s'est servi d'elle pour se tenir au courant de l'action de la police.

Tous les regards s'étaient tournés vers Sophie dont les joues brûlaient, écarlates.

...Il s'est servi d'elle, poursuivait McFee, impitoyable, pour sortir de prison cet après-midi. Sans doute s'est-il aussi servi d'elle pour jeter le soupçon sur des innocents. Il s'est servi d'elle...

Il n'acheva point sa phrase, car, soudain, une chaise fut renversée avec fracas : David Harvey traversa la pièce avec l'intention visible de fracasser la mâchoire de McFee. Il l'aurait fait si la largeur du bureau directorial ne l'en avait empêché.

— Goujat!

— Arrêtez-le! Saunders!

Dans la bouche du chef de la police, ces mots crépitèrent comme des balles de mitrailleuse.

— Soyez tranquille, Sir Wilfrid, dit Harvey qui avait repris son sang-froid.

D'un geste instinctif, il rajusta sa cravate, puis il revint s'asseoir.

...Excusez-moi. Je me tiendrai tranquille maintenant.

Ses doigts ne tremblaient même pas lorsqu'il tira de sa poche son étui à cigarettes; il le tendit à Sophie d'abord, à Mrs. Bernard-Moss ensuite.

CHAPITRE XXIII

LE DENOUEMENT DE LA CRISE

Pendant la minute de silence qui suivit cet éclat, on aurait dit que le feu d'un projecteur mettait David Harvey en vedette : tout le monde le regardait. Sans paraître s'apercevoir qu'il monopolisait l'attention, le professeur d'anglais fumait une cigarette tout en polissant ses ongles sur son pantalon au pli irréprochable.

Sophie semblait fort agitée. La confusion, la confiance et le doute lui composaient une expression bien curieuse. De temps à autre, elle lançait, à travers ses cils, un petit coup d'œil à Mrs. Bernard-Moss qui se mouchait dans le vaste mouchoir de soie de David Harvey.

Sir Wilfrid s'éclaircit la voix — ses sourcils se hérissaient comme deux buissons d'épines :

— Mr. Harvey, Mrs. Bernard-Moss, de très graves accusations viennent d'être lancées contre vous, cet après-midi. Il est de mon devoir de vous signaler que vous n'êtes pas obligés d'y répondre avant d'avoir fait choix d'un avocat. D'autre part, si vous tenez à parler, je vous avertis que tout ce que vous pourrez dire sera retenu par l'accusation.

Il fit signe à Saunders qui tira de sa poche un carnet de grandes dimensions.

— Merci, Sir Wilfrid, répondit Harvey. Mais nous n'avons nul besoin d'un avocat. Je vous approuve, toutefois, de noter ce que j'ai à dire car mes propos ne manqueront pas d'intérêt.

Il se tourna vers McFee avec un sourire aimable, presque admiratif.

...Vous avez mis sur pied une hypothèse des plus ingénieuses. Croyez bien que je ne vous en veux pas. Je regrette même d'avoir tenté de vous démolir la mâchoire tout à l'heure, mais, que voulez-vous? Personne n'aime s'entendre attribuer des actes et des mobiles qui ne correspondent pas très exactement à la réalité.

— Il n'y a pas de mal, répliqua McFee avec un sourire presque aussi aimable. Je suis prêt à reconnaître que j'ai pu me tromper sur les détails. Peut-être me suis-je un peu laissé entraîner par mon sujet.

— Vous avez toute ma sympathie, McFee. Je comprends très bien que votre situation vis-à-vis de l'agence Drummond soit assez délicate. Les deux clients sur lesquels vous deviez veiller ont été tués et vos patrons vous demandent des explications. Que, par souci de votre avenir, vous vous soyez donné tout le mal possible pour échafauder une histoire vraisemblable, c'est bien naturel et — encore une fois — vous vous en êtes tiré au mieux. Je ne reproche qu'une chose à votre explication : c'est d'être entièrement fausse.

— Pouvez-vous nous en donner une meilleure?

— Oui, je crois. De plus, je crois pouvoir vous démontrer par où pèche la vôtre.

Harvey parlait d'un ton léger, presque impertinent.

...Je vais jouer le rôle classique du détective-amateur des romans policiers, autrement dit vous faire don gracieux de la bonne solution — sans condition aucune.

McFee le regarda de son haut. Sophie changea de position, ses deux mains serrèrent bien fort les bras de son fauteuil. Mlle Santais tordait la mince chaîne d'or qui pendait à son cou maigre.

...Bien que n'ayant pas entendu le début de votre accusation contre la pauvre Myra, j'en sais assez pour me faire une idée nette de votre hypothèse, poursuivit Harvey avec sérénité. Vous établissez d'abord, ce me semble, que n'importe qui, à Craiglea, peut être le coupable. Je suis de votre avis : notre assassin faisait probablement partie de l'école...

Il s'arrêta et promena un regard amusé sur les professeurs, ses collègues.

...En fait, j'irai même jusqu'à dire que le criminel est ici, dans cette pièce, en ce moment même.

— Monsieur, glapit Sir Wilfrid, trêve d'insolence! Je vous interdis de vous payer notre tête. Vous m'entendez bien : je vous l'interdis!

— Laissez-le parler.

C'était l'évêque qui intervenait avec un regard ferme à l'adresse du chef de la police.

— Soit, soit, Monseigneur. Mais à ses risques et périls, alors. Je l'ai averti.

Harvey s'était levé. Il regardait maintenant Sophie.

— En premier lieu, dit-il, je tiens à reconnaître la véracité de certains faits et à dénoncer la fausseté de certains autres. Il s'agit de détails qui n'ont pas directement rapport à l'affaire qui nous occupe mais qui me concerne personnellement.

Sir Wilfrid fit un signe d'assentiment.

— Il est exact que nous avons, Mrs. Bernard-Moss et moi, paru sur la scène pendant quelque temps, mais Mrs. Bernard-Moss n'était pas plus figurante que je n'étais vraiment acteur. Nous avons même fait partie ensemble d'une compagnie de théâtre d'avant-garde que j'avais fondée en ma prime jeunesse. Nous étions très bons amis... J'avouerai même que, pour ma part, j'ai été amoureux fou de ma charmante camarade. J'avais dix-neuf ans et ma passion a bien duré trois grandes semaines au moins. Bref...

Il s'inclina galamment devant l'Américaine éplorée.

...Mrs. Bernard-Moss fut mon premier amour. Mrs.Bernard-Moss, en tout cas n'a jamais été éprise de moi. Pourquoi l'aurait-elle été? Belle, séduisante, pourquoi aurait-elle pris au sérieux un blanc-bec de mon espèce. Mais elle s'est toujours montrée charmante et j'espère qu'elle voudra bien me permettre de déclarer que je la tiens pour une de mes meilleures amies.

Puis, de nouveau, Harvey fit face à McFee.

...En ce qui concerne son mariage avec le juge Bernard-Moss, vous n'avez rien dit qui vaille; c'est un homme des plus remarquables et Myra est extrêmement heureuse en ménage. Pourquoi ne le serait-elle pas? Il y avait, soit dit en passant, des mois que nous nous étions perdus de vue quand Myra a fait connaissance avec son mari et elle a été fort surprise de me retrouver à Craiglea. Pour en revenir à son mari, vous saurez si cela vous intéresse, que Myra ne parle guère que de lui. Elle a même tellement le mariage en tête qu'elle a fait son possible pour favoriser mes propres penchants matrimoniaux.

De nouveau il regarda Sophie.

...Je tiens à bien établir ce point-là.

Durant cette dernière phrase de Harvey, Mlle Santais avait tordu sa

chaîne presque au point de s'étrangler. L'espoir, un instant, brilla dans ses yeux, mais quand elle vit Harvey se tourner vers Sophie, ses doigts laissèrent aller la chaîne et cherchèrent instinctivement la petite croix d'or qui y était suspendue.

— Allons, allons, finissez-en! lança Sir Wilfrid.

— Excusez-moi. J'ai peur, moi aussi, de me laisser un peu entraîner par mon sujet.

Sous le badinage, le ton de Harvey était sérieux.

...Je dois vous conter une histoire, une histoire vraie. Elle commence par un paragraphe du « Saint Paul Chronicle. » Un paragraphe qu'on a déjà dû vous lire si je ne m'abuse. Voudriez-vous, je vous prie, me le passer, McFee? Je n'en ai pas la copie bien qu'il provienne d'un mien journal.

Non sans manifester une légère surprise, le détective fouilla dans ses papiers et en extirpa la coupure.

Pour la seconde fois de la journée, on fit à haute voix lecture de la coupure :

« Assassinat du frère de Bruno Heller

« Le cadavre sans tête récemment trouvé dans East River a été « identifié aujourd'hui par sa famille comme étant celui de Franz « Heller, frère de Bruno Heller, le célèbre agitateur condamné à « mort, l'hiver dernier, par la Cour d'assises du Minnesota. L'identité « a été également prouvée par les vêtements qui couvraient le cadavre. « La police croit que l'homme avait été tué avant qu'on le jetât dans « la rivière et que la mort remonterait à deux mois environ. »

Harvey sourit à la ronde.

...Eh bien! supposons un instant que cette information soit fausse, que la police se soit trompée. Les policiers américains, pas plus que leurs confrères d'Angleterre, ne sont infaillibles.

Sir Wilfrid grommela mais il ne risqua aucun commentaire.

...Supposons donc que Franz ne soit pas mort. Supposons qu'il soit aussi vivant qu'Anna — cette Anna que, par parenthèse, McFee semble avoir tout à fait oubliée. McFee prétend que les Heller n'ont pas trempé dans le double crime. Supposons, un instant, qu'il se trompe, lui aussi. Que trouvons-nous? Nous trouvons que les faits accablants, en apparence pour Myra et moi, peuvent tout aussi bien accabler Franz ou Anna ou les deux ensemble.

Mr. Heath en laissa presque tomber son étui à cigarettes décoré d'un blason aux couleurs de son régiment.

...Cette lettre que Mrs. Bernard-Moss a reçue de Saltmarsh, par exemple. J'admets qu'elle aurait pu être envoyée par moi. Mais elle aurait tout aussi bien pu être envoyée par Franz ou par Anna. Prenons ensuite l'épisode de la balle de cricket...

Harvey prononça ces mots avec une nuance d'emphase ironique.

...Selon la thèse de McFee, cette balle de cricket ne concerne pas les criminels. Elle a été lancée par Eric, devenu momentanément la proie de quelque phénomène psychopathique qui permet aux petits garçons de repérer leurs ennemis à première vue.

Il jeta à McFee un regard ironique.

...C'est par trop freudien, ne trouvez-vous pas? D'abord, Eric a couru directement de la pelouse de cricket à l'école et ne pouvait pas encore savoir que cette dame était sa belle-mère. En second lieu, la dame marchait aux côtés de Mr. Dodd et je crois que le Dr. Freud

serait d'avis que le subconscient d'un écolier ne lui permettrait pas de jeter une balle de cricket à la tête du directeur de son école. Mon explication à moi est beaucoup moins subtile. La balle a simplement été jetée par Franz ou Anna. Que le geste ait été purement impulsif, là-dessus je suis tout a fait d'accord avec vous. Ce n'était pas une tentative de meurtre, mais un mouvement de haine aveugle inspiré par le désir fou de faire du mal à un membre d'une famille que les Heller détestent avec une violence que nous autres gens ordinaires, ne pouvons comprendre.

— Mon Dieu! murmura l'évêque qui avait écouté cette histoire avec une désapprobation résignée.

Harvey semblait s'échauffer à mesure qu'il parlait. Ses cheveux blonds, habituellement si lisses, étaient maintenant presque aussi ébouriffés que ceux de McFee.

— Arrivons maintenant au nid de hérons et à la Belle-Dame. McFee soutient que ces deux erreurs doivent être le fait d'une personne peu savante en histoire naturelle, d'une personne comme la pauvre Myra, par exemple, qui s'y était mise avec grand enthousiasme mais depuis quelques semaines seulement. Sur ce point, c'est moi qui l'emporte en subtilité sur McFee : je prétends que l'histoire du héron et celle du papillon ont été arrangées exprès pour pouvoir accuser Mrs. Bernard-Moss, exprès pour égarer les soupçons d'un détective comme McFee.

« Regardons d'un peu près ces deux prétendues bévues. N'étaient-elles pas trop élémentaires pour qu'un criminel intelligent les commette? Et le criminel était, de toute évidence, très intelligent. De plus, pourquoi placer le corps sur la voie ferrée? Bourde pour le coup tellement grossière qu'elle en devient presque caricaturable. Mais si ces bévues sont commises en vue de faire soupçonner un innocent, elles sont d'une ingéniosité diabolique — digne des Heller eux-mêmes.

— Mais pourquoi égarer les soupçons sur Mrs. Bernard-Moss? s'écria l'irritable Sir Wilfrid.

— Pourquoi? Je vais vous l'expliquer, répondit Harvey d'une voix calme. C'est là un des points les plus importants de la vengeance des Heller. Ils voulaient assassiner les deux frères d'abord, accuser ensuite la belle-mère du double meurtre. Quant à Mr. Bernard-Moss, McFee vous a dit ce qu'ils lui réservaient. Un programme des mieux combinés pour en finir avec toute la famille.

Une série d'exclamations effarées suivit cette conclusion.

...Qu'a-t-on relevé d'autre contre Mrs. Bernard-Moss? reprit Harvey. Un frou-frou de robe que Lucas aurait entendu dans le dortoir, comme l'assassin transportait sa victime dans le placard.

S'adressant à Sir Wilfrid :

...Vous savez que le jeune Lucas a bel et bien vu commettre le crime, n'est-ce pas?

Le chef de la police mit son monocle.

— McFee me l'a laissé entendre, il y a plusieurs semaines. Mais je n'y ai pas attaché beaucoup d'importance. Je n'écoute pas les bavardages des petits garçons.

— Mais... Dieu me pardonne!

L'évêque en restait bouche bée.

...Vous dites... que John... Il ne m'en a pas soufflé mot!

— Sans doute parce qu'il est trop bon détective, Monseigneur, répliqua Harvey en souriant. Mais revenons à cette robe. Votre

fils a entendu le frou-frou d'une robe dans le dortoir et McFee en conclut que c'était celle de Mrs. Bernard-Moss. Est-ce juste? N'y avait-il pas d'autres femmes dans la maison, et qui portent des robes? D'ailleurs, en tant qu'indice accusateur, ce détail me paraît sans valeur aucune. Pourquoi certains vêtements masculins ne produiraient-ils pas le même bruit?

Il tapota ses pantalons, coupés largement.

...Voyez mes pantalons... La robe ecclésiastique de Monseigneur, le tablier de jardinier de McFee et la toge de professeur de Mr. Dodd. Jusqu'au pyjama de Lucas qui aurait pu faire, lui aussi, son petit frou-frou!

Les yeux bleus de Harvey étincelaient.

McFee n'a qu'une preuve sérieuse contre Mrs. Bernard-Moss.

Et, avec un coup d'œil au bras en écharpe du détective :

...McFee a reçu une balle dans le bras, hier soir, comme il se tenait sous la fenêtre de Mrs. Bernard-Moss. Il nous dit que c'est Myra qui a tiré. Mais, examinons la situation : McFee se trouve dans l'obscurité, exposé de toute part à une attaque. Comment peut-il savoir au juste d'où le coup est parti? Mlle Santais vous a dit que le revolver a été trouvé dans le pot d'aspidistra. McFee veut que Myra l'y ait mis. Mais n'estimez-vous pas qu'il eût été vraiment trop bête de cacher une pièce à conviction aussi accablante dans un pot de fleurs où tout le monde pouvait le voir? N'oubliez pas qu'une auberge est un lieu public. Mrs. Bernard-Moss n'y était pas seule et la plante, si je ne m'abuse, était placée tout près de la fenêtre. Pourquoi pas Franz, ou Anna ne se seraient-ils pas faufilés jusqu'à ce pot pour y glisser le revolver? Ceci parce qu'ils désiraient par-dessus tout attirer les soupçons sur la femme de leur ennemi.

Mrs. Bernard-Moss et Mr. Heath remuèrent légèrement les pieds. A part ce léger bruit, un silence complet régna dans la pièce. Jusqu'à Sir Wilfrid que cette narration envoûtait! Sa face vermeille était toute plissée par l'étonnement.

Le professeur d'anglais abaissa un regard grave sur ses chaussures impeccablement cirées

...Je pense que vous êtes tous d'avis que les charges irrécusables qui pèsent sur Myra et sur moi ne sont, après tout, pas si irrécusables. Chacun des arguments invoqués contre nous peut aussi bien se tourner contre Franz ou Anna.

Il saisit la coupure du journal qui était restée sur la table, devant lui.

...Voyons... Le policeman est toujours en faction? demanda-t-il à Saunders.

L'inspecteur répondit d'un signe de tête affirmatif.

...Bon. Eh bien! Je vous demande à tous d'admettre pendant un instant l'hypothèse que les crimes ont été commis par les Heller. Il s'agit alors de découvrir Franz ou Anna, ou les deux. Je crois que nous trouverons qui nous cherchons dans cette pièce même.

Il y eut des « mouvements divers » dans l'assistance.

...Commençons par la découverte du cadavre dans East River, à New-York... Un cadavre sans tête dont l'identité est établie au moyen du témoignage de parents et grâce aussi à des vêtements, de toute évidence, ne signifient rien et, dans le cas présent les témoignages de parents ne signifient rien non plus. Un seul détail est significatif : le corps a été décapité afin, précisément, de rendre

l'identification incertaine. Un inconnu, X, a été tué par les Heller, décapité pour qu'il devint difficile de le reconnaître, habillé avec des vêtements de Franz et jeté dans le fleuve. Les Heller voulaient nous faire croire à la mort de Franz et ils avaient choisi cet aimable moyen de nous convaincre. Ils savaient que le corps finirait par être rejeté par le fleuve. Ce serait alors le moment pour un membre de la famille d'aller l'identifier et de tuer ainsi le frère de Bruno, tout au moins dans l'esprit de la police. Le stratagème peut paraître assez piètre mais il s'est trouvé réussir. Voyez-vous, la personne que j'ai appelée hier au téléphone n'était pas le fameux Pop Baxter mais bel et bien mon excellent père.

Harvey sourit à McFee, d'un sourire un peu méprisant.

...Malgré tout ce que j'ai pu dire de désagréable contre lui, jadis, mon père n'est pas seulement un des plus grands industriels des Etats-Unis, il est aussi très actif. Dès mon coup de téléphone, il s'est mis en rapport avec la police et il m'a câblé, ce matin, pour m'annoncer qu'on avait découvert la véritable identité du susdit X... La mère l'a établie, sans laisser subsister l'ombre d'un doute. Un innocent a été assassiné, à seule fin que les Heller puissent réaliser leurs plans avec le minimum de risques d'être découverts.

Il s'arrêta avec un coup d'œil à Sophie assise, très droite, sur le bord de son fauteuil.

...Vous allez me demander qui était cet homme sacrifié sur l'autel de la vengeance des Heller? Eh? bien! je vais vous le dire. C'était un homme qui comptait se rendre en Europe, un homme dont l'âge et le physique se rapprochaient suffisamment de ceux de Franz Heller pour que celui-ci pût utiliser son passeport. Car Heller, souvenez-vous en, était repéré par la police. Il n'aurait pu quitter les Etats-Unis sans éveiller de soupçons. X, lui, n'avait jamais été encore en Angleterre; aussi était-il très possible pour Heller de se faire passer pour lui ici. De plus, cet homme était muni de pièces officielles et il se rendait en Angleterre avec un but précis — le tout faisant absolument l'affaire des Heller.

A ce moment un bruit de bousculade enragée se fit entendre derrière la porte. Le policeman cria : « Hé là! » Une petite voix perçante répondit haut et clair. La porte fut brusquement ouverte et on vit apparaître Jonn Lucas, échevelé. Tout respect de ses aînés, toute crainte de la police étaient effacés chez lui par la surexcitation de l'heure. Il ne parut même pas s'apercevoir de la présence de son père. Il s'élança vers Sophie en brandissant un bout de papier d'un air théâtral.

— Miss Sophie! Miss Sophie! Ça y est! J'ai trouvé la clef du chiffre...!

Il clama d'une voix chantante :

« Police découvert identité corps stop Danger stop partir immédiatement... »

Désorientés à l'extrême, tous les assistants regardaient le petit. Seul Harvey resta calme.

— Bien travaillé Lucas!

Il saisit le bout de papier et, le jetant au chef de la police :

...Je n'espérais pas avoir une preuve aussi irréfutable.

...Je n'espérais pas avoir une preuve aussi irréfutable. Ceci est le texte du cablogramme qui a été envoyé par Anna — c'est probablement la dernière chose qu'elle a faite avant d'être arrêtée.

— Arrêtée? Anna arrêtée?

— Oui.

Harvey tendit la main vers Sophie qui lui passa un câblogramme.

...J'ai reçu ceci de mon père, ce matin. Lisez, Sir Wilfrid.

Le chef de la police prit l'enveloppe. Il devint violet de stupeur en lisant tout haut :

« Corps East River définitivement identifié par mère comme celui « Stephen McFee de l'Agence Drummond stop Anna Heller arrêtée « ce matin, mandat arrêt lancé contre Franz, supposé être en Angle- « terre stop Revenez stop Accepte d'avance vos conditions affectueu- « sement Pop. »

— Mais comment... qui... pourquoi?

— Je crois pouvoir vous expliquer, dit Sophie tranquillement. Deux câblogrammes sont arrivés ce matin. Un, celui que vous venez de lire, était pour Mr. Harvey. L'autre était chiffré et adressé à... Stephen McFee.

Mais Stephen McFee n'est pas Stephen McFee, enchaîna vivement Harvey. Le véritable McFee a été assassiné et jeté dans le fleuve. Cet homme est Franz Heller.

Un tumulte d'exclamations suivit cette remarque.

...Oui.

Harvey désignait le ci-devant portier.

...Voici l'homme qui a tué Stephen McFee, qui a volé ses papiers et qui s'est présenté à l'agence Drummond de Londres sous le nom de sa victime. Voici l'homme qui a tué les jumeaux Moss et qui a essayé ensuite de faire endosser ses crimes par Mrs. Bernard-Moss. Il est joliment malin, je dois le reconnaître, mais infiniment plus hardi que malin. Pensez à la hardiesse qu'il fallait pour jouer solennellement les détectives, duper la police au point de se faire aider par elle, tandis qu'il resserrait peu à peu son filet autour de Myra. Pensez au front qu'il a eu de rester ici, après le crime, afin de s'assurer par lui-même que Mrs. Bernard-Moss serait livrée à la justice. C'est incroyable, mais il faut reconnaître que les circonstances l'ont servi : il aurait eu fort à faire pour tout mettre sur le compte de Myra, si je ne m'étais pas trouvé là. Mais, par le plus pur coup de hasard, je lui ai fourni par ma présence le thème classique : celui du fils de famille déshérité et de l'aventurière qui tuent une, deux, trois personnes pour s'approprier des millions.

Tandis que Harvey parlait, McFee était resté assis au bureau du directeur, les yeux mi-clos. Un sourire amusé flottait sur ses lèvres, laissant paraître par instants ses dents parfaites.

— Très ingénieux et, pour reprendre votre propre expression, très hardi. Je suppose que c'est à mon tour, de vous féliciter. Tout ce que je peux dire, c'est que je m'attendais un peu à ceci et que j'ai en réserve, deux petites questions auxquelles vous trouverez, je crois, difficilement une réponse.

— Ne prenez pas la peine de les poser.

La voix de Harvey était maintenant d'une suavité dangereuse, impitoyable.

...Vous allez me dire que Sir Wilfrid a examiné vos papiers et qu'il les a déclarés valables. A quoi, je pourrais évidemment répondre que ce sont peut-être de faux papiers, mais je me figure plutôt que vous avez mis votre photographie sur les originaux. Vous êtes trop bon psychologue pour ne pas savoir que les autorités ne font jamais atten-

tion aux spécifications de taille, de poids et de couleur d'yeux portées sur les signalements.

Les deux jeunes gens se sourirent de nouveau.

...Ensuite, il y a la jupe dont Lucas aurait entendu les frous-frous. Eh bien! mais c'était le tablier que vous portiez tous les soirs, pour recueillir les souliers.

Son regard tomba sur l'écharpe passée au cou de McFee.

...Venons à votre blessure. Vous devez être un lecteur de romans policiers, Mr. Heller. C'est une ficelle dont les auteurs ont usé plus d'une fois. Dans l'« Affaire Greene », par exemple. Certes, il faut du courage pour se tirer une balle dans le gras de l'épaule... Mais le jeu en valait la chandelle, après toute la peine que vous vous étiez donnée pour voler le revolver de Mrs. Bernard-Moss et vous assurer le témoignage de Mlle Santais.

L'ex-portier se dressa de toute la hauteur de ses six pieds quatre pouces et s'adressant au chef de la police :

— J'en ai assez, Sir Wilfrid, dit-il avec impatience. Si vous le permettez, je vais aller dans ma chambre chercher mes papiers. Bien entendu, ajouta-t-il, sarcastique, vous ferez bien de me faire accompagner par un policeman.

— Non! Ne le laissez pas partir! dit Harvey vivement. Laissez-moi d'abord ajouter ceci, Sir Wilfrid. McFee n'a jamais eu la moindre preuve sérieuse à faire valoir contre Myra et contre moi. Tandis que j'ai, moi, une preuve absolument écrasante contre lui. Quelque chose qui, si j'ose dire, nous crève les yeux depuis vingt-quatre heures.

Sir Wilfrid posa sur le jeune homme un regard un peu inquiet.

...J'ai parlé par hasard au vieux Kettering, après que vous l'avez interrogé hier. Il m'a répété exactement ce qu'il vous avait dit. Qu'il avait vu McFee se rendre au village, vers six heures, avec un sac de pommes de terre. Eh bien! pourquoi McFee serait-il allé au village pour en ramener des pommes de terre — car il en a ramené : elles se sont répandues sur le chemin — si son sac avait déjà été plein? La réponse est simple : ce n'étaient pas des pommes de terre, qu'il avait en partant, dans son sac, mais le corps d'Irving Bernard-Moss.

Cette sinistre révélation fut accueillie par un profond silence. Tous s'immobilisèrent comme des mannequins gauchement disposés dans une vitrine de tailleur. Tous, excepté toutefois John Lucas qui, se glissant près de la fenêtre, tomba en mystérieuse contemplation devant la vieille Vauxhall de son père qui stationnait au bas du perron de l'école.

— Il n'y a qu'une réponse à cet amas de sottises, Sir Wilfrid. Il faut que j'aille chercher mes papiers.

La voix de l'Américain venait de résonner tout à coup avec colère. Avant que nul ne sût ce qui arrivait, il traversait la pièce en quelques enjambées, renversant presque Sophie au passage, il ouvrait la porte, faisait un signe de tête au policeman sans méfiance et disparaissait au dehors.

— Arrêtez-le! Arrêtez-le donc, imbécile!

Dans le bureau du directeur, Sir Wilfrid reprenait de la présence d'esprit et hurlait :

...Courez! Courez vite!

N'y comprenant rien, mais n'écoutant que la consigne, le policeman s'ébranla lourdement. A sa suite, les personnes réunies dans le bureau du directeur, se mirent aussi en devoir de courir après l'homme qui

s'était fait appeler McFee. Chose curieuse, ce fut Monseigneur l'évêque lui-même qui prit la tête : il n'avait pas été pour rien, champion de course à pied, dans sa jeunesse, à Oxford. Venait ensuite, Mr. Heath, la tête rejetée en arrière, les talons ne touchant pas le sol. Et Mr. Dodd coudoyait, sans décorum aucun, l'efflanquée Mlle Santais. Sir Wilfrid et l'inspecteur Saunders se frayaient un chemin vers l'avant-garde, tandis qu'à l'arrière, Myra Bernard-Moss se joignait, elle aussi, à la poursuite, son grand chapeau battant des bords comme un papillon éperdu.

— Est-ce qu'il vous a fait mal, Chérie?

Harvey s'était arrêté à la porte et se penchait vers Sophie; appuyée contre le socle qui soutenait le buste d'Homère, la jeune fille tenait une main pressée contre son côté.

— Non... ça m'a seulement... coupé un peu... la respiration... Mais dépêchez-vous, il faut le rattraper.

Surgissant on ne savait d'où, la petite silhouette solennelle de John Lucas s'était de nouveau dirigée vers la fenêtre. Le nez pressé contre la vitre, l'écolier regardait son ex-associé sauter dans la Vauxhall.

— Il a pris la voiture de papa, remarqua-t-il sans s'émouvoir.

Sophie s'élança vers la fenêtre.

...David, croyez-vous qu'il va s'échapper?

Harvey eut un large sourire.

— Je m'en fiche pas mal, maintenant.

Il l'avait prise dans ses bras.

...Quelle admirable alliée j'ai trouvée en vous!

— Oh! David, j'ai été tellement bête! J'ai misé sur le mauvais cheval, presque jusqu'au bout! Vous ne savez pas... J'ai cru encore en lui... même après le câblogramme de ce matin! Ce n'est que quand il a dit ces vilaines choses... sur vous et moi que j'ai bien compris qu'il mentait.

Ils se regardèrent les yeux dans les yeux.

...Je me rends compte maintenant, David, que j'ai toujours eu un peu peur de lui...

— Peur de lui? Je m'imaginais qu'il vous plaisait assez. J'étais même d'une jalousie inconvenante! Le plus drôle est que si je n'avais pas été jaloux, je n'aurais sans doute pas téléphoné à mon père à son sujet.

Sophie rougit.

— Je suppose que j'ai dû l'aimer un tout petit peu, fit-elle pensive. Le fait même de m'effrayer, lui conférait un sorte de charme, de prestige... Il était tellement différent... Je pense que Mrs. Bernard-Moss devait représenter pour vous quelque chose de ce genre quand vous êtes tombé amoureux d'elle. Vous comprenez, je le prenais pour un grand détective... et le grand détective, dans l'affaire, ce fut vous... Oh! Davy, comment avez- vous fait? Comment avez-vous pu arriver à découvrir toutes ces choses?

Le jeune homme lui prit la main et, avec un sourire d'excuses :

— J'ai presque honte d'en convenir, mais ce roman que j'ai écrit... C'était un roman policier. Vous voyez... Je ne suis pas tout à fait le jeune poseur pour lequel vous m'avez pris... quand vous m'avez repoussé, la dernière fois. A propos, croyez-vous que vous arriverez jamais à oublier et à me pardonner le genre Oxford? Ce n'était qu'un plumage d'emprunt destiné à me protéger!

Totalement oublieux de la présence réprobatrice de Lucas, Sophie lui passa les bras autour du cou et l'embrassa.

— Nous voilà quittes, chuchota-t-elle, et, maintenant, allons voir ce qui se passe.

Ils regardèrent par la fenêtre. Ils virent Sir Wilfrid, l'inspecteur et le policeman monter dans leur voiture et mettre en marche, à la poursuite de la Vauxhall qui disparaissait de plus en plus vite.

...Ils ne l'attraperont jamais! s'écria Sophie.

— Mai si.

Lucas se tourna vers elle, un sourire dédaigneux sur sa face tachetée de rousseurs.

...Il n'ira pas bien loin.

— Pourquoi?... Que voulez-vous dire?

Lucas s'appliquait à ignorer que Harvey tenait la jeune fille par la main.

— Voyez-vous, Miss Soph... Miss Dodd, après avoir déchiffré le câblogramme, je compris immédiatement que le criminel était ici.

Il riva sur le professeur d'anglais, un regard de basilic.

...J'ai cru que... que c'était vous, Monsieur, et je me suis dit que vous essayeriez peut-être de vous échapper. Je savais que papa laissait toujours sa clef sur la voiture et, du moment que vous étiez venu avec lui, j'ai pensé que vous vous en seriez aperçu vous aussi.

Sophie et Harvey regardaient l'écolier avec une stupeur sans mélange.

...Alors...

John Lucas prit une attitude à la Napoléon.

...Avant de venir ici, je suis descendu dans l'allée, et j'ai dégonflé tous les pneus. Vous voyez, Monsieur, qu'il ne pourra aller bien loin...

FIN

UN COUP DE CHERGUI

par S. MILLOT-JACQUIN

Le soir était étouffant. Pas de vent, pas le moindre souffle dans les palmiers qui laissaient retomber leurs longues palmes inertes comme épuisés par la chaleur. Le soleil avait brusquement disparu à l'horizon chargé de lourds nuages, et, le ciel devenu d'un gris uniforme et sale, pesait sur la nature accablée. Au loin, la sombre silhouette du Haut-Atlas s'estompait rapidement dans une brume jaune et inquiétante.

Orage?... **Chergui?**... Qu'importait!... Tout était préférable à cette chaleur et à ce calme qui brisaient les nerfs. On eût donné n'importe quoi pour voir s'agiter une feuille dans un soufile d'air enfin respirable ou pour sentir, sur son front en sueur, tomber une simple goutte de pluie.

Dans la salle à manger, toutes fenêtres et portes ouvertes pour un hypothétique courant d'air, M. Etienne Rambert achevait de dîner. Il était seul, ses domestiques indigènes étant partis, et, assis devant la table de cèdre odorant, il essayait en vain de manger.

Décidément, cela n'allait pas. Il se sentait las, nerveux, et, tout au fond de lui, il savait bien que ce n'était pas seulement la chaleur qui lui causait ce malaise. Il y avait autre chose. Il y avait que Robert Meynier devait venir le voir.

*
* *

Robert Meynier... Ce nom le reportait trois années en arrière. Trois ans déjà que, quittant la France, il était venu vivre au Maroc. Trois ans aussi qu'au moment de vendre son usine, il avait découvert les vols de Meynier. Meynier, ce caissier sans défaut, ponctuel, sérieux, toujours le premier arrivé et le dernier parti, cet employé enfin à qui Etienne Rambert confiait tout, y compris les clés de son propre coffre.

Hélas, le coup avait été aussi brutal qu'inattendu. Il avait voulu faire arrêter Meynier. Mais, que lui servirait de faire jeter ce Meynier en prison?... Qu'il purgeât une peine aussi sévère qu'elle fût, ne ferait pas retrouver l'argent volé, et non seulement volé, mais perdu, car c'était pour jouer que Meynier avait commis ses détournements. Et puis, le coupable avait su si bien se montrer repentant, il avait joué de la corde sentimentale avec un tel art, que Rambert, à la fin, s'était laissé fléchir. Il avait accepté de ne rien dire, à une condition toutefois, c'est que les cinq cent mille francs volés lui fussent remboursés. Et il avait accordé trois ans pour cela. Un papier signé par Meynier et que gardait Etienne Rambert, en faisait foi.

Trois ans, c'est beaucoup, et c'est cependant peu pour trouver honnêtement cinq cent mille francs. Meynier avait-il l'argent, ou bien venait-il solliciter un nouveau délai?... De toutes façons, il se montrait exact au rendez-vous, en avance même sur la date fixée. A quelques jours de là, M. Rambert avait eu la surprise de recevoir de lui un coup de téléphone lui apprenant qu'il venait de débarquer et se proposait de venir le voir. Sur la demande de Meynier, il avait lui-même fixé un rendez-vous pour le mercredi soir entre sept heures et demie et huit heures. Il n'y avait plus maintenant qu'une demi-heure.

Veuf, sans enfant, Etienne Rambert, nanti d'une belle fortune que la vente de son usine était venue largement augmenter, s'était fait une vie aisée et confortable, recevant beaucoup ou bien voyageant à travers le pays au volant de sa Buick. En arrivant, il avait fait bâtir la maison qu'il habitait, sur un terrain soigneusement choisi par lui. En dehors des murs de la ville, cette maison avait vue d'un côté sur les vieux remparts crénelés de pisé rouge, de l'autre sur les hauts sommets de l'Atlas.

Cette solitude plaisait à Etienne Rambert bien que ses amis lui eussent souvent fait remarquer qu'il n'était peut-être pas très prudent de demeurer ainsi seul, loin du quartier européen. Mais, répondait-il,

que pouvait-il craindre?... Quelque amateur des fruits ou des légumes de son jardin?... Ce n'était pas bien grave.

Ce soir-là, tout était silencieux. Etienne Rambert regardait par-dessus les orangers du jardin, la route maintenant déserte. A son poignet, sa montre marquait huit heures moins le quart. Robert Meynier ne devait plus tarder.

En effet, débouchant soudain au tournant des remparts, une voiture parut. Ce n'était pas une vieille calèche du pays mais une voiture automobile. Quelques secondes après, cette voiture freinait devant la maison. Au volant, il y avait Robert Meynier.

Rambert gagna alors le hall pour ouvrir la porte. Meynier, déjà, traversait le jardin.

— Bonjour, Meynier, dit l'ancien industriel s'efforçant d'être aussi naturel que si rien ne se fût passé entre eux. Vous avez fait bon voyage?

L'arrivant était grand et mince, vêtu d'un costume gris de voyage, de coupe élégante, et le chapeau qu'il enleva, découvrit des cheveux noirs bien lissés et un visage aux traits réguliers qui eût pu être agréable sans la bouche aux lèvres trop minces et les yeux d'un bleu-vert où passaient parfois d'étranges lueurs. Il avait quarante ans mais n'en paraissait que trente-cinq à peine. Ses gestes étaient vifs et souples.

— Je vous remercie, répondit-il, j'ai fait un excellent voyage. Puis, il ajouta :

« Si vous le permettez, je vais garer ma voiture dans le jardin. Cela vaudra mieux que de la laisser sur la route.

— Mais certainement, répondit vivement Rambert.

Déjà Meynier avait redescendu le perron et gagnait sa voiture. Il passa la grille qu'il avait grande ouverte, mais au lieu de s'arrêter près de la maison, il continua l'allée qui, au fond du jardin, menait au garage. Là, il regarda un instant les hauts troncs des palmiers et la haie de tamarins qui masquaient l'endroit, puis, arrêtant alors le moteur, il descendit et revint vers la maison.

— J'aurais pu laisser ma voiture ici, dit-il désignant l'allée. Mais j'ai pensé que s'il en venait une autre...

— Oh, répondit Rambert, je n'attends absolument personne ce soir. Je me suis rendu libre pour vous attendre.

— Je vous en remrecie, dit Myenier. Vous êtes très bon de...

Mais, son hôte l'interrompit.

— Entrons, dit-il. Nous serons mieux à l'intérieur. La maison est relativement fraîche. Quelle chaleur il fait!... Je ne sais ce que cela va nous amener. Regardez...

Brusque, un coup de vent venait en effet de passer, suivi presque aussitôt par une deuxième rafale. Alors, dans la nature un instant plus tôt comme anéantie, tout se mit à se tordre sous un souffle brûlant qui semblait venir d'un brasier. Un tourbillon de poussière s'éleva.

Les deux hommes s'étaient réfugiés dans le hall. Au même instant, il y eut, venant du bureau, un grand bruit de verre cassé. La porte-fenêtre battue par le courant d'air, avait renversé une table basse placée devant elle. Une vitre était brisée. Etienne Rambert se précipita et ferma la fenêtre dont il descendit vivement les persiennes à crémaillère intérieure.

— Impossible de laisser ouvert, dit-il. C'est un coup de **chergui.**

— Peut-être fera-t-il meilleur après.

— N'en croyez rien, cela ne fait que commencer. On voit que vous ne connaissez pas le pays.

— J'ai débarqué à Casablanca il y a quelques jours, répondit Meynier, et je suis venu aussi vite que possible ici pour vous voir, comme je vous l'avais promis.

Etienne Rambert hocha seulement la tête comme s'il n'eût pas voulu répondre sur ce sujet, et montrant un fauteuil :

— Asseyez-vous, dit-il, avançant un autre siège pour lui.

Les deux hommes assis, un moment passa en silence. Rambert allumait une cigarette après en avoir offert une à son visiteur qui l'avait refusée, alléguant la chaleur. Une gêne semblait soudain être passée entre eux depuis que Meynier avait évoqué la raison pour laquelle il était venu. Mais, brusquement, se redressant comme s'il prenait courage, Meynier commença :

— Monsieur Rambert, je ne sais vous dire combien je vous dois de reconnaissance pour... pour ce que vous avez fait pour moi.

Il s'arrêta, attendant que son interlocuteur l'encourageât.

« Vous m'avez sauvé,,, du déshonneur... Je sais bien que j'aurais mérité la prison. Quand je songe à ce que j'ai fait...

Il passa une main sur son front comme pour en chasser des souvenirs.

« Mais j'ai bien changé, reprit-il. J'ai travaillé. Aussi, je vais pouvoir aujourd'hui m'acquitter de ma dette. Je vous apporte l'argent.

— Ah, fit Rambert. Vous avez l'argent?

— Oui, reprit Meynier, et il porta la main à la poche intérieure de son veston.

— Rien ne presse, fit alors Rambert interrompant le geste de Meynier. Buvons d'abord quelque chose. Ce temps dessèche littéralement la gorge. Si nous prenions un whisky?

— Volontiers, répondit Meynier qui eût préféré ne rien prendre.

Rambert s'était levé. Depuis que Meynier avait parlé de l'argent, son visage s'était éclairé. On l'eût dit soulagé de savoir que cette affaire allait se terminer, qu'il allait enfin rentrer en possession de de ce qui lui était dû et qu'il n'y aurait plus maintenant qu'à oublier cette maudite histoire.

Au fond, il en avait été très ennuyé, non seulement à cause de l'argent volatilisé, mais aussi pour avoir été berné si longtemps par un garçon pour lequel il avait eu toutes les bontés. Ah, il avait dû souvent bien rire, ce Meynier! Parfois, il en était venu à regretter de ne l'avoir pas livré à la justice. Son amour-propre y eût au moins trouvé un apaisement. Seule, l'idée de récupérer un jour les cinq cents mille francs atténuait son regret. Il avait craint longtemps que Meynier ne fût jamais capable de les lui rembourser. Aussi, maintenant, se sentait-il un grand poids en moins. Et, sa nature généreuse reprenant le dessus, il était prêt à oublier définitivement.

— Je vais chercher le whisky et de la glace, dit-il se dirigeant vers la porte. Je n'ai pas de domestiques ce soir.

— Ah, fit Meynier d'un air étonné bien qu'il le sût parfaitement.

— Non, le ménage indigène qui est à mon service et d'ordinaire loge ici, est absent pour plusieurs jours. Une festa quelque part dans le bled...

Au dehors, le vent continuait, hurlant et secouant les arbres dont les branches parfois giflaient en passant les volets.

— Est-ce que cela va durer longtemps?, demanda Meynier d'un air inquiet comme Rambert revenait portant les bouteilles et un seau à glace.

— Nous en avons certainement pour plusieurs jours. Ce vent-là souffle en général par périodes de trois, six ou neuf jours. Mais, rassurez-vous, il y aura bien une accalmie tout à l'heure pour vous permettre de rentrer à l'hôtel. D'ailleurs, vous n'êtes pas pressé?...

— Non, non, admit Robert Meynier, tandis que, des yeux, il continuait l'examen du bureau que le retour de Rambert avait interrompu.

Ce bureau était une pièce spacieuse et élégante. Une lampe y mettait une douce clarté. Sur un angle du meuble, Meynier remarqua un lourd chandelier de cuivre où la lumière accrochait des reflets.

Mais, son hôte lui tendait un verre, il se retourna.

— Ainsi, dit Rambert, après avoir bu presque d'un trait, vous avez une voiture?

— Oui, répondit Meynier, c'est la mienne que j'ai amenée. Voyez-

vous, continua-t-il après un temps, il y a trois ans que je n'ai pris le moindre congé. J'ai travaillé, je pourrais dire jour et nuit pour amasser... la somme que je vous dois. Alors, quand j'ai eu cet argent qui allait me permettre de m'acquitter de ma dette je me suis senti tellement... comment vous dire, tellement heureux, que j'ai eu envie d'une détente, de quelque chose qui puisse chasser ces vilains souvenirs. C'est là que j'ai pensé à venir vous voir ici et en profiter pour voyager à travers ce pays inconnu pour moi.

— C'est une excellente idée, dit Rambert.

« Vous êtes toujours chez mon successeur?

— Oui, répondit Meynier. M. Bertin me témoigne beaucoup de confiance...

— J'ai été, vous le reconnaissez vous-même, très bon pour vous. J'espère ne l'avoir pas été trop... J'aurais pu vous faire arrêter, mais je n'ai pas voulu briser votre vie.

Les yeux fixés sur les dessins du tapis, Robert Meynier écoutait sans rien dire.

— J'espère que la leçon vous aura suffi et que vous tiendrez la promesse que vous m'aviez faite de redevenir un honnête homme.

Le silence retomba sur ses dernières paroles. Meynier n'avait pas bougé.

« Enfin, fit alors Etienne Rambert. Tout cela est fini. Nous allons régler cette affaire et nous n'en parlerons plus. Voulez-vous un autre whisky? Il avait repris son ton affable.

Robert Meynier releva la tête.

— Non, merci, dit-il. Il se fait tard. Si vous le voulez bien, nous allons, comme vous dites, régler cette affaire.

Et, de la poche de son veston, il tira un épais portefeuille d'où il commença à sortir des billets. Rambert se leva.

— Je vais vous chercher le papier que vous m'aviez signé.

Contrastant alors avec son apathie d'un instant plus tôt, Meynier brusquement levé, s'approcha du bureau. Rambert qui avait tiré de sa poche, un trousseau de clés, cherchait celle du tiroir qu'il voulait ouvrir. L'ayant trouvée, il se pencha, le tiroir était tout en bas à gauche du meuble, et il tourna la clé dans la serrure.

Ce fut à ce moment-là que Meynier bondit.

Saisissant le lourd chandelier de cuivre, il le brandit au-dessus de Rambert qui poussa un cri vite étouffé. Redoutable, l'arme s'abattit une fois, puis deux... Et, Etienne Rambert, la tempe ouverte, s'affaissa sur le coin du bureau...

*
* *

Il y eut alors un grand silence... Si grand qu'il sembla réveiller Robert Meynier immobile, l'arme encore à la main.

Reposant celle-ci sur le bureau, son premier geste fut ensuite de chercher son mouchoir pour éponger son visage qui ruisselait de sueur. Son âme foncièrement mauvaise ne connaissait aucun remords. Au contraire, il se sentait soulagé que ce fût fait. N'était-il pas venu tout exprès pour cela?...

Ce qu'il fallait, maintenant, c'était s'emparer du reçu. Rien n'était plus facile puisque Rambert avait lui-même ouvert le tiroir.

Le papier, en effet, était là parmi d'autres. Mais, au moment où Robert Meynier se relevant, le pliait dans son portefeuille, une main du mort glissant du bureau, tomba tout contre lui. Il en eut un haut-le-corps. Rambert n'était-il donc pas mort?... Dominant l'angoisse qui le saisissait brusquement à la gorge, il se força à se pencher sur sa victime. A quoi pensait-il?... Une flaque de sang s'élargissait sur le bureau.

Cependant cette constatation ne lui rendit pas son calme. Ses mains maintenant tremblaient légèrement.

« Voyons, grommela-t-il entre ses dents serrées, un peu de sang-froid, que diable!... Le plus difficile est fait... Il ne reste plus qu'à effacer mes traces. Procédons avec ordre. »

S'enveloppant la main de son mouchoir, il referma le tiroir à clé et glissa le trousseau dans une des poches du mort. Puis, prenant le chandelier, il en frotta soigneusement le cuivre surtout à l'endroit où, un instant plus tôt, ses doigts crispés avaient dû laisser de dangereuses empreintes. Et, ce fut au tour des accoudoirs du fauteuil où il s'était appuyé, des bouteilles qu'il avait touchées en aidant Rambert à les poser sur la table. Le plus ennuyeux était le verre dans lequel il avait bu. Il était normal que celui d'Etienne Rambert restât là, — par cette chaleur qui pourrait trouver extraordinaire qu'il eût bu quelque chose?... —, mais un deuxième prouvait d'une façon trop flagrante qu'il y avait eu une visite. Et, il se décida à gagner la cuisine où, avec précaution, il rinça le verre qu'il essuya ensuite soigneusement avec un linge qui se trouvait là.

« Heureusement que j'ai refusé de fumer, pensa-t-il. Les bouts de cigarettes eussent été une complication de plus. »

Et, dans le bureau, il reposa le verre parmi les autres sur le plateau destiné à cet effet. Tout son sang-froid lui était revenu. Ses gestes, à présent, étaient calmes. Il savait parfaitement ce qu'il faisait et

ce qu'il avait à faire. C'est avec satisfaction qu'il regarda autour de lui.

Il venait de faire disparaître toutes les traces de son passage. Qui pourrait l'accuser, lui Robert Meynier, d'avoir tué Etienne Rambert?... Il ne laissait derrière lui, il en était sûr, pas la plus petite chose qui pût le trahir, pas la moindre preuve de son crime. Des yeux, il fit une dernière fois le tour de la pièce, et, tranquille, de sa main toujours enveloppée du mouchoir, il referma la porte derrière lui.

Il faisait toujours aussi étouffant. Seul, le vent semblait momentanément calmé.

Après avoir écouté si personne ne marchait sur la route, il tira la porte sur lui et la ferma avec la clé retirée de l'intérieur. Puis, il mit cette clé dans sa poche avec son mouchoir dont il n'avait plus besoin. Il venait de gagner une première manche, sans doute la plus difficile, mais il restait la seconde, et pour cela, il lui fallait mettre à exécution la dernière partie de son plan.

« Personne ne doit avoir envie de sortir par cette température, songeait-il. Le **chergui** lui-même est pour moi! »

En passant près d'une touffe de figuiers de Barbarie qui formait un buisson épineux impénétrable, il y jeta la clé de la maison pour s'en débarrasser. Quelques instants plus tard, il était devant le poste de police.

— Monsieur l'agent, dit Meynier d'une voix essoufflée. Je viens vous demander de bien vouloir m'accompagner jusque chez M. Rambert, sur la route d'Asni. Je crains qu'il y ait quelque chose... Mais, ajouta-t-il, cherchant dans une de ses poches, voici mes papiers. Je me nomme Robert Meynier.

Le brigadier prit les papiers et les regarda tandis que Meynier continuait :

— J'ai téléphoné à M. Rambert il y a deux jours pour lui dire que j'arrivais de France et nous avions convenu que je viendrais le voir aujourd'hui après dîner. Mais, il m'est impossible de me faire ouvrir. J'ai frappé plusieurs fois, j'ai appelé, sans succès. La grille du jardin est ouverte, mais je n'ai pu ouvrir la porte du perron qui doit être fermée à clé. Et, ce qui m'étonne le plus, c'est qu'il y a de la lumière dans une pièce du rez-de-chaussée. On la voit à travers les persiennes...

— C'est en effet bizarre, fit le brigadier. Il devrait pourtant y avoir des domestiquse. M. Rambert en a plusieurs à son service, dont Mohamed ben Ali qui demeure là avec sa femme. Vous connaissez bien M. Rambert? questionna-t-il.

— Oh, oui, fit Meynier. Je l'ai bien connu en France puisque j'ai été son employé pendant de longues années, et, venant au Maroc, je ne voulais pas manquer de venir le voir. C'est lui-même qui m'avait fixé le jour et l'heure.

— Je vais envoyer un de mes hommes avec vous, dit le brigadier se levant vivement, et il fit signe à deux agents de s'approcher.

— Durand, dit-il, s'adressant à l'un d'eux, accompagnez Monsieur à Dar-Saada, vous savez la maison de M. Rambert... Il paraît que personne ne répond bien qu'il y ait de la lumière, et Monsieur dit qu'il était attendu. Cette maison est tellement isolée, on ne sait jamais... Et, se tournant vers Meynier :

« Cet homme va vous accompagnre, Monsieur.

— Merci, fit Meynier. J'espère bien qu'il n'y a rien de grave. Et il sortit, suivi de l'agent.

Lorsqu'ils furent arrivés, l'agent eût beau heurter à plusieurs reprises le marteau de cuivre et secouer la porte en appelant, ses efforts furent vains. A la porte de la cuisine la serrure résista également.

— Tant pis, j'enfonce la porte, dit-il.

La cuisine donnait sur l'office et menait à la salle à manger. Puis il y avait un long couloir où l'agent essaya de s'orienter. Sous une porte, une lumière passait.

— C'est là, dit-il, et, tournant d'un geste brusque la poignée, il ouvrit cette porte.

En quelques pas alors, il fut près du mort. Derrière lui, Meynier poussait des exclamations. Puis, il y eut un moment de silence. Penché sur l'homme assassiné, l'agent l'examinait attentivement.

— Il a été assommé, dit-il, et il doit y avoir déjà un moment.

Se redressant, il regarda autour de lui.

« Mais pourquoi et par qui?... Rien ne semble avoir été dérangé. Il faut que je prévienne tout de suite le commissariat. Je vais téléphoner. Surtout ne touchez à rien, à cause des empreintes...

— Ne craignez rien, répondit Meynier, et, il tourna la tête pour que l'homme ne vit pas son sourire.

La conversation au téléphone fut brève.

— Il n'y a plus qu'à attendre, dit l'agent. Naturellement, je vous demanderai de rester ici afin de faire votre déposition.

— C'est normal, fit Meynier. Le commissaire voudra certainement me poser quelques questions.

— En attendant, reprit l'agent, nous ferions mieux d'aller dehors. On étouffe ici.

Dans le jardin, ils allumèrent des cigarettes, et se mirent, tout en

causant, à marcher de long en large dans les allées. Soudain, au détour d'un massif, ils se trouvèrent près du garage. On devinait, dans la nuit, la masse sombre d'une automobile.

— Tiens, remarqua l'agent, M. Rambert avait laissé sa voiture dehors.

— Non, fit Robert Meynier, c'est la mienne. Comme la grille était ouverte, je suis venu la garer ici, mais j'ai été obligé de l'y laisser tout à l'heure pour aller vous prévenir, les petites rues de la **médina** sont si étroites... je n'y suis pas encore bien habitué.

— C'est vrai, fit l'agent, il n'y a guère que les petits ânes qui puissent y trotter. D'ailleurs, vous ne pourriez pas passer, c'est une grosse voiture, ajouta-t-il. Et, se penchant pour voir le capot : Quelle marque est-ce?

Mais, aussitôt, il se redressait. Sous sa main que, pour se pencher, il avait appuyée sur une aile, quelque chose crissait. Un instant, il resta sans voix. Meynier lui parlait, mais il n'entendait pas. Puis, brusquement, il demanda :

— Il y a combien de temps que cette voiture est ici?

— Combien de temps? répéta Meynier surpris. Mais, je viens de vous le dire. Je suis arrivé tout à l'heure, c'est-à-dire il y a environ une demi-heure. Le temps de voir que personne ne répondait, d'aller vous prévenir et de revenir avec vous ici... Mettez au plus trois quarts d'heure, si vous voulez... Pourquoi me demandez-vous cela? ajouta-t-il, vaguement inquiet.

Mais, l'homme ne lui répondit pas. Il avait allumé une lampe de poche, et en promenait vivement le faisceau lumineux sur la carrosserie, et, par la portière dont la vitre était baissée, sur le siège avant.

— Il n'y a pas très longtemps que vous êtes dans le pays, n'est-ce pas? fit-il à la fin, éteignant sa lampe.

— Non, répondit Meynier qui, sans savoir encore pourquoi, sentait l'angoisse le prendre à la gorge. Il y a quelques jours à peine. J'arrive de France.

— Et vous n'étiez jamais venu?

— Non, et j'ai bien l'intention de voyager à travers le pays. C'est la raison pour laquelle... Mais, il n'acheva pas.

— Je crains bien que vous n'en ayez guère le loisir, coupa l'agent, qui, faisant brusquement un pas vers lui, lui saisit le poignet.

— Pourquoi? s'exclama Meynier cherchant à se dégager. Pourquoi?... Qu'y a-t-il?... Que me voulez-vous?...

— Ce qu'il y a? répéta l'homme sans desserrer son étreinte. Il y a que votre voiture est ici depuis beaucoup plus longtemps que vous ne le dites, et que, par conséquent, c'est vous qui avez tué Rambert.

— Moi! s'écria Meynier. Mais, vous êtes fou!... Sur quoi vous basez-vous pour dire une chose pareille?...

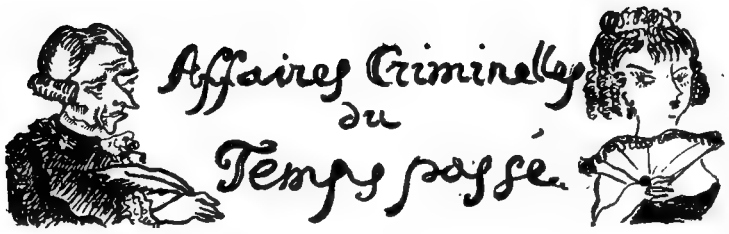
— Sur ceci, répliqua froidement l'agent, et, allumant de nouveau sa lampe électrique, il lui montra la voiture dont la carrosserie avait pris uniformément une teinte jaunâtre indéfinie.

— Sans doute aviez-vous bien calculé votre affaire, reprit-il tandis que Meynier qui avait compris sentait une glace lui couler entre les épaules. Mais, votre ignorance du pays vous aura perdu. Vous ne saviez pas que lorsqu'il y a du « chergui » comme aujourd'hui, on ne laisse pas une voiture dehors sinon on la retrouve, comme la vôtre, couverte d'une couche de sable dans lequel il est facile de lire bien des choses... Vous êtes arrivé avant le coup de vent de tout à l'heure, c'est-à-dire que vous êtes ici, non depuis une demi-heure comme vous le prétendez, mais depuis deux heures au moins...

Et, serrant plus fort le poignet de Meynier :

« Vous expliquerez au commissaire ce que vous avez pu faire pendant tout ce temps avec « ce pauvre monsieur Rambert... »

S. MILLOT-JACQUIN



UN ASSASSIN SANS NOM

Le 21 mars 1884, en présence d'une foule ardente et passionnée, l'avocat général Quesnay de Beaurepaire, commençant son réquisitoire, s'écriait devant la cour d'Assises de la Seine : « ...que l'accusé se débatte, pour empêcher la justice de lui arracher... les secrets de sa vie, je n'en ai cure. Car moi, je connais son nom. Campi, l'heure est enfin venue de vous démasquer. Qui êtes-vous? Je le sais, mais je veux le faire connaître à tous. »

Quel coup de théâtre! Le public n'en revenait pas, et c'est dans le silence théâtral qui précède les grandes révélations que l'avocat général précisa sa déclaration : « Vous vous appelez l'assassin de la rue du Regard. Ce nom vous appartient en propre et vous restera toujours. »

Il est inutile d'ajouter qu'après un préambule si prometteur, on s'attendait à mieux, et la déception fut d'autant plus grande que depuis plus de huit mois tous les policiers de France avaient été sur les dents pour essayer de découvrir ne fût-ce qu'un infime détail sur la personnalité mystérieuse de l'accusé.

Il semblait avoir apparu sur la terre le 10 août 1883 pour y commettre aussitôt son crime. En voici l'histoire en peu de mots :

Au 7 de la paisible rue du Regard, habitaient dans un pavillon isolé deux vieilles gens fort pieux et fort charitables, M. Ducros de Sixt et Mlle Ducros de Sixt, sa sœur.

Il était deux heures et demie, l'ancien avocat faisait la sieste. Sa sœur entendit le carillon de la porte d'entrée, reçut l'homme qui se dit chargé d'une commission pour la bonne et qui brusquement lui asséna plusieurs coups d'une massette qu'il avait cachée sur lui. Apparu, encore à demi endormi, aux cris de sa sœur, M. Ducros de Sixt avait subi le même sort; mais lui était mort sur le coup, cependant que sa sœur appelait au secours à grands cris, malgré le forcené qui cherchait à l'achever en lui tranchant la gorge. Bien maladroite perte de temps!

Tout de même, quand il entendit s'approcher les agents qu'était allé chercher le concierge, il s'enfuit comme une bête pourchassée et alla

se terrer dans la chambre de Mlle Ducros de Sixt, où les agents le trouvèrent qui se cachait sous un drap comme un enfant apeuré.

Cet homme barbu, au visage farouche, vêtu comme un vagabond, semblait bien être la bête fauve qu'annonçait son crime, et il se jeta sauvagement sur la nourriture qu'on lui présenta au commissariat soit que la tension nerveuse nécessaire au criminel l'eût épuisé, soit comme il le déclara, qu'il mourût de faim depuis deux jours.

Mais on vit bientôt que ce n'était un être ni stupide ni inculte càr il écrivait fort correctement et montrait des connaissances dans bien des domaines. Dans ses rapports avec les magistrats, il se montra toujours sarcastique et parfaitement indomptable.

M. Ducros de Sixt était mort, sa sœur dans un état grave. On se rabattit sur la servante, Jeanne Pichon dont les déclarations ne firent qu'ajouter un mystère au cas Campi et n'éclaircirent rien. En effet, mise en présence de Campi, elle s'évanouit, puis déclara reconnaître en lui un Italien, Bouchy, dont le frère avait voulu l'épouser. Campi, lui, montra tous les signes d'une émotion vive, et fut incapable de dire un mot. L'ennui c'est qu'on retrouva ce Bouchy, ou plutôt Bucci, qui à la vérité ressemblait très vaguement au pseudo-Campi. Alors? Campi répondait n'importe quoi aux questions du juge. Puis, il reconnaissait volontiers ses mensonges et si l'on insistait trop à son gré, il se mettait à injurier le juge, Me Guillot. Un autre jour, il lui lançait son soulier à la tête, ou bien il lui déclarait : « « Je regrette seulement de ne pas avoir mieux réussi mon crime. Les gouvernements tuent les hommes; je ne vois pas pourquoi je n'aurais pas le droit d'en faire autant. » Jeanne Pichon le suppliait de dire la vérité qui lèverait les soupçons jetés sur elle, mais il s'y refusait en ricanant. Et aujourd'hui encore, celui qui se penche sur cette vieille histoire, ne pourrait jurer que cette femme y ait été complètement étrangère.

Et pour finir, voici tout ce qu'on peut savoir de Campi. C'est que deux petites filles avaient vu quelques instants avant le crime Campi en compagnie d'un homme qui lui montrait le 7 de la rue du Regard en disant : « Tiens, voilà la maison », et puis la veille, il avait souri à une fleuriste. Et ce sourire, noyé dans le mystère qui précède l'apparition de Campi sur la scène, a quelque chose d'étrange et d'émouvant.

Son avocat et lui-même utilisèrent si bien le mystère qu'il avait su créer qu'il faillit sauver sa tête. De son côté, il tâcha de jeter un doute sur le mobile de son crime, en réalité, fort évidemment, le vol, laissant entendre qu'il connaissait sa victime et de longue date et cherchant à placer l'équivoque sur ses soi-disant relations avec M. Ducros. C'était vague. Mais comment prouver le contraire puisqu'on ne savait « rien ». Quant à M. Laguerre, jeune avocat de vingt-cinq ans, il fut d'une adresse consommée, sinon très orthodoxe; tout d'abord il déclara que la famille de son client était des plus honorables, à telle enseigne que la révélation de l'identité de Campi, entre autres catastrophes, aurait pour conséquence le suicide de son frère, officier dans l'Armée française. Ainsi le silence de Campi, bien loin

de camoufler d'horribles secrets, révélait dans le caractère du criminel un côté noble et chevaleresque.

Et l'avocat concluait : « Prononcer la peine capitale, quand, demain peut-être une révélation ferait regretter l'irréparable, vous ne le voudrez pas. »

En fait, le jury préféra courir ce risque à celui de donner un encouragement aux plus odieux criminels.

D'ailleurs, comme bien on pense, une telle révélation ne vint jamais. Et tous les efforts de Me Laguerre comme de l'abbé Moreau, aumônier de la grande Roquette ne purent empêcher la justice de suivre son cours.

Et le 30 avril cet homme paya sa dette à la société toujours sous le nom de Campi. De nombreuses années ont passé et il porte toujours ce nom. Ni Me Laguerre ne l'a révélé, ni l'abbé Moreau, à qui très vite Campi avait confié son secret.

Et M. Bouchardon à qui nous avons beaucoup emprunté pour ce récit, qui connaît le mot de l'énigme, ne se croit pas autorisé à ternir un nom honorable et d'ailleurs obscur.

Nous pensons de plus que cette histoire perdrait tout à être trop éclaircie. Serait-ce plus alors que celle, hélas si fréquente, de vagabond qui assomme une mercière pour vider son tiroir-caisse? mais qui, lui, donne bêtement aux gendarmes son identité dérisoire?

Et ne voit-on pas depuis que l'énigme du Masque de Fer est résolue, que ce sujet, jusque-là en or, ne tente plus les éditeurs, car, en effet, comme avait répondu Louis XVIII à qui l'interrogeait sur cette histoire : « c'était bien peu de chose ».

Mais un « bien peu de chose » qu'on ne connaît pas est si merveilleux!

R. de St-Junin.

** Peut être lu par tous. ** Pour adultes.*
**** Pour lecteurs avertis.*

*** NE TOUCHEZ PAS A LA HACHE, de J. C. Laurent. « Collection Oedipe ». Editions « Je Sers ». Prix 150 frs.

Si vous aimez les romans à rebondissements multiples, vous serez servi. D'après les meilleures formules du roman policier, l'auteur se fait un malin plaisir de vous égarer, il vous jette sur les traces de l'assassin supposé, s'arrange pour vous prouver qu'il n'est pour rien dans le crime, reprend l'homme que vous ne soupçonnez plus et vous prouve par a + b qu'il est le seul coupable possible. Ah! c'est vraiment du beau travail! Les tenants du roman policier-énigme ne pourront qu'être satisfaits. Je n'en dirai pas autant des amateurs du roman noir bien que le roman ne soit pas écrit pour les jeunes filles.

Deux amis d'enfance se retrouvent dans une ville de province et décident de faire un bon dîner dans une auberge du voisinage. Comme leur petite fête dure longtemps, ils couchent à l'auberge. Au réveil, l'un d'eux, encore engourdi par les restes de l'ivresse, s'aperçoit, avec terreur, que son compagnon a été assassiné. Une hache est plantée dans le front. Il m'est difficile de vous dire par quels cheminements, nous arriverons à connaître le coupable. Je vous ai déjà dit que l'auteur excelle dans l'art d'embrouiller les fils de son histoire et de les débrouiller quand le moment est venu de nous révéler les dessous de la mystérieuse aventure dans laquelle nous le suivons avec plaisir. C'est dire que « Ne touchez pas à la hache » est un bon policier.

J. P.

*** LES MORTS COUCHENT TOUT SEULS, par Jean du Hallier (Bibliothèque France-Soir). Prix 155 frs.

Jean du Hallier aime à nous proposer, comme héros de ses romans, des personnages d'une certaine honnêteté mais engagés dans des opérations douteuses. Nous avons déjà connu le « Pouce », l'« Index » et le « Majeur » et voici maintenant « Frenchie ». Ils ressemblent tous comme des frères au fameux Saint et à ce vieil Arsène Lupin. Comme lui, ils excellent à se jeter dans d'inextricables aventures dont ils se tirent toujours avec une désarmante désinvolture. Il paraît que ce genre équivoque de héros plait au grand public. Il faut le croire puisque les romanciers continuent à vous offrir le récit de leurs exploits.

Frenchie, lui, a pas mal bourlingué en Extrême-Orient avant d'aborder aux rives de San-Francsico. Là, il tombe dans un milieu de gangster où il fait la connaissance d'une charmante jeune femme Margaret. Et Frenchie, à la fois candide et gangster, essaie en justicier de mettre de l'ordre et de la justice dans un milieu qui n'y est guère habitué. D'où coups de revovler, séquestrations, poursuites en auto, jusqu'au moment où, touché par la grâce, il entre, nouveau Vidocq, dans la police d'Etat.

Ce roman, quoique d'un genre un peu conventionnel, est agréable à lire, car Jean le Hallier sait mener, avec talent, son histoire à bonne fin.

J. P.

TRENTE ANS DE SURETE NATIONALE, par le Commissaire Belin (Bibliothèque France-Soir). Prix 310 frs.

Ce livre a-t-il une place dans une rubrique de romans policiers? A vrai dire, ce récit de trois cent vingt pages est un condensé des affaires judiciaires célèbres dans lesquelles, Belin a joué un rôle important. Mais bien que les mémoires d'un policier n'évoquent en rien le mystère d'un roman policier, je ne doute pas que le public ne les lise avec intérêt. Toutes les affaires célèbres défilent devant nous : l'affaire Bonnot, l'affaire Landru, l'affaire Prince, l'assassinat du roi Alexandre. Et voici le général Koutiepoff qui disparut en 1930, le général Miller en 1937, la Cagoule. L'opinion de l'auteur sur ces affaires nous étonne un peu parfois : notamment sur le conseiller Prince, mais Belin est mieux renseigné que nous et sa bonne foi paraît incontestable.

J. P.

Le gérant : Bernard PRIVAT.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 7678.
Dépôt légal n° 92. 2e trimestre 1950.

rable reportage sur New-York qui servait de toile de fond au premier, n'a pas ici d'équivalent et le rythme, le mélange de poésie et de réalité, l'art enfin, dont faisait preuve le second ne se retrouvent pas ici. Mais ce n'est pas dire qu'aucune autre qualité ne les remplace. Sans être exceptionnel, *Il marchait dans la nuit* est une œuvre forte et originale. Elle est sans défaillance, égale de bout en bout. Pour ma part, je l'aurais souhaitée plus entraînante, plus haute de ton, plus riche d'invention, mais je comprends très bien que cette solide unité, cette parfaite réalisation aient séduit un jury.

Comme *Le Troisième Homme*, le film se termine par une poursuite de l'assassin à travers les égouts de la ville. Il paraît que c'est *Il marchait dans la nuit* qui a été tourné le premier. C'est dommage qu'on ne nous le présente qu'après l'autre, car l'effet de surprise est manqué et, se souvenant alors du visage d'Orson Welles, du bruit des eaux tombantes et des voix, du jeu des lumières sur les murs, chacun croira au plagiat. En réalité, bien que cet épisode trouve dans *Le Troisième Homme* une résonance plus saisissante, il garde ici, traité en grisaille et sans effets, tout son intérêt et ne déséquilibre pas du tout le film qui, depuis les premiers mètres de pellicules jusqu'aux derniers, se laisse suivre avec le même agrément.

Richard Basehart et Scott Brady sont en tête d'une bonne distribution exclusivement masculine et leur jeu sobre et conforme à l'esprit du film contribue à son succès.

SAMMY.

LE YARD

Revue policière mensuelle

publie des œuvres

de Frances **Beeding** — Carter **Dickson** — D. **Hume** — Dorothy **C. Disney** — A. **Derleth** — L. T. **Ford** — Berkeley **Gray** — Mignon **Ebberarth** — M.-B. **Endrèbe** — Cyril **Hare** — Allan **Kennington** — Q. **Patrick** — Earlder **Biggers** — E.-S. **Brooks** — Mac **Guire** — Arthur **Chase** — Dorothy **Sayers** — **Chesterton,**
etc... etc...

Une sélection des meilleurs policiers.

La Collection la moins chère

60 frs

N. M. P. P.

JUILLET : 1950 LE YARD NUMÉRO : 21

Magazine policier mensuel PRIX : 60 FRS

Dans ce Numéro :

Q. PATRICK

LA MORT FAIT L'APPEL

roman policier

suivi
d'un Récit historique, de Chroniques et d'une nouvelle de
Millot-Jacquin

25, r. de l'Échaudé, PARIS